



Un R<sup>oy</sup> n'est qu'un homme dans le cabinet  
de Leibnitz.

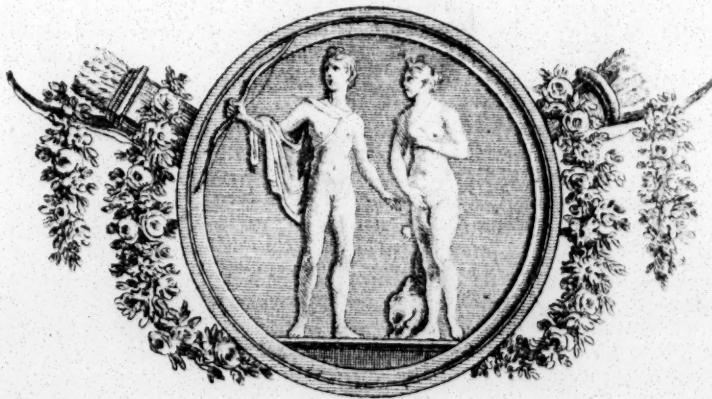
DE LA PHILOSOPHIE  
DE LA NATURE,  
ou  
TRAITÉ DE MORALE  
POUR LE GENRE HUMAIN.  
Tiré de la Philosophie  
et fondé sur la nature  

---

*CINQUIEME ÉDITION*  
et la seule conforme au manuscrit original

*Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit.*  
Juvenal Satyr XIV.

TOME QUATRIÈME



A LONDRES  
et se trouve dans la plupart des capitales  
*DE L'EUROPE.*

M. DCC. LXXXIX.



---

*SUITE DU LIVRE II*  
DE LA SECONDE PARTIE  
*DE LA*  
**PHILOSOPHIE**  
**DE LA NATURE.**

---

CHAPITRE XIII.

*DE LA RAISON.*

JE viens d'examiner toutes les questions de L'HOMME  
théorie, sur l'entendement humain, qui peuvent intéresser le philosophe de la nature ; les autres ne sont bonnes qu'à éterniser les disputes, & à éloigner les progrès de la raison. Pourquoi d'obscurs métaphysiciens font-ils d'énormes volumes sur ce qu'ils ignorent ? Et pourquoi l'homme de génie s'amuse-t-il à les réfuter ?

L'ame apperçoit les objets & compare ses

*Tome IV.*

A.

## 2 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** idées ; voilà le fondement de toutes nos connaissances. Leibnitz, Wolff & tous les grands psychologistes appellent ces deux facultés *apperception* & *perception*, & je traduis ces termes techniques par les mots de sentiment & de raison. (\*)

---

(\*) Locke, ce philosophe qui a si bien mérité de l'être qui pense, suppose que l'âme a trois manières de connoître : elle apperceoit l'existence des choses, & voilà le sentiment ; elle compare immédiatement deux idées, & voilà l'intuition ; elle examine les convenances ou les disconvenances de ces deux idées, par l'intervention d'autres idées, & voilà la raison. Voyez *Essai sur l'entendement humain*. Tome 3, liv. 4, p. 392.

Il me semble que cette division n'a pas toute la justesse géométrique qui caractérise ce grand métaphysicien : l'intuition au fond n'est pas distinguée de la raison ; quand à la vue d'un triangle & d'un parallélogramme, je dis, ces deux figures sont inégales, je crois raisonner, comme lorsqu'à l'aide d'un instrument de mathématiques, je mesure leurs angles & leurs côtés ; la faculté qui combine en moi deux idées, n'est pas différente de celle qui en combine trente : & le pâtre qui ne voit que son champ & sa bêche, exerce sa faculté de raisonner, comme le philosophe qui a fait l'*Essai sur l'entendement humain*.

Les fausses divisions égarent autant que les faux principes ; ce n'est pas en divisant, c'est en simplifiant tout, qu'on imite la nature.

Les chapitres précédens ont servi à développer les connaissances que l'ame doit au sentiment. Celui - ci doit être consacré à la raison ; heureux si en l'analyfant , je ne la force pas à rougir !

L'HOMME  
SEUL.

Depuis que les hommes sont rassemblés en société , ils ont beaucoup raisonné sur l'entendement ; les préjugés ont multiplié les erreurs , & les erreurs à leur tour ont affermi les préjugés : on a substitué les paradoxes aux grands principes & les systèmes à la psychologie expérimentale ; en général , on voit dans nos immenses bibliothèques beaucoup de rai-sonneurs & très-peu d'écrivains raisonnables.

La manie de tout expliquer a répandu plus de ténèbres sur l'entendement humain que l'ignorance même : pourquoi l'homme rougit - il de n'avoir pas l'intelligence de la divinité ? Il me semble qu'on devroit mettre à la tête de tous les livres élémentaires , la devise de Socrate ou celle de Montagne.

On se bornera dans cet essai à un petit

#### 4 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** nombre de questions, moins propres peut-être à approfondir la nature de l'homme qu'à le faire penser.

On jettera d'abord quelques idées générales, qui serviront comme de points d'appui, dans cette mer sans bornes qu'on se propose de parcourir.

On examinera ensuite, si les moralistes, dans leurs déclamations, font bien de regarder la raison comme un mauvais présent de la divinité.

Cette question conduit à discuter, si l'homme est le seul être qui ait cette brillante faculté en partage ; tel sera l'objet du drame raisonné & de ses commentaires.

Les deux chapitres suivans pourront être regardés comme une suite de celui - ci : on établira dans l'un, des principes pour régler l'entendement ; c'est - là qu'on tentera de donner l'essai d'une nouvelle logique, ou si l'on veut, d'un livre qui rendroit cette science inutile.

L'autre chapitre traitera de la génération  
des modes de l'esprit humain.

L'HOMME  
SEUL.

Si cet essai sur la raison est si court, c'est que le dépôt de nos connaissances sur l'entendement est borné; c'est qu'on ne veut copier personne; c'est qu'il auroit fallu négliger l'ouvrage pour le rendre plus long.



## 6 DE LA PHILOSOPHIE

---

### ARTICLE I.

#### CONNOISSANCES GÉNÉRALES.

---

##### PARTIE II.

**L**A raison, chez les métaphysiciens, se prend tantôt pour la faculté de juger des effets par les causes, tantôt pour cette pente naturelle qui entraîne l'homme vers la vérité, quelquefois pour la méthode de régler les opérations de l'ame ; on la prend aussi, soit pour la lumiere naturelle qui nous éclaire, soit pour l'enchaînement des vérités auxquelles l'esprit naturellement peut atteindre ; (\*) de-là je

---

(\*) Locke écarte toutes ces définitions, & il entend par la raison, cette faculté, par où l'on suppose que l'homme est distingué des bêtes. *Essai sur l'entendement humain*, liv. 4, chap. 17. Tome 4, page 277. Mais je demande encore à ce philosophe, qu'est-ce que cette faculté ? Est-il bien vrai que les bêtes ne la partagent pas ? Quand même ce principe seroit démontré, est-ce la raison qui distingue essentiellement l'homme de la bête ? --- Si Caligula avoit dit : *La divinité est ce qui distingue un roi de ses sujets, ce prince, qui se croyoit frere du soleil, auroit-il plus mal raisonné ?*

puis conclure que l'entendement qui connoît tout ce qui est hors de lui, se connoît fort peu lui-même : la raison est un rayon lumineux, sans lequel l'ame ne pourroit se mouvoir que dans les ténèbres ; mais aucun philosophe n'a pu encore saisir ce rayon pour en faire l'anatomie.

L'HOMME  
SEUL.

Cependant, à voir l'air de confiance qu'affectiont les métaphysiciens, quand ils discutent les phénomènes de la raison, on croiroit que la nature s'est plu à leur dévoiler tous ses mystères : ils peignent merveilleusement, par quelle méchanique la raison opere certains effets extraordinaires ; mais est-il bien évident que ce soit la raison qui les opere ? Un certain Olaus Wormius a expliqué dans une differentiation très-savante, dans quelle direction les rats de Norwege tombent des nues. (\*) Mais

---

(\*) Voyez *Olaï Wormii Historia animalis, quod in Norwegiâ à nubibus decidit, & sata gramina magno incolarum detrimento celerrimè depascitur.* Hafniæ 1653, in-4°. --- Cette idée vaut bien celle de Tite-Live, que de son tems il pleuvoir des pierres.

## § DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** avant d'examiner comment un rat tombe du ciel, ne faudroit-il pas d'abord s'assurer s'il tombe?

J'ai lu dans plusieurs livres estimés, ce raisonnement, *la raison est à l'entendement ce que l'étendue est à la matière*: cette phrase est aussi obscure pour l'homme sans préjugé qui veut s'instruire, que le seroit pour un Huron, une harangue de Longin dans la langue de Palmyre. La raison & la matière sont-elles des êtres réels plutôt que des êtres métaphysiques? Avons-nous une notion bien claire des propriétés de notre entendement? L'étendue n'est-elle qu'un mode de la matière? Puisque les propriétés des corps sont des modes de l'étendue, il y a donc des modes d'autres modes? La raison est-elle le mode de l'entendement, de la même façon que l'étendue est le mode de la matière? Voilà une proportion géométrique dont les quatre termes sont des quantités inconnues; on veut résoudre le problème, & on n'a pas une seule *donnée*?

Dire que notre raison est une émanation de celle de la divinité , c'est peut-être justifier une erreur par un blasphème ; la raison est un mode de notre ame ; & puisque Dieu n'a pas la substance , il ne sauroit avoir le mode ; ce qui est un attribut admirable dans un être limité , peut-être une imperfection dans l'être des êtres ; & s'il étoit démontré que l'intelligence suprême raisonne , l'homme ne seroit plus un être raisonnabil.

L'HOMME  
SEUL.

Un entendement parfait seroit , je pense , celui qui se représenteroit distinctement tous les êtres & toutes leurs manières possibles d'exister ; mais l'intelligence qui seule a cet entendement en partage , n'a pas besoin de raisonner ; elle ne connoît ni enthyémême ni syllogisme ; elle ne croit ni ne doute ; elle ne nie , ni n'affirme ; elle a vu , & tout a été organisé ; elle voit , & tout se conserve.

La raison dans l'homme n'est peut-être que la faculté qu'il a de se démontrer les rapports qui le lient à Dieu , aux hommes & à la nature .

**PARTIE II.** Cette raison dépend de l'appareil fibrillaire du cerveau ; telle est la loi de l'union harmonique de ce que nous appellons nos deux substances ; nous n'aurions aucune idée de l'entendement, si nous n'avions pas raisonné, & nous ne raisonnerions pas si nous étions sans organes.

L'action des corps sur notre machine fait naître nos idées primitives, & la raison calcule les rapports de ces idées, les multiplie & souvent les dénature ; ainsi il est nécessaire de distinguer les idées simples des sens, des idées composées de l'entendement.

La perfection de la raison humaine consiste dans la multitude des idées, dans leur variété, & sur-tout dans leur conformité avec la nature des êtres.

L'exercice de la raison est aussi essentiel à l'homme que la vie ; sans elle l'intervalle entre sa naissance & sa mort ne seroit qu'une léthargie continue, & son existence ne seroit qu'une erreur de la nature.

Les partisans de la préexistence des germes étendent leur principe jusqu'à l'entendement ; s'il faut les en croire , le cerveau du premier homme renfermoit la raison de toute l'espèce humaine ; comme la premiere rose , le germe de tous les rosiers de l'univers ; sans entrer ici dans l'examen de ce paradoxe , il suffit d'observer que l'homme ne crée point ses connaissances , & que l'étude ne fait qu'en accélérer le développement ; toutes les équations de l'al-gebre sont tracées dans la tête d'un sauvage comme dans celle d'un géometre ; mais dans l'un les fibres intellectuelles sont toujours en paralysie , & son entendement ne produit rien ; dans l'autre , elles sont sans cesse en mouvement , & voilà Archimede.

---

L'HOMME  
SEUL.



## ARTICLE II.

*D'UN BLASPHÈME CONTRE LA RAISON.*

---

PARTIE II.

**O**RGUEILLEUSE Raison, tu soutiens mal tes droits ;  
 Foible reine ! crois-tu nous prescrire des loix ? ...  
 De reproches amers, en vain tu nous accables ;  
 Sans nous rendre meilleurs, tu nous rends misérables.  
 Le flambeau qu'à nos yeux tu viens sans cesse offrir,  
 Sert à nous tourmenter, non à nous secourir ;  
 Tu fais justifier nos différens caprices ,  
 Et du nom de vertu, tu décores nos vices....  
 En vain de la raison on vante l'excellence :  
 Doit-elle sur l'instinct avoir la préférence ?  
 Entre ces facultés, quelle comparaison !  
 Dieu dirige l'instinct, & l'homme la raison (\*).

---

(\*) *Essai sur l'homme*, de Pope, traduction de l'abbé du Resnel, fragment des chants second & troisième. --- Pope (je ne dis pas l'abbé du Resnel) est bien poète, dans ce fragment ; mais il s'en faut bien qu'il soit philosophe ;

*Foible Reine....*

Elle n'est jamais *foible*, quand elle fait mettre de l'équilibre entre les passions : voyez si la raison est *foible* dans l'entendement d'un Burrhus ou d'un Montausier.

Qui croiroit que ces vers contre la raison  
 font d'un des poëtes de l'Europe qui a le L'HOMME  
SEUL.  
 mieux parlé son langage ! Mais de telles

*Sans nous rendre meilleurs, tu nous rends misérables.*

**La raison**, quand on l'écoute, rend toujours meilleur ; & les passions, quand on en abuse, rendent toujours misérable.

*Le flambeau qu'à nos yeux tu viens sans cesse offrir,  
 Sert à nous tourmenter, non à nous secourir.*

Ce flambeau secourt l'homme foible & ne tourmente que le méchant : c'est pour Caton une lumiere douce, qui pénètre son ame ; mais pour Catilina, c'est la torche des Furies.

*Tu fais justifier nos différens caprices.*

**Mauvaise théorie sur l'ame.** --- La raison nous fait un crime de nos caprices, & c'est la passion qui les justifie.

*Et du nom de vertu, tu décores nos vices.*

Ce n'est pas la raison, mais l'abus du raisonnement, qui métamorphosa nos vices en vertus ; il ne faut point confondre les vérités avec des paradoxes, & le sage avec les sophistes.

*En vain de la raison l'on vante l'excellence.*

Oui, Pope, ta raison est excellente, & j'en crois mon cœur plutôt que tes vers.

## 14 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** contradictions ne sont pas rares parmi les êtres qui pensent. Malebranche, né avec une imagination brillante, a écrit contre l'imagination, & le philosophe Hobbes a fait un livre contre la géométrie.

Pope & tous les grands hommes qui ont déprimé l'entendement, ont rendu un très-mauvais service au genre humain ; en exigeant de moi une trop grande défiance de mes forces, ils abattent mon courage ; ils multiplient mes défaites en m'ôtant l'envie de combattre ; ils me rendent foible par prin-

---

*Doit-elle sur l'instinct avoir la préférence ?*

*Qu'est-ce que l'instinct ? Quoi ! la raison ne feroit pas même au-dessus d'une qualité occulte !*

*Dieu dirige l'instinct, & l'homme la raison.*

L'instinct n'est rien ; pour la raison, ce n'est pas l'homme qui la dirige, mais c'est elle qui dirige l'homme ; la bonne philosophie ne souffre point d'antithèses.

Malgré cette déclamation contre la raison, malgré même la chimere de l'optimisme, n'oublions pas que *l'Essai sur l'homme* est un des meilleurs poëmes qui soit sorti de la main des hommes.

cipe , & il n'y a qu'un pas de l'habitude de la faiblesse à la méchanceté.

L'HOMME  
SEUL.

La raison n'a jamais été un don fatal de la divinité ; c'est elle qui empêche l'amour de soi de dégénérer en amour-propre ; c'est elle qui établit l'équilibre entre les puissances de l'ame ; c'est elle qui produit la loi dans l'entendement du sage , & ce qui est plus difficile encore , qui soumet les hommes à la loi.

Mais , dit-on , la raison a si peu de pouvoir dans notre intelligence : -- Non , froid déclamateur , ce n'est point ma raison qui est trop foible , ce sont mes passions qui sont trop impétueuses ; il est vrai que le navire où m'a placé la nature est sur le point de faire naufrage ; mais tu accuses le pilote , de la fureur des vents qui vont le submerger.

Au reste je suis bien loin de penser que les passions les plus fougueuses ne soient pas originairement en proportion avec les forces

16 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** de la raison : s'il étoit un homme si singulièrement organisé , qu'il fût entraîné au crime par une pente irrésistible , je ne le regarderois que comme l'instrument aveugle d'une cause méchante ; les attentats d'Œdipe seroient justifiés , & Dieu qui les puniroit , ne seroit plus qu'un tyran .

Tout individu dont le tempérament s'embrace au moindre contact des objets , a reçu du ciel une raison assez vigoureuse pour résister à l'incendie de ses sens ; celui qui ne sent que foiblement ne combat aussi qu'avec faiblesse ; ainsi l'équilibre se conserve sans cesse , & l'homme a droit à la vertu .

Si les philosophes pratiques sont si rares sur la terre , c'est que très-peu de personnes dans le premier choc des passions ont fait assez de résistance ; bientôt l'habitude du crime se forme , & la voix de la raison s'affoiblit par degrés , jusqu'à ce qu'elle paroisse s'éteindre ; mais dans le premier moment les puissances étoient en équilibre , & la raison n'a

n'a perdu son poids , que parce que la liberté  
tenoit la balance.

L'HOMME  
SEUL..

La raison est donc toujours bonne par  
elle-même ; c'est un feu élémentaire qu'on  
réussit sans peine à captiver , mais qui reste  
à jamais inaltérable.

Ces principes ne sont pas ceux du vulgaire  
des moralistes ; ils sont vrais , cependant ;  
pour ne point déraisonner sur la raison , il ne  
faut écouter ni les poëtes , ni les prêtres , il  
faut rentrer dans son propre cœur & con-  
sulter la nature qui ne ment jamais.



## ARTICLE III.

## DRAME RAISONNABLE

En un acte, avec des commentaires.

## OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

**PARTIE II.** **Q**UAND Térence faisoit représenter ses comédies immortelles, il avoit soin d'abord d'introduire sur la scène quelqu'acteur, qui expliquoit le sujet de la piece & analysloit le plaisir que l'on alloit goûter ; les hommes de goût disent qu'une exposition est bien mieux placée dans une première scène, que dans un prologue ; mais il est bien plus aisé d'imiter les fautes de Térence, que les beautés des auteurs de Britannicus & d'Alzire.

L'homme-marin de Tellamed, ou du philosophe de Maillet, ne differe, dit-on, de nous que par un regard toujours féroce, une membrane qui unit ses doigts, & les écailles dont son corps est ordinairement couvert depuis la ceinture ; c'est le Triton

des poëtes , rajeuni par un philosophe.

Le Negre blanc est un petit homme de couleur blaffarde , qui a la taille du Lapon , la peau des lépreux , & les yeux de la perdrix : on trouve de ces êtres singuliers en Amérique & en Asie ; mais c'est sur-tout au Sénégal qu'ils semblent former un corps de peuple ; on les nomme Albinos , & ils sont fort méprisés des Negres , que les blancs méprisent à leur tour.

L'HOMME  
SEUL.

Si l'on demandoit comment une huître , un homme-marin , un Negre blanc & Newton peuvent converser ensemble ? Voici la réponse.

Les bêtes sentent & expriment leurs besoins par des signes , ou par des sons inarticulés que les signes modifient ; si nous avions le dictionnaire de leur langage , nous connoîtrions parfaitement le méchanisme de leur ame.

L'homme-marin , qui passe sa vie avec les poissons , doit avoir étudié leur pantomime ; il peut donc converser avec une huître.

Il n'y a pas beaucoup de différence entre les sons rauques & étouffés de l'Albinos , &

**PARTIE II.** les glouffemens de l'homme-marin ; qui fait même si la langue de l'Afriquain n'est pas un dialecte de celle du Triton ?

Pour Newton , il est probable qu'il avoit le don des langues ; ce philosophe a trop bien mérité de la nature , pour que la nature ne l'ait pas distingué du commun des hommes.

Newton ne vouloit point qu'on servît sur sa table la chair des animaux ; il croyoit qu'un être qui sent n'étoit pas fait pour être mangé par un être qui raisonne ; on a conservé son caractère dans cet ouvrage.

Ce grand homme alla au Sénégal , pour examiner , sous la ligne , le phénomene admirable des marées , & calculer s'il s'accordoit avec le grand principe de la gravitation ; c'est dans ce voyage qu'il mit le dernier sceau au grand système de la nature.

Il faut , en lisant ce drame , faire une grande attention à la signification des termes : la langue des poissons est très-stérile , comme on l'imagine aisément ; ainsi quand un animal dit :

*Je pense*, il ne le dit pas de la même façon que Locke ou Malebranche : il y a un intervalle immense entre l'ame d'une huître & celle du dernier des humains.

L'HOMME  
SEUL.

Il est si aisé d'empoisonner tout ce qui paroît opposé aux idées populaires : il est si difficile au vulgaire des lecteurs, de s'accoutumer à juger d'un ouvrage, non par quelques phrases, mais par l'ensemble de ses principes : on pardonne si peu au philosophe de ne pas rougir de ce titre, que tout bon citoyen qui veut se rendre utile, doit s'exposer à être diffus, afin d'être toujours circonspect !

Je desirerois donc, qu'on n'oubli t jamais que la *Philosophie de la Nature* n'est point un livre sans principes, ni un ouvrage destructeur ; & si on étoit tenté d'y soupconner quelque contradiction, il vaudroit mieux le relire une seconde fois, que de croire son auteur absurde. On doit certainement se défier davantage d'une lecture de quelques heures, que d'un travail de vingt ans.

*PERSONNAGES.*

**N**EWTON.

**U**N ALBINOS, ou NEGRE BLANC.

**U**N HOMME-MARIN.

**U**NE HUITRE.

*La Scene est en Afrique, à l'embouchure  
du Sénégal.*

---

# D R A M E R A I S O N N A B L E.

---

## S C E N E P R E M I E R E.

N E W T O N .

---

LE spectacle de cette mer immense donne L'HOMME  
SEUL.  
une nouvelle activité à ma raison ; quel  
silence majestueux regne dans l'espace ! quelle  
pureté dans l'azur du firmament ! comme ces  
flots qui menacent de loin d'engloutir ce  
continent , viennent l'un après l'autre se briser  
à mes pieds !... Que la nature est grande !  
seule elle résiste au torrent rapide des siecles ,  
& l'homme passe -- aussi-bien que ses ou-  
vrages (\*).

---

(\*) Ce n'est point un poète qui parle ici , c'est  
un philosophe ; au reste , si la hardiesse des pensées ,  
l'enchaînement des grandes vérités & la magnificence

24 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** J'ai long-tems raisonné avec les hommes , & j'ai senti ma pensée toujours étroite & captive ; mais mon âme semble s'agrandir , depuis que je raisonne avec la nature.

Ah , si cette mer sans bornes avoit un language pour Newton ! si la nation muette qui l'habite.... Mais j'entends du bruit ; mettons-nous en défense.... (*il bande un pistolet*) .... Depuis que je suis en Afrique , je dois à cette arme , la tranquillité , qu'à Londres je ne devois qu'aux loix.... Le bruit redouble ; il vient d'une agitation extraordinaire dans les flots ; cette embouchure du Sénégal est l'asyle des Requins ; retirons-nous.... Je ne dois pas encore mourir , je n'ai point été utile au genre humain.

---

des images pouvoient seules constituer la belle poésie , qui refuseroit le nom de poëtes à un Newton , à un Rousseau & à un Montesquieu !



---

*S C E N E II.*

## L'HUITRE ET L'HOMME-MARIN.

## L'HOMME-MARIN.

**V**OILA un coquillage qui m'étonne par son intelligence : si je m'éloigne de lui , il s'ouvre pour pomper les rayons de cet astre qui nous éclaire jusqu'au fond des mers ; si je m'en approche , il se ferme , pour éviter de devenir ma proie. -- En vérité je crois qu'il raisonne.

---

L'HOMME  
SEUL.

## L'HUITRE.

Voilà en effet une grande merveille , qu'un être organisé raisonne. . . . Au reste , tous les habitans de cette vaste prison , qu'on nomme l'Océan , pensent à ta façon ; il n'y a point d'individus qui ne se croie de la seule espece d'animaux qui raisonne ; toi , homme-marin , tu me disposes la faculté de combiner deux ou trois sensations ; mais le requin te dispute le même avantage , & la baleine le dispute au requin.

26 DE LA PHILOSOPHIE

L'HOMME-MARIN.

PARTIE II.

Cette huître pique ma curiosité ; je ne soupçonne pas qu'un amas informe d'écume marine, emprisonné entre un mur convexe & un mur concave, & cloué à jamais sur le rocher où il est né, pût avoir des idées : par quel prodige inexplicable une molécule, à peine organisée, le dispute-t-elle en intelligence à moi, qui suis le roi des mers ?

L'HUITRE.

Que tu sois le roi des crabbes qui sucent ton sang, ou des baleines qui te dévorent, peu m'importe ; mais certainement tu n'es point le roi des huîtres ; tous les êtres de mon espece vivent en républicains sur leurs rochers ; ils ouvrent leur coquille, ou la ferment suivant leur bon plaisir ; ils ne courtisent pas les poissons, qui les effacent par la taille, & sur-tout ils ne font point de raisonnemens d'esclaves. -- Il est vrai que tu te nourris de notre substance ; mais tu partages ce crime avec les petoncles & les moules, dont ce-

pendant nous ne sommes pas les sujets ; contente-toi donc de nous manger , & ne dis pas que tu nous gouvernes.

L'HOMME  
SEUL.

### L'HOMME-MARIN.

Je te mangerai & je n'en ferai pas moins ton roi. -- Mais j'ai des principes d'équité : raisonnons d'abord ensemble.

### L'HUITRE.

Si tu termines l'entretien en me mangeant, crois que tu auras mal raisonné.

### L'HOMME-MARIN.

Voyons. -- Je suis incontestablement le chef-d'œuvre de la nature , car j'aime & je pense.

### L'HUITRE.

Et quel est l'être sensitif qui n'aime pas & ne pense pas à sa maniere ?

Tu aimes , mais s'il se trouvoit dans l'Océan un seul poisson qui n'aimât pas , sa race s'anéantiroit , & la nature auroit manqué d'intelligence.

Tu penses , mais ce n'est point un privilege

## 28 DE LA PHILOSOPHIE.

**PARTIE II.** réservé à des machines mieux organisées que moi ; il est vrai que je ne fais ni marcher comme toi , ni nager comme la morue , ni voler comme l'hirondelle de mer ; mais j'ai ma dose d'intelligence ; quand mon ennemi s'approche , j'ordonne à mes fibres de se raccourcir , & mes deux écailles se resserrent. Le crabbe qui a l'adresse de jeter , entre deux , une pierre , pour tenir ma petite maison entr'ouverte , & me dévorer à son aise , raisonne mieux que moi ; & le poisson qui a l'art de rendre inutiles les pinces du crabbe , & sa subtilité , raisonne mieux que lui.

Tu ne vois pas mes organes , & tu en conclus que je ne fais pas raisonner : penses-tu donc que l'être qui m'a formée avoit la foibleffe de ta vue (\*) ? Tu ne raisonnes pas

---

(\*) Si ce coquillage philosophe avoit pu savoir qu'un physicien a découvert quatre mille muscles dans l'organisation d'une chenille ; qu'un autre naturaliste a compté quatre mille trois cents quatre-vingt-six pieces ossèuses , qui servent à la respiration

encore assez bien , pour être en droit de       
soupçonner que je raisonne.

L'HOMME  
SEUL.

---

d'une carpe , & que les organes de la génération sont si parfaits dans la morue , qu'un seul de ces poissons produit neuf millions trois cents quarante-quatre mille œufs ; ce coquillage , dis - je , auroit - il raisonné en huître , en concluant que des animaux que la nature a formés avec tant de soin , n'ont point été produits uniquement , pour être détruits par le mouton qui broute , par le requin qui dévore , ou par l'homme qui pense ?

Un animal quelconque raisonneroit-il en huître , s'il disoit que le méchanisme de la Mite ou du Ciron ne fauroit être assimilé avec le rouage d'une montre , ou avec les automates de Vaucanson ?

Un philosophe raisonneroit-il en huître , s'il disoit qu'on peut supposer des organes dans tout être qui paroît sentir , & que l'intelligence de l'homme doit suppléer à l'usage du microscope ?

Enfin , un homme comme Locke , raisonneroit-il en huître ; si voyant agir avec intelligence un être sensitif , il concluoit par analogie , qu'il a la faculté de combiner quelques sensations ; si le voyant vivre il concluoit qu'il sent ; & si le voyant sentir , il concluoit qu'il raisonne ?

N'oublions cependant jamais , qu'une huître qui mange , qui ouvre ses écailles & qui travaille à la propagation de son espece , ne raisonne pas à la façon du philosophe qui parle de Dieu , définit l'entendement humain & calcule la précession des équinoxes.

## 30 DE LA PHILOSOPHIE

### L'HOMME-MARIN.

#### PARTIE II.

Voilà bien de la philosophie pour une huître ; -- c'est sans doute un homme-marin qui a pris la peine de t'instruire.

### L'HUÎTRE.

Point du tout , c'est la nature toute seule qui m'a éclairée ; je suis une Huître fort vieille ; j'ai vu plus de deux mille fois le soleil se lever & se coucher sur ce rocher ; j'ai conversé souvent , soit avec les moules qui nous mangent , soit avec les requins , qui par dédain nous laissent la vie , & encore plus avec moi-même : j'ignore comment cela s'est fait ; mais aujourd'hui , j'en fais tant , que je fais que je ne fais rien.

### L'HOMME-MARIN.

Je serois tenté de désirer que tous les êtres de mon espece ne raisonnassent pas plus mal qu'une Huître.--Mais dis-moi un peu , animalcule philosophique , puisque tu as un entendement , pourquoi n'as-tu pas étendu le cercle de tes connaissances ? fais-tu comme moi ,

quelle est la pesanteur spécifique de l'eau ? —————  
 D'où viennent les orages qui troublent la L'HOMME  
SEUL.  
 surface des mers ? quelle est la cause de  
 l'étonnant phénomène des marées (\*) ?  
 Sais-tu ? . . .

## L' H U I T R E.

Je fais que j'ai des besoins , & que je dois  
 les satisfaire : voilà tout ; que m'importe que  
 l'eau soit légère ou pesante , que la mer  
 gronde ou se calme , que les flots s'élèvent  
 ou s'abaissent (\*) ? Ma maison n'est-elle pas

(\*) On pense bien que ce Triton n'expliquoit  
 tous ces phénomènes qu'à la manière du peuple ; mais  
 du moins il les appercevoit , & sur ce point il effaçoit  
 l'huître en intelligence.

(\*) Si notre huître raisonneuse s'étoit trouvée  
 dans une certaine île , voisine de la Guadeloupe , il  
 est probable qu'elle auroit paru moins indifférente  
 pour le phénomène des marées. --- Les navigateurs  
 y ont remarqué sur les côtes , des arbres si chargés  
 d'huîtres , que les branches en rompoient quelquefois ,  
 ce que la physique explique par les vagues qui mouillent  
 les branches les plus basses & y portent le fraîcheur des  
 coquillages ; la quantité de petites huîtres qui s'y  
 organisent , force bientôt ces branches à plier , & les  
 animaux qui y sont renfermés sont alors rafraîchis

## 32 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** à l'épreuve de l'élément que j'habite? La vague la plus bruyante vient se briser contre mes écailles, & je ne crains guere dans la nature que les pétoucles, les cancres & les hommes.

### L'HOMME-MARIN.

Eh bien, cette crainte que je t'inspire, prouve que j'ai le droit de te gouverner; le droit du plus fort est le droit de la nature, comme l'a très-bien dit un de nos orateurs à nageoires, dans un discours qui a été couronné à l'académie des requins.

### L'HUITRE.

Laisse les sentences à tes académies, & dis-moi un peu ce que c'est que le droit du plus fort?

### L'HOMME-MARIN.

C'est..... c'est.... c'est ce qui fait que je vais te manger (\*).

(*Il tente d'arracher l'Huitre du rocher.*)

---

deux fois par jour par le flux & le reflux de la mer. --- Qui fait si ce rafraîchissement régulier ne devient pas un nouveau besoin pour ces êtres amphibiens?

(\*) M. Dorat a embellî des charmes de la poésie

### L'HUITRE.

## L' H U I T R E.

Arrête, barbare, .... tu outrages la **L'HOMME  
SEUL.**  
nature.

---

ce dialogue de l'Huître & de l'Homme-marin: voici  
sa traduction.

## L' H U I T R E E T L' H O M M E.

## F A B L E.

## L' H O M M E.

Qu'entends-je? Une huître qui raisonne?

## L' H U I T R E.

Que trouves-tu là qui t'étonne?

Apprends que dans cette prison

Qu'entre vous Océan l'on nomme,

Chacun de nous a sa raison,

Et que l'instinct de tel poisson

Vaut l'intelligence de l'homme.

## L' H O M M E.

Opprobre de notre univers

Quels sont tes droits? Produis tes titres,

Ne suis-je pas le roi des mers?

## L' H U I T R E.

Non... pas même le roi des huîtres.

## L' H O M M E.

Quelle insolence! je m'y perds.

---

L'HOMME-MARIN.

## PARTIE II.

Je satisfais mon besoin.

---

L'HUITRE.

Tous les êtres de mon espèce  
 Dans le royaume des requins  
 Vivent en vrais républicains :  
 Ils ont leur sens & leur adresse,  
 Et leurs plaisirs & leurs chagrins.  
 Ils ouvrent, ferment leur écaille,  
 Du soleil hument les rayons  
 Sans rien demander aux poissons  
 Qui les effacent par la taille  
 Ou par le vain éclat des noms.

## L'HOMME.

Doucement ! raisonnons ensemble ;  
 J'ai des principes d'équité ;  
 Mais si tu me contredis, tremble.

## L'HUITRE.

J'écoute avec docilité.  
 Voyons.

## L'HOMME.

Plus je me considère,  
 Plus il me paraît assuré,  
 Que rien dans la nature entière  
 Ne sauroit m'être comparé.

## L' H U I T R E.

Que parles-tu de besoin ? N'es-tu pas du L'HOMME  
nombre des animaux frugivores ? Nourris-toi SEUL.

---

## L' H U I T R E.

Et la preuve ?

## L' H O M M E.

Je pense & j'aime.

## L' H U I T R E.

Mais les poissons aiment aussi ,  
Et je suis fort tendre , moi-même.  
S'il s'en trouvoit un seul ici  
Rebelle à cette loi suprême ,  
Sa race s'anéantiroit ;  
Et bornant par-là sa puissance  
Des mondes le moteur secret  
Auroit manqué d'intelligence.

## L' H O M M E.

Oh ! la tête va m'en tourner ;  
Encor de la philosophie !  
Mais , dis-moi , qui donc , je te prie ,  
S'avisa de t'endoctriner ?

## L' H U I T R E.

La nature. Je suis fort vieille ;  
J'ai vu plus de deux mille fois

C ij

36 D E L A P H I L O S O P H I E

**PARTIE II.** d'algue , de corail & de Zoophytes ; &  
laisse-moi sur mon rocher.

---

Du dieu du jour l'aube vermeille  
Se lever pour dorer mes toits.  
*Dans la solitude que j'aime*  
Souvent je cause avec moi-même ;  
Je me plais dans cet entretien ;  
Et tellement je m'évertue ,  
Je fais tant , que j'en suis venue  
A savoir que je ne fais rien.

L' H O M M E .

Impertinent animalcule ,  
Tu ne fais donc pas comme nous  
Ce que pese l'eau qui circule  
Dans les corps qu'elle produit tous ?  
Comment aux plaines éthérées  
Se forment l'orage & les vents ,  
L'attraction des éléments  
Et le prodige des marées ?

L' H U I T R E .

Moi , je sais que j'ai des besoins  
Et que je dois les satisfaire ;  
Je borne à cela tous mes soins.  
Que l'eau soit pesante ou légere

## L'HOMME-MARIN.

Non, je veux voir si un animalcule qui

L'HOMME  
SEUL.

---

Autour de mon rocher natal ;  
 Que les vents soufflent bien ou mal ;  
 D'honneur, il ne m'importe guere.  
 Me cachant à tous les regards,  
 Renfermée en huître pensante,  
 J'oppose de fermes remparts  
 A la vague la plus bruyante....  
 Je brave ce tumulte affreux ;  
 Et philosophes que nous sommes  
 Nous ne craignons rien sous les ciels  
 Hormis les crabbes & les hommes.

## L'HOMME.

Ce mot sert à te condamner :  
 L'effroi même que je t'inspire  
 Prouve mon droit de gouverner,  
 Et te soumet à mon empire.  
 Oui, oui, j'ai le droit du plus fort ;  
 Une huître est toujours dans son tort,  
 Et ma clémence me fait rire.

## L'HUÎTRE.

Oh, ceci me paroît subtil,  
 Ce droit du plus fort quel est-il ?

## 38 DE LA PHILOSOPHIE

raisonne, est meilleur au goût qu'une plante  
**PARTIE II.** qui végete.

(*Il fait de nouveaux efforts, & enfin il l'arrache*).

L'HUITRE.

Monstre intelligent.... tu te fais un jeu

---

L'HOMME.

C'est.... la question est étrange,  
C'est....

L'HUITRE.

Quoi....

L'HOMME.

C'est..... Mais je suis trop bon.

L'HUITRE.

Dis-moi du moins quelque raison.

L'HOMME.

C'est ce qui fait que je te mange.

FAB. NOUV. par M. DORAT. Liv. II, fab. 3.

Dans cette dernière édition de 1776, que nous avons sous les yeux, on ne cite point le livre de la *Philosophie de la Nature*, d'où est tiré cet apologue : mais nous aimons mieux l'attribuer à un simple oubli, que de supposer avec des personnes (peut-être mal intentionnées) que le poète n'a pas voulu se brouiller avec les ennemis des philosophes.

de ta cruauté.... Enfin, me voilà dans tes  
mains, mais tremble : je vais être vengée.....

L'HOMME  
SEUL.

Vois cet être singulier qui t'observe.... qui  
t'environne de ses filets.... dévore-moi  
pour être dévoré à ton tour.



SCENE III.

UNE HUITRE, UN HOMME-MARIN, UN ALBINOS.

*L'Homme-Marin se débat dans les filets du Negre blanc, tenant toujours son Huître à la main.*

L' ALBINO S.

**PARTIE II.** **V**OILA, sur ma parole, le plus singulier poisson des mers d'Afrique ; sans les écailles qui le couvrent, je le prendrois pour un homme. — Oh l'excellent souper pour un Albinos !

L' H O M M E-M A R I N.

Seigneur Albinos épargnez-moi, je suis un être raisonnabil

L' ALBINO S.

Toi, un être raisonnabil ! & je te trouve dans le même élément, où je pêche des cancres & des moules ! ..... Voyons cependant

que j'examine tes traits.... Mais , non , j'ai sur la tête de la laine frisée , & tu as des cheveux roux ; mes yeux sont rouges , & les tiens sont noirs ; ta peau est brune , & la mienne a la blancheur du lait ; tu as six pieds , & je n'en ai que quatre.... Tu ne saurois passer pour un être raisonnabilL'HOMME SEUL.

## L' H O M M E - M A R I N .

Je le suis cependant , & cette huître que je tiens l'est aussi.... Ecoutez-nous raisonner.

## L' A L B I N O S .

J'y confens : commence par me dire ce que c'est que la raison.

## L' H O M M E - M A R I N .

La raison.... Huître intelligente , répondez ?

## L' H U I T R E .

Non , c'est vous , Homme-Marin , qu'on interroge.

## L' H O M M E - M A R I N .

La raison.... Mais ne sauroit-on être raisonnable , sans être obligé de définir la

**PARTIE II.** raison?.... Tout dépose en faveur de mon intelligence ; je respire sur la surface des mers comme dans leur sein ; je surpasse en force les trois quarts des poissons , & les autres en industrie ; je regne , & mon empire n'est limité que par ces rivages escarpés , où les flots de l'Océan viennent se briser.

## L' A L B I N O S .

Tu peux être le roi des poissons ; mais moi , en qualité de roi des Albinos , j'ai droit de te mettre sur ce gril que je vais embraser ; je te traite comme certains Cannibales appellés Negres , traitent ceux de ma nation , & comme d'autres Cannibales appellés blancs , traitent les Negres.

L' H U I T R E *à part.*

Je vois bien qu'il m'est impossible d'échapper à la dent de l'un , ou au gril de l'autre.... Ah , malheureuse !

## L' A L B I N O S .

C'est la raison elle-même qui me prescrit de te manger ; écoute bien ce raisonnement :

ou tu es intelligent , ou tu ne l'es pas ; —  
 si tu es un pur animal , j'ai droit de me L'HOMME  
SEUL.  
 nourrir de ta substance à mon souper ; car  
 puisque les bêtes mangent les hommes , les  
 hommes peuvent aussi manger les bêtes ;  
 si tu es un être qui pense , je te rends encore  
 un service en te dévorant ; car il est bien plus  
 glorieux pour le roi de la nature , d'être  
 mangé par un de ses semblables , que d'être  
 pendant sa vie la proie des requins , ou après  
 sa mort , celle des vers ; ainsi qui que tu sois ,  
 je fais en te mangeant , un acte de justice , ou  
 un acte de générosité .

## L' H O M M E - M A R I N .

Je ne fais plus ce que c'est que la raison ,  
 puisque d'un côté une Huître la partage avec  
 moi , & que de l'autre , un homme s'appuie de son autorité pour manger un autre  
 homme .

*L'Albinos rassemble des branches d'arbre ,  
 & frappe deux cailloux l'un contre l'autre  
 pour en faire jaillir des étincelles .*

## 44 D E L A P H I L O S O P H I E

— Mais que signifie cet appareil odieux ? Que  
**PARTIE II.** désigne-t-il à ta victime ?

L' ALBINOS.

Sa mort. —

L' H O M M E - M A R I N.

Je ne connois le feu que par les explosions  
du tonnerre ; mais si celui que je vois  
s'allumer est de la même nature, barbare,  
par quel affreux supplice vas-tu me faire  
mourir ?

L' ALBINOS *froidement.*

Mon ami, il faut que je vive....

*On voit Newton se promener sur le  
rivage, un livre à la main; les cris de  
l'homme-marin excitent son attention, il  
ferme son livre, bande son pistolet, & s'ap-  
proche du lieu de la scène.*



---

**S C E N E IV.**

NEWTON , L'ALBINOS , L'HOMME-MARIN , L'HUITRE.

L' A L B I N O S .

JE vois un blanc.... Je suis perdu.

L' H O M M E - M A R I N .

---

L'HOMME  
SEUL.

Oh , qui que tu fois , viens secourir un malheureux , sauve-moi de cet Albinos .

L' H U I T R E .

Et moi de cet homme-marin .

*L'Albinos bande son arc , Newton tire en l'air son pistolet , & le sauvage tombe d'effroi à ses pieds.*

L' A L B I N O S .

Je doute si je respire encore.... O toi , qui manies le tonnerre , si tu es Dieu , tu as droit de me manger .

N E W T O N .

Je ne suis point un Dieu , & je ne mange personne .

46 DE LA PHILOSOPHIE

L'ALBINOS.

PARTIE II.

Qui es-tu donc, être étonnant qui forces  
le roi des Albinos à tomber à tes pieds ?

NEWTON.

Je suis un être raisonnabie.

L'ALBINOS, L'HOMMÈ-MARIN  
ET L'HUITRE.

Ah ! s'il raisonne, nous sommes perdus.

NEWTON.

Je viens vous sauver tous. -- Homme aux  
yeux de perdrix, rendez la liberté à ce  
Triton ; & vous, homme-marin, replacez  
cette huître sur son rocher.

L'HUITRE *à part.*

Cet être-là n'est pas raisonnabie ; il est  
quelque chose de mieux.

L'ALBINOS.

Je me sens le courage de disputer à toute  
la terre la jouissance de ma proie ; mais je  
cede au roi de la nature.

NEWTON.

Je n'ai point l'orgueil d'aspirer à des titres que

l'Etre suprême s'est réservés, ni la foiblesse de les adopter quand l'ignorance me les donne : moi le roi de la nature ! & je tremble pendant l'hiver ! & je brûle pendant l'été ! & le plus petit des insectes rend mon existence malheureuse ! ce blasphème absurde ne doit jamais sortir que de la bouche abjecte de l'adulateur. — Et toi, sauvage, tu as trop peu de besoins, pour être obligé de flatter.

L'HOMME  
SEUL.

### L' ALBINO S.

Je demande pardon à mon maître ; j'ai beaucoup de besoins ; par exemple, la nature en ce moment, me dit de manger cet homme-marin.

### L' H O M M E - M A R I N .

Et à moi d'avaler cette huître.

### N E W T O N .

La nature vous dit à tous deux d'appaiser votre faim, mais non de manger des animaux qu'elle a formés avec tant d'intelligence ; dès qu'un être est doué de sentiment, il a droit à la vie, & l'anéantir, c'est offenser la première cause.

---

---

L' H U I T R E.

## PARTIE II.

Je t'admire beaucoup, mais je ne t'entends point.

## N E W T O N.

L'un est la suite de l'autre ; dès qu'on est instruit on n'admire plus ; j'admire beaucoup moins la gravitation , depuis que j'en ai calculé les loix , & l'intelligence suprême n'a jamais rien admiré.

## L' H U I T R E.

Tu me parois un grand philosophe ; je voudrois raisonner avec toi.

## N E W T O N.

Newton raisonner avec une huître ! — mais pourquoi n'admettrois-je pas dans l'huître une espece de raisonnement ? Qui peut savoir dans la chaîne des êtres , le point où l'intelligence finit , & le point où elle commence ?

## L' H U I T R E.

Cet homme aquatique me dispute la raison ; l'Albinos qui vouloit nous brûler , la dispute également

également aux poissons à figure humaine , & aux poissons à coquilles ; pour moi , tu me parois en droit de la disputer à nous tous . — Qu'est - ce que la raison ? Tout le monde l'a-t-il en partage , ou personne ?

L'HOMME  
SEUL.

N E W T O N.

Dans une telle question , il est bien plus aisè d'affirmer quand on ignore , que de douter quand on est instruit : voici quelques traits de lumiere qui se sont échappés du triple nuage qui couvre l'essence de la raison .

Tout être doit avoir des idées , dès qu'il a des organes & des besoins ; s'il est borné à un seul sens , sa faculté de penser se réduit à deux ou trois combinaisons ; s'il pouvoit en avoir un nombre infini , il ne le céderoit en intelligence qu'à l'être qui a tout fait .

Tous les animaux ont donc une espece d'ame , depuis la baleine qui regne dans l'Océan par sa taille colossale , jusqu'au plus petit de ce million d'animalcules renfermés dans les ovaires d'un merlus .

## 50 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** Quant à l'esprit de l'homme qui peut embrasser plusieurs systèmes d'êtres d'une idée générale , décomposer les élémens de la matière , & porter ses regards jusques dans le sein de l'Etre suprême ; il est sur ce globe à la tête de l'échelle des intelligences.

Voulez-vous maintenant savoir si vous êtes dans la classe variée des hommes ? répondez à une question que je vais vous faire , & qu'une intelligence égale à moi , peut seule entendre ; y a-t-il un Dieu (\*) ? huître , parlez ?

L'HUITRE.

Le mot de Dieu n'est jamais entré dans la langue des huîtres.

NEWTON.

Et vous , homme-marin ?

L'HOMME-MARIN.

Je ne connois dans la nature que l'homme & les poissons.

---

(\*) Remarquez que le sage Newton ne fait pas la question vulgaire , qu'est-ce que Dieu ? Il savoit qu'un

## N E W T O N:

Et vous, homme sauvage ?

---

L'HOMME  
SEUL.

## L' A L B I N O S.

Oui, sans doute, il y a un Dieu, & je l'entends quelquefois bourdonner à mes côtés, sous la forme d'un hanneton.

## N E W T O N.

Il suffit ; le problème est résolu ; une huître & un triton ne sauroient avoir l'ame des hommes ; un Albinos peut l'accueillir.

Tout est lié dans la nature par une chaîne insensible ; l'huître me semble l'anneau qui lie le règne animal & le règne végétal ; l'homme-marin, qui est le premier des poissons, est uni par la figure à l'Albinos, qui est le dernier des hommes, & en est séparé par l'intelligence ; pour ce sauvage, il y a entre lui & l'homme policé l'intervalle

---

être intelligent peut se trouver hors d'état d'y répondre, sans qu'on soit en droit de le soupçonner de manquer d'intelligence.

D ij

qui se trouve entre le germe d'une fleur &  
**PARTIE II.** son développement.

Huître, homme-marin, vantez moins cette espèce de raison dont vous êtes si jaloux : votre ame ne peut se replier sur elle-même, s'élever à l'idée de Dieu, & contempler l'image sublime de la vertu. -- Il y a l'infini entre cette raison & celle de l'homme.

Et toi, Albinos, qui ne vois qu'un haneton dans l'être éternel qui fait graviter des milliers de mondes dans l'espace, tu n'es au-dessus du plus vil des animaux, que parce que tu es criminel.

Poisssons, restez dans la sphère étroite où vous a placés la nature ; homme sauvage, fors de celle où t'a placé le préjugé.

Je me suis instruit avec ce Triton & cette huître ; mais pour toi, Albinos, je puis t'instruire ; viens avec moi, je te donnerai mon intelligence, & quand tu l'auras, tu commenceras à soupçonner sa foiblesse.

## ARTICLE IV.

*DERNIER COMMENTAIRE SUR LE  
DRAME RAISONNABLE.*

**E**t me semble qu'on pourroit tirer de ce drame plusieurs lumieres sur cette faculté de l'ame qu'on appelle la raison & sur le nombre d'êtres qui l'ont en partage.

L'analogie nous conduit d'abord à donner une ame aux bêtes : & de ce qu'elles ont une ame , il faut en conclure qu'elles possèdent une espece de raison.

Il est certain que presque toute l'antiquité a cru que les bêtes raisonnaient : s'il en faut croire les rabbins , Salomon étoit même assez subtil pour entendre leurs raisonnemens : Celse va jusqu'à prétendre qu'il est des animaux , tels que l'aigle & le serpent qui savent les secrets de la magie , & les plus dévots d'entre les commentateurs du Coran croient que les quadrupedes ressusciteront & feront

transportés dans le même paradis d'où  
**PARTIE II.** Mahomet a eu la mal-adresse d'exclure les femmes.

Sans admettre ces conversations raisonnées de Salomon avec les ânes de la Palestine, ce privilége des aigles & des serpents d'aller au sabbat, & cette apothéose de la postérité de la jument Alborack, contentons-nous de dire que les bêtes ont quelques étincelles de cette raison sublime dont s'enorgueillissent les docteurs musulmans, Celse & les rabbins.

J'ai dit que les bêtes avoient une ame ; c'est une vérité de sentiment que tous les sophismes de Pyrhon ne fauroient ébranler : l'Histoire naturelle fourmille de traits qui annoncent leur facilité à combiner des idées.

On connoît en Egypte une espece de grenouille qui , à l'approche de l'hydre , sa mortelle ennemie , saisit un morceau de roseau & le porte dans sa gueule en travers ; le reptile aquatique , dont la mâchoire ne peut s'ouvrir de la largeur du roseau ,

tente d'avaler sa proie avec la plante qui la protège, mais ses efforts sont vains & l'adresse triomphe de la force (\*).

L'HOMME  
SEUL.

La tortue de mer fait sa ponte à terre ; quand elle est délivrée, elle enfouit ses œufs pour les dérober aux regards des oiseaux de proie, & au bout de quarante jours, ( elle ne se trompe jamais dans son calcul ) elle revient sur le rivage, remue la terre & emmène ses petits déjà assez forts pour se mouvoir & même pour se défendre (\*\*).

On voit en Asie un petit écureuil, ennemi naturel du serpent ; il se bat avec lui dès qu'il le rencontre, & lorsqu'il en est blessé, il s'élance vers une espece de valériane, en mange, reprend vigueur & retourne au combat (†), comme un héros de l'Illiade, après une harangue d'Agamemnon.

(\*) Ælian, *hist. div.* Lib. I, cap. 3.

(\*\*) Ælian, *hist. div.* Lib. I, cap. 6.

(†) *Hist. nat. de l'homme malade*, par M. Clerc, tome I, page 60.

**PARTIE II.** Le professeur Hermann Reymar rapporte un trait d'industrie assez extraordinaire de la part d'une sorte de Condor : cet animal aime le poisson, mais n'a pas la hardiesse de le pêcher ; il se met à l'affut des oiseaux de proie qui partagent son genre de vie, & poursuit dans les airs le premier dont la pêche a réussi : celui-ci, pour défendre sa vie, lâche le poisson ; alors le condor fond légèrement sur lui, le saisit avant qu'il retombe dans l'eau, lui brise la tête & le rejette en l'air pour l'avaler la tête la première, afin que les nageoires tranchantes de sa proie ne lui déchirent pas le goſier (\*).

Il faut que des animaux domestiques, tels que le chien, sachent combiner plus d'une idée, puisque des jésuites, qui sans doute n'avoient point d'hommes à convertir, se sont avisés d'en faire des dévots à l'Eucha-

---

(\*) *Observations physiques & morales sur l'instinct des animaux*, tome I, page 191.

rifiée : il existe un livre du pere Toussaint Bridoul, imprimé à Lille en 1672, sous le titre d'*Ecole de l'Eucharistie*, où l'on traite de l'honneur que les bêtes ont rendu à ce sacrement ; il est vrai que la démonstration n'est pas géométrique, & on voit assez que le disciple d'Ignace ne changeoit les animaux en théologiens, que pour flétrir les protestans qu'il envoyoit à l'école.

L'HOMME  
SEUL.

La terre ne semble pas toujours une mère prévoyante pour les animaux frugivores, & les poisons y germent à côté des plantes qui servent à leur subsistance : mais chacun d'eux fait distinguer l'aliment qui lui est favorable de celui qui lui est contraire : le chevalier Von - Linné, qui a eu la patience de faire pendant vingt ans des expériences sur ce sujet, a trouvé que le taureau mangeoit 275 especes de plantes & en laissoit 218 ; que la chevre en broutoit 449 & en regardoit 126 avec indifférence : que le cheval en trouvoit à son goût 262 & qu'il en rejetoit

212 (\*); les animaux carnaciers ont encore  
**PARTIE II.** plus d'idées que les animaux frugivores, parce que l'état de guerre suppose de la politique & des ruses, & sur ce globe malheureux, on peut observer que la race des oppresseurs est toujours plus intelligente que celle des victimes.

Je ne connois point, dans l'Histoire physique des animaux, de trait qui dépose plus en faveur de leur raison, que celui dont le célèbre Morand avoit été témoin : cet artiste sensible, quoique son art le familiarisât avec le sang humain, remit un jour une jambe cassée au chien d'un de ses amis ; l'animal guéri, un matin entr'ouvre sa porte & lui amène un autre chien qui avoit subi le même accident & qui se traînoit douloureusement à la suite de son guide. — *J'y consens*, dit Morand étonné, *mais n'y reviens plus*; je ne veux

---

(\*) Car. Linnæi in pane Sueco sub fin. --- *Amænit. académ.* Vol. 2, page 162.

*pas perdre , à panser des chiens , un tems  
que je peux employer à guérir des hommes.*

L'HOMME  
SEUL.

Enfin , quelque respectables que soient les autorités qu'on peut me citer , je ne ferai jamais une simple machine de cette séche qui distille autour d'elle une liqueur noirâtre pour se dérober à la vue de ses persécuteurs ; de cette fourmi partagée par le milieu du corps , qui transporte ses nourrissons l'un après l'autre , pour les dérober au danger qu'elle n'a pu fuir elle-même ; & de cette chienne , qui , pendant qu'on la dissequ , leche ses petits pour charmer ses douleurs & souffre de leur éloignement plus que du scalpel qui déchire ses entrailles ; si tout cela peut s'expliquer par l'action des muscles & le jeu des organes , il me semble que le poëte sensible qui a fait parler Andromaque , & le géometre sublime qui a trouvé le calcul de l'infini , ne sont eux-mêmes que des automates heureusement organisés.

Mais , dira-t-on , pourquoi ne pas adopter

**PARTIE II.** le terme distinct qui explique tout & n'effarouche personne ? Pourquoi ? -- C'est qu'il n'est plus permis au philosophe d'admettre des qualités occultes ; c'est que la nature ne fait pas mouvoir deux roues , lorsqu'une seule lui suffit : c'est que si l'instinct existe, il n'est pas plus à l'Huître qu'à Leibnitz. Boërhaave a prouvé que la perception , la mémoire , l'imagination & le jugement appartennoient aux sens internes (\*) ; or, les animaux ont des sens internes : un épagnoul sans mémoire seroit par exemple un phénomene aussi extraordinaire qu'un perroquet sans tête.

Il y a long - tems qu'on a démonté les machines Cartésiennes ; un système où Dieu ne crée des automates que pour tromper à chaque instant des êtres intelligens , & d'où il s'ensuivroit que l'œil n'est pas toujours fait pour voir & l'oreille pour entendre , doit

être relégué avec la matière subtile & les tourbillons dans la classe des chimères, qui ne sont qu'ingénieuses.

L'HOMME  
SEUL.

Au reste Descartes n'étoit pas l'inventeur du paradoxe de l'automatisme : Diogene, plus de deux mille ans avant lui, en avoit fait retentir les carrefours d'Athènes (\*) & le médecin Pereira l'avoit ressuscité en Espagne au seizième siècle (\*\*); mais il ne fut accueilli ni à Madrid ni à Athènes, & il n'a fait fortune que depuis que le rival de Newton a fait secte.

Un fait très-singulier, c'est que Descartes ne dit que les bêtes n'avoient point d'ame, qu'afin de ne leur point donner notre immortalité ; c'étoit peut - être la crainte de l'inquisition, qui lui fit avancer cet étrange paradoxe ; mais les Théologiens qu'il ne vouloit point offenser, ne l'en attaquerent pas avec moins de vivacité ; ils lui soutinrent que

---

(\*) Plutarch. *de Placitis philosoph.* Lib. V.

(\*\*) Voyez l'*Antoniana Margarita*, imprimé en 1554, à Medina del Campo.

**PARTIE II.** son méchanisme des bêtes tendoit à rendre notre ame matérielle; & le philosophe fut déclaré impie, quoiqu'il raisonnât mal, afin de ne pas l'être.

Un penseur devoit être alors fort embarrassé; s'il soutenoit que les bêtes ont une ame, la congrégation du Saint - Office lui faisoit son procès, comme à un homme qui fait, des animaux, des êtres intelligens; s'il disoit que les bêtes sont de purs automates, les docteurs l'accusoient de matérialisme, & qui pis est, les gens sensés lui prouvoient qu'il ne raisonnoit pas.

Les bêtes ont une ame, puisqu'elles ont des sens; mais quelle est la nature de cette ame? Quand Aristote a dit que c'étoit une substance incomplète, tirée de la puissance de la matière, pour faire avec les machines animales, un tout substantiel, il a dit une absurdité, & quand nos peres ont répété dans les universités ces galimathias philosophiques, ils ont mis la déraison en syllogisme.

Le P. Bougeant a expliqué tous les phénomènes de l'animalité, en logeant des intelligences de diables dans des corps de bêtes; mais qu'est-ce que des intelligences de diables? Dieu a-t-il révélé ce mystère à quelques philosophes? L'a-t-il surtout révélé au jésuite Bougeant?

L'HOMME  
SEUL.

Un métaphysicien éloquent, (ce qui n'est point une contradiction) a modifié le système de Descartes en donnant aux animaux une ame purement sensitive; suivant cette idée, la brute est encore un automate, mais un automate sentant (\*); cette explication ne

---

(\*) Voyez les *Principes philosophiques*, qui sont à la suite de l'*Essai de psychologie*, édition de Londres, 1755.

Il me semble que l'auteur ingénieux de cet ouvrage n'a jamais eu un système lié sur l'ame des bêtes; il n'a fait que suivre les écarts de son imagination, & il faut avouer qu'il l'a fort belle.

Il dit, *page 227*, que la brute est un automate sentant, & *page 24*, que l'ame des bêtes est un principe immatériel doué de conception, de volonté, d'activité, de mémoire & d'imagination. --- Il faudroit l'*imagination* de l'auteur pour concilier ces contra-

## 64 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** satisfait point la raison, & Descartes modifié est aussi inconséquent que Descartes dans son état primitif, sans être moins dangereux.

Le corps par lui-même ne sent point; ce n'est qu'en suivant les préjugés populaires, qu'on dit que les sensations lui appartiennent; le philosophe n'est pas plus trompé par ces expressions inexactes, que l'astronome, quand on lui dit que les étoiles font leur révolution sur l'équateur, & que les planètes sont tantôt stationnaires & tantôt rétrogrades.

Les bêtes qui ont des organes comme nous ont une ame comme la nôtre, & puisqu'elles raisonnent, il faut avouer avec franchise qu'elles ont en partage la raison.

---

dictions, & son éloquence pour empêcher de les voir.

Rapprochez encore le Chapitre VIII de la sixième partie des Principes philosophiques, où on se plaint des hommes qui font raisonner les animaux, du Chap. LI de la première partie de la Psychologie, où l'on accorde la liberté aux bêtes, comme ayant une ame immatérielle capable de connaissances, & jugez si l'auteur ne se joue pas de son imagination, & si son imagination ne se joue pas des lecteurs.

La

La nature ne nous éclaire point sur l'éten-  
due de l'intelligence des bêtes ; l'actif écu-  
reuil combine-t-il plus d'idées que l'épaisse  
tortue ? L'huître qui naît & meurt sur son  
rocher, raisonne-t-elle avec moins de justesse  
que le polype, qu'on greffe comme un oran-  
ger, qu'on retourne comme un gant, & à  
qui on ajoute des têtes, sans qu'il cesse de  
vivre, de croître & de multiplier ?

L'HOMME  
SEUL.

Il est probable que la raison de certains  
animaux est bornée au sentiment confus de  
leur existence, & on citeroit l'huître pour  
exemple, si on ne venoit de la voir raisonner  
avec Newton.

Il en est d'autres dont l'intelligence semble  
balancer celle de l'homme ; tel est ce castor,  
qui n'ayant point dégénéré dans nos chaînes,  
fait courir ses talents à la perfection de  
sa société, & se bâtit des édifices dont la  
construction suppose le concert des différens  
artistes, & la connoissance des principes des  
Vitruve & des Palladio.

## 66 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** Observons en même tems, que les animaux les plus intelligens, ne forment qu'une société fugitive devant les hommes; quand ils peuvent se livrer loin de nous, à toute l'énergie de leur nature, ils élèvent des monumens qui nous étonnent; mais l'homme paroît & ils ne sont plus que des machines.

L'art de la parole constitue une des grandes différences entre notre raison & celle des bêtes; on ne peut expliquer ici par quel artifice Newton a entendu le langage d'un Triton & d'une Huître; mais il est constant que les animaux ne parlent point; les phrases qu'un perroquet étudie; celles que Leibnitz avoit apprises à un chien, ne prouvent pas plus en eux la faculté de parler, que la prononciation du terme *Jehovah*, ne prouve qu'un Pata-gon entend la langue de Moysé.

Cependant ce principe que les bêtes ne parlent point, ne doit être adopté qu'avec modification; elles n'ont pas sans doute la langue des mots, qui n'est parmi nous qu'une

convention de société ; mais elles ont la langue des signes & elle leur suffit pour s'entendre entr'elles, chacune dans leur espece ; ceux des animaux qui chantent, varient les inflexions de leur voix, avec un art qui n'est point indifférent pour satisfaire leurs besoins : leurs cris sur-tout n'ont point cette uniformité qui caractérise des automates : le cri de frayeur n'est chez eux ni celui de l'amour, ni celui de l'étonnement. C'est cette réunion de signes, de chants & de cris variés qui forme la langue des bêtes ; & si nous sommes tentés d'en nier l'existence, c'est que nous n'en avons pas le dictionnaire.

L'HOMME  
SEUL.

L'éducation perfectionne la raison des bêtes que nous tenons dans l'esclavage ; on réussit alors à multiplier leurs sensations & par conséquent les combinaisons dans leurs idées ; ce succès prouve une certaine analogie entre l'intelligence de l'élève & celle de l'instituteur.

Observez cependant que l'âme d'une bête en liberté, ne se modifie presque jamais : or,

une raison qui ne se perfectionne point d'elle-même, ne sauroit être la raison de l'homme.

PARTIE II.  
En général, la raison des bêtes semble se réduire à comparer des sensations : ainsi celles qui vivent le plus long-tems, doivent avoir une intelligence plus active ; les poissons qui transpirent peu & dont les os ne se durcissent pas, vivent plus long-tems que les quadrupèdes, & ont par conséquent plus d'expérience ; une de ces carpes de 150 ans qu'on a trouvé dans les fossés de Pont-Chartrain, auroit sans doute mieux raisonné avec Newton que son huître philosophe.

Je touche aux grandes limites qui séparent notre raison de celle des bêtes ; toutes les deux se développent par le même mécanisme ; mais les deux échelles qui expriment ce développement, n'ont pas le même nombre de degrés ; il y a deux termes dans nos connaissances, la sensation & la réflexion : l'ame de la brute sent comme la nôtre ; mais probablement elle ne réfléchit pas ; aussi les ouvra-

ges des animaux n'ont point de grand caractère ; ils périssent , & chez nous les monuments du génie sont immortels.

L'HOMME  
SEUL.

Nous seuls nous avons le privilége d'embrasser une multitude de choses d'une idée générale , & de voir en grand , ainsi que la nature opere .

L'entendement humain peut seul créer des êtres qui n'existent qu'en lui-même , s'élançer dans la carrière des abstractions , & bâtir par-là un pont de communication entre lui & l'infini .

L'esprit de l'homme peut seul s'élever à l'idée de Dieu , qui lui fait voir son bonheur , qui le lui fait désirer & qui l'en fera jouir ; on ne connoît pas assez toute l'étendue de ce privilége : l'homme connoît Dieu ! -- Qu'a-t-il à désirer de plus dans les facultés des êtres intelligens ?

Il suit de cette théorie , que les actions des bêtes ne semblent point susceptibles de moralité ; la vertu n'est point faite pour ces intelligences , elles ne peuvent ni mériter , ni

70 DE LA PHILOSOPHIE

— démeriter; elles ne sont pas assez grandes  
**PARTIE II.** pour mériter même d'être punies par l'Être suprême.

Il paroît d'abord que de telles ames ne devroient pas être immortelles; une bête semble bornée à la conscience de son existence présente, elle ne porte point ses regards dans l'avenir; pourquoi jouiroit - elle d'un bien qu'elle ne peut ni désirer, ni connoître?

Cependant l'idée d'une ame mortelle est à la fois absurde & dangereuse. Il est évident que rien ne meurt dans la nature; les causes secondes ne peuvent anéantir la matière, pourquoi détruiroient-elles une intelligence?

Il n'est pas nécessaire que les bêtes soient des êtres moraux, pour que chaque individu conserve sa personnalité; il suffit qu'elles soient sensibles: il en est d'elles comme de tous les êtres mixtes, dont le *moi* servit à la dissolution de la machine.

Mais qu'est-ce que le *moi* d'un animal qui n'est plus? Quelles sont ses opérations, lors-

qu'il n'a plus d'action sur les organes ? Où est l'être qui combine des sensations, lorsqu'il n'y a plus de sensations ? Voilà des difficultés que ne fait point naître l'opinion de la mortalité de l'ame des bêtes; mais ce ne sont que des difficultés, & en physique mille difficultés ne valent pas une contradiction.

En résument tous les principes qui sont épars dans le drame raisonné & dans les commentaires, on peut conclure :

Que tout être sensible a une espece de raison en partage.

Que les bêtes en qualité d'êtres sensibles raisonnent.

Que la raison de l'homme paroît d'un ordre infiniment supérieur à celle des brutes, qu'elle généralise ses idées, qu'elle s'eleve jusqu'à Dieu, & qu'elle connoît le prix de la vertu.



## CHAPITRE XIV.

*PRINCIPES D'UNE NOUVELLE LOGIQUE.*

**L**E désir d'étendre la sphère de nos idées,  
**PARTIE II.** & de secouer l'entendement humain, dans les individus faiblement organisés, a fait réduire en art la faculté de penser ; ainsi, la logique, à proprement parler, ne fait servir le raisonnement, que pour suppléer au défaut de la raison.

En général, tout livre bien fait sert de logique aux philosophes : dès qu'un auteur pense, & qu'il fait penser ses lecteurs, il travaille au développement de la raison, & il y a peut-être plus de logique dans les tragédies de Cinna & de Mahomet, que dans tous les cours de philosophie.

Il ne faut donc pas croire que cette logique artificielle, qu'on vante avec tant d'emphase, soit nécessaire au développement de l'intelli-

gence : tout homme qui pense d'après lui-même, doit raisonner juste, & la nature l'éclaire plus en un instant, que ne le feroient en plusieurs années les subtilités de Duhan & les sophismes de Dagoumer.

L'HOMME  
SEUL.

Si du moins cette méchanique du raisonnement avoit été inventée par des hommes supérieurs ! mais le génie est trop ennemi des entraves, pour y soumettre sa pensée : à son défaut ce sont les esprits médiocres, qui ont fait la plupart des livres élémentaires de logique ; & on s'en apperçoit assez à lennui qu'ils inspirent, au fanatisme des scholastiques qui les ont adoptés & au mépris des philosophes.

Puisque la logique naturelle semble insuffisante au commun des hommes & qu'il faut que l'art prête un point d'appui à la foibleffe de leur entendement, ôtons du moins à la logique artificielle, ce ton de barbarie, qui semble la caractériser ; que ses élémens soient aussi simples, s'il est possible, que l'intelligence, pour laquelle ils sont composés, &

**PARTIE II.** encore que l'homme qui pense, peu empêché à s'y arrêter, ne les regarde que comme une espèce de prélude, afin de se mettre au ton de la nature.

Je desirerois donc, que, parmi tant d'hommes célèbres qui s'intéressent à la perfection de l'éducation nationale, il se trouvât un sage métaphysicien, qui entreprît une logique, que la jeunesse pût entendre & que les philosophes pussent lire.

Ce livre devroit être la quintessence de l'*Entendement humain* de Locke, de la *Méthode* de Descartes, de la *Recherche de la Vérité* de Malebranche & du *Traité des connaissances humaines* de l'abbé de Condillac. Mais il ne faudroit point que l'auteur se traînât servilement sur les pas de ces grands hommes; s'il n'est pas en état de se pénétrer de leur esprit & de créer de nouveau leurs idées, qu'il respecte le génie & qu'il cesse de mutiler sa statue.

Ce livre devroit être fort court; car, tandis

que les logiques vulgaires éternisent les disputes, celle - ci est faite pour les prévenir; il en doit être de cet ouvrage comme des loix, qui sont mal faites, dès qu'on peut les commenter.

L'HOMME  
SEUL.

Voici la maniere dont j'envisage le plan de cette nouvelle logique.

### I.

PREMIERE PARTIE. -- Je tracerois d'abord avec précision l'histoire des Sophistes, qui, depuis Aristote, jusqu'à nos jours, ont abusé les hommes par leur dialectique: si ce tableau curieux étoit bien fait, les lecteurs d'un ordre supérieur n'auroient plus besoin de parcourir le reste du livre, & alors le but de l'auteur seroit rempli.

On n'est pas assez convaincu que nous tenons des Grecs nos lumières & nos erreurs, notre zèle pour étendre nos connoissances & notre fureur de disputer; au lieu de nous amuser à adorer nos maîtres, ou à les combattre, ne seroit-il pas temps, après vingt

**PARTIE II.** siecles , de le devenir à notre tour ? La pensée de l'homme est libre & les livres en général ne font de lui qu'un esclave.

La logique artificielle est née à Athenes : quand les philosophes eurent fait connoître ce que peut l'exercice de l'entendement , pour la gloire du génie & le bonheur des hommes , il s'éleva des effaims de Sophistes , qui se proposerent d'étonner , plutôt que d'être utiles ; qui mirent leur sensibilité , non à refuter l'erreur , mais à ne jamais rester court , & que l'homme droit pût mépriser , mais que l'homme d'esprit ne pût confondre .

Cette logique , réduite en art , fut hérisée de mots techniques , afin de se faire respecter davantage : l'homme simple qui vouloit apprendre à raisonner , ressemblait alors à ces superstitieux , qui se faisoient initier dans les mysteres de Cérès Eleufine ; un syllogisme étoit l'oracle & le sophiste qui l'expliquoit étoit l'Hyérophanте .

Depuis le siecle de Socrate jusqu'à celui

de Louis XIV, on a eu la plus profonde vénération pour les recueils d'Hiéroglyphes, que nous ont laissés les sophistes de la Grece; ceux qui les entendoient, avoient acheté trop cher le plaisir de les interpréter, pour n'en pas devenir enthousiaſtes; & ceux qui n'y comprenoient rien, avoient encore la foibleſſe d'en accuser leur propre intelligence.

L'HOMME  
SEUL.

Ne tirons point des ténèbres les savantes billevesées des scholaſtiques; mais, dans ce ſiecle qui prétend au titre de philosophique, quelle est encore la logique de l'Europe? Il y a fort peu de collèges où l'on n'apprenne que *l'être est univoque à l'égard de la substance & de l'accident que les degrés métaphysiques ne sont distingués que virtuellement dans l'individu; que le concret & l'abstrait sont dans un ordre syncatégoriel-matique.* Les jeunes gens connoiffent fort peu Locke, Malebranche & l'abbé de Condillac, tandis qu'on leur fait réciter par cœur le

*Philosophus in utramque partem*, Edmond

**PARTIE II.** Pourchot & le subtil Dagoumer (\*); on ne leur apprend pas à raisonner, mais à soutenir des theses.

L'auteur de notre nouvelle logique rendroit donc un service essentiel à l'entendement

(\*) Les meilleurs élémens de logique que nous ayons sont sûrement l'*Art de penser*; mais cet ouvrage si étonnant, pour le tems où il fut composé, est à peine maintenant un livre utile. Je comparerois son auteur à Rotrou, qui a fondé notre théâtre & qu'on ne joue plus depuis Corneille.

Pourquoi cette logique de Port-Royal est-elle fondée sur la rêverie des idées innées? Pourquoi toute la seconde partie ne roule-t-elle que sur des discussions grammaticales? Pourquoi toute la théorie scholastique des syllogismes y est-elle développée? Pourquoi y trouve-t-on encore les dix catégories d'Aristote, la définition des lieux communs, les modes des quatre figures, l'explication du logogryphe logique, *purpurea Iliace amabimus edentuli*, &c., &c., &c. Cette logique n'est donnée que comme un abrégé; & pour en faire un livre utile dans tous les tems & à tous les hommes, il faudroit encore la réduire à trente pages.

Cette critique, encore une fois, ne tombe point sur l'immortel Arnaud. Né l'accusons pas d'avoir fait un livre médiocre; mais plaignons-le de n'être pas né dans un siècle où ce livre deviendroit inutile.

humain , de le prémunir contre mille erreurs  
qui sont encore à naître , en lui traçant le L'HOMME  
SEUL. tableau fidèle de celles qui sont déjà nées.

Cette partie , totalement oubliée dans les livres élémentaires , me paroît de la plus grande importance ; car les règles s'échappent , mais les exemples restent. On aime beaucoup moins à être instruit par des préceptes , que par des tableaux.

## I I.

SECONDE PARTIE. — Je destinerois la seconde partie de cet ouvrage à analyser l'entendement , & à suivre le fil de ses opérations , depuis la simple sensation jusqu'au raisonnement le plus complexe ; depuis l'idée du Caraïbe , qui vend son lit le matin oubliant que le soir il doit se coucher , jusqu'à la pensée sublime de Newton , qui embrassoit tout le système de la nature.

Il ne faudroit point commencer par décomposer l'intelligence de l'homme en société ; ses raisonnemens sont trop abstraits ; il seroit

## 80 D E T A P H I L O S O P H I E

**PARTIE II.** plus simple de ne commencer à faire usage du fil analytique , que par l'homme sauvage : tels étoient ces deux êtres à figure humaine qu'on trouva en 1719 dans les Pyrénées , & qui courroient à la façon des quadrupèdes ; tel nous avons vu à la cour d'Angleterre le petit homme des bois , rencontré auprès d'Hanovre ; tel étoit encore mieux cet enfant qu'on arrêta en 1694 dans les forêts de Lithuanie , qui vivoit parmi les ours , marchoit sur ses pieds & sur ses mains , & n'avoit aucun langage. Je ne crois pas qu'un philosophe puisse mieux opérer sur la pensée naissante , que dans un homme bien organisé qui ne parle pas.

Ce jeune sauvage avoit cependant un langage d'action , qui lui étoit nécessaire pour exprimer ses besoins à l'ourse qui l'avoit allaité. Il faudroit examiner la nature de cette pantomime , former , s'il étoit possible , le dictionnaire de cette langue muette , & chercher si l'enfant pouvoit le perfectionner jusqu'à former un syllogisme.

I.e

Le langage des signes conduit à celui des sons articulés ; & quelle source d'observations fines , d'idées neuves & de détails heureux ne fait pas naître la grammaire comparée ? Il n'est point indifférent au logicien d'étudier les pensées des hommes , dans la prosodie de leurs langues ; un peuple qui ne s'exprime que par des gloufsemens , ne raisonne pas comme celui dont la langue admet des sons heureusement filés , des inflexions qui les nuancent & une mesure constante qui en caractérise le mouvement.

L'HOMME  
SEUL.

Il doit y avoir une gradation marquée dans l'intelligence naissante de trois hommes , dont l'un parle une langue à syllabes inégales , & faite pour la poésie ; l'autre une langue phlegmatique , qui doit à la rimè la méchanique de ses vers ; & le troisième , un idiome barbare , sans mesure & sans rime ; entre un Grec , un Anglois & un Hottentot.

Je me persuade aussi qu'une langue musicale est plus favorable au développement de

*Tome IV.*

F

## 82 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** la raison, qu'une langue monotone. Le Chinois chante plutôt qu'il ne parle (\*), & le froid Kamskadale déclame moins qu'il ne lit : je devine aisément, que l'un sera toujours policé, & l'autre toujours barbare.

Enfin, la langue qui me paroîtroit la plus favorable à l'entendement humain, seroit celle qui se plieroit le plus facilement à tous les genres d'écrire, & où l'on pourroit s'exprimer avec la force de Bossuet, & l'élégance de Métaftase, avec l'énergie de Tacite & la mollesse d'Anacréon.

On peut encore juger par l'usage de l'écriture, du progrès de la pensée. Il y a loin du Negre, qui n'a point de caractères, au Péruvien qui a des Quipos, & du Péruvien au Chinois, qui depuis deux mille ans a des imprimeries.

---

(\*) Le docte Freret a prouvé qu'il n'avoit que 328 monosyllabes, qu'il varioit sur cinq tons, ce qui équivaut à 1640 signes. Voyez les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

L'art des nombres suffit pour établir une différence singulière entre les êtres pensans.

**L'HOMME  
SEUL.**

Locke parle de quelques Américains, qui ne pouvoient compter que jusqu'à vingt, & qui pour exprimer vingt-un, se contentoient de montrer les cheveux de leur tête (\*). M. de la Condamine cite même des sauvages, dont l'arithmétique ne s'étendoit pas au-delà de trois (\*\*), quoiqu'ils eussent comme nous cinq doigts à chaque main ; quel prodigieux intervalle n'y a-t-il pas entre la logique de ces

(\*) *Essai sur l'entendement humain, tome II, p. 68.*  
Il cite aussi Jean de Lery, auteur d'un *Voyage du Brésil*, qui dit que les Topinamboux n'ont point de nombres au-dessus de cinq, & que quand ils veulent désigner six, ils montrent leurs doigts & ceux des Sauvages avec qui ils s'entretiennent. *Chap. XX,* page 307 & 382.

(\*\*) Relation d'un voyage fait au Pérou, page 67.  
L'abbé de Condillac explique fort ingénieusement ce phénomène d'ignorance, en observant que le mot *trois*, chez ce peuple, s'exprime par *celui-ci*, *poellarrarorincourac*; il étoit bien difficile d'aller un peu loin, en commençant son arithmétique d'une façon si peu commode. Voyez *Essai sur l'origine des connaissances humaines, tome I, page 176.*

**PARTIE II.** Indiens, & celle des peuples de l'Europe, qui ont perfectionné l'algebre !

Il suit des recherches curieuses que j'ai la hardiesse d'indiquer, que l'entendement humain est porté par mille raisons physiques & morales à donner une retraite à l'erreur & au préjugé; qu'il n'est point éclairé par les objets, & rarement par ses perceptions, & que le doute doit être le premier principe de sa logique.

Il feroit utile d'examiner ici, d'où vient la faiblesse de notre intelligence: tantôt ce sont les idées qui nous manquent; tantôt elles ne sont pas assez développées; quelquefois nous ne trouvons point d'idées moyennes qui en forment la liaison. Il y a cent façons de parvenir à l'erreur, & une seule voie pour arriver à la vérité.

La manie si commune de regarder, comme axiomes, des principes qui ont eux-mêmes besoin de preuves, est une des premières causes de la faiblesse de notre entendement;

voilà pourquoi tant de personnes raisonnent mal , quoiqu'elles soient conséquentes. Le Calife qui fit brûler la bibliothèque d'Alexandrie , agissoit en bon disciple de Mahomet ; mais s'il avoit commencé par lire sans préjugé une partie de ses livres , il n'auroit plus pensé qu'à faire brûler le Coran.

L'HOMME  
SEUL.

On rétrécit encore son intelligence en formant de faux calculs de probabilité , en créant un système auquel on rapporte toutes ses perceptions , & en sacrifiant sans cesse sa raison à l'idole de l'autorité .

La logique dont je propose l'idée , n'est donc qu'un instrument propre à remonter les ressorts de l'esprit humain : si les hommes n'ont pas encore gâté l'ouvrage de la nature , ces élémens sont inutiles ; si les préjugés ont été sucés avec le lait , il faut détruire son entendement avec le secours de l'art , & le refaire .

### III.

TROISIÈME PARTIE . — On peut con-

F iiij

86 DE LA PHILOSOPHIE

sacrer cette partie à la méchanique de l'art ;  
**PARTIE II.** & je ne prétends pas par - là me rapprocher  
des scholaстиques ; leur maniere de voir est  
si opposée à la mienne , que nous ne pouvons  
nous rencontrer , ni dans nos idées , ni même  
dans la signification des mots qui expriment  
ces idées.

Il n'y a que deux manieres de raisonner ;  
ou bien l'on décompose ses idées particulières , & l'on monte par une gradation insensible du connu à l'inconnu , jusqu'à ce qu'on arrive à une maxime universelle qu'on veut établir , voilà l'analyse ; ou bien l'on part d'un grand principe , & on descend par une chaîne non interrompue de corollaires , jusqu'à une vérité particulière qu'on veut démontrer , & voilà la synthèse .

La raison de l'Etre suprême consiste à voir tout d'un coup - d'œil : ainsi il n'y a pour lui ni corollaires , ni théorème , ni analyse , ni synthèse .

J' conçois que dans la grande chaîne des

êtres , il peut y avoir des intelligences supérieures à nous , dont la vue perçante embrasse tout l'ensemble du monde métaphysique , qui connoissent beaucoup de vérités générales , & qui ont de grandes idées , aussi aisément que nous avons des sensations ; c'est à ces êtres sublimes , qu'il appartient peut-être de dédaigner les froides lumières de l'analyse , & d'abandonner la chaîne de nos petites vérités , s'ils ne peuvent monter jusques dans le ciel , pour en saisir le premier anneau.

L'HOMME  
SEUL.

Mais la synthèse n'est point faite pour l'homme , son esprit rampe trop par sa nature pour que l'art lui fasse prendre avec succès un tel effor ; avant de l'instruire à voler , il faut lui apprendre à marcher sans faire de faux pas.

Les philosophes ne font marcher la synthèse , qu'avec un grand appareil d'axiomes , de lemmes & de corollaires , plus faits pour étonner que pour convaincre ; on diroit qu'ils

cherchent à décorer l'extérieur de la machine,  
**PARTIE II.** pour cacher la foiblesse de ses ressorts.

L'analyse moins orgueilleuse est bien plus sûre dans sa marche : si elle exerce la patience du philosophe , du moins elle la couronne. Elle n'est pas , il est vrai , favorable aux systèmes ; mais elle n'en est que plus propre à conduire à la vérité.

La logique a pour base l'analyse ; cette science , dans un sens , consiste à arriver d'une vérité connue à une inconnue , par le moyen d'une proposition qui les enchaîne ; ainsi l'intervention des idées moyennes , forme la théorie du raisonnement ; les scholastiques qui ont entrevu ce principe , en ont conclu que le syllogisme étoit essentiel à la logique , & que pour raisonner juste , il falloit raisonner en forme ; ce paradoxe a produit de petites formules & de grandes querelles , de mauvais livres , des erreurs & des theses.

Un esprit juste n'a pas besoin du vain échaffaudage des argumens en forme , pour

appercevoir la connexion ou la discordance de deux idées; on a remarqué que de tous les philosophes, les géometres étoient ceux qui faisoient le moins de syllogismes, & certainement Archimede & Diophante se sont moins trompés que Scot, Duhan & Dagoumer.

L'HOMME  
SEUL.

Il est plaisant que les philosophes de l'école veuillent que, pour raisonner avec justesse, on sache que trois propositions peuvent être rangées de foixante manières, & qu'il n'y en a qu'environ quatorze, où l'on puisse être assuré que la conclusion est bien déduite des prémisses; il s'ensuivroit de-là, qu'il n'y a point eu d'être raisonnable avant Aristote, & qu'on voit moins de logique dans les quatre tomes de Locke, que dans l'acte de licence d'un bachelier.

L'homme a une faculté naturelle d'appercevoir la convenance ou la contrariété de deux idées, sans le secours des modes & des figures barbares du syllogisme; l'œil de l'esprit

**PARTIE II.** est blessé d'un mauvais raisonnement , comme l'œil corporel d'un amas de décombres ; & voir alors , c'est juger avec justesse , quoiqu'on n'admette ni prémisses ni conséquences .

Rien n'a plus contribué à étendre l'ignorance scientifique des logiciens de l'école , que l'abus des mots , & c'est principalement dans le remede à cet abus , que je fais confister le méchanisme de la logique de la nature .

Une langue dont les mots les plus simples signifient plusieurs idées complexes , est bonne pour un peuple grossier , qui n'a que des besoins ; mais non pour un peuple civilisé qui a une philosophie .

J'ai dit que l'analyse exigeoit la décomposition des idées : ainsi il est utile de n'envisager d'abord un objet que par une de ses faces , afin d'être plus à portée de le définir ; mais si les logiciens inventent des mots qui fassent supposer que les attributs qu'ils ont découverts dans un sujet existent réellement

hors de la pensée , ils abusent de l'art d'abstraire , & chaque raisonnement où ils font entrer ce mot scientifique est un sophisme.

L'HOMME  
SEUL.

Les mots qui ont un sens particulier dans le langage populaire , & un autre dans la langue philosophique sont très-propres à mettre une barrière éternelle entre la logique de l'art & celle de la nature. Qui devineroit , à voir le sens que nous avons attaché au mot *paradoxe* , que Cicéron l'a défini après les Grecs (\*) une vérité philosophique , inconnue au vulgaire ; que conclure de cette définition ? Le titre d'*homme à paradoxes* forme-t-il un éloge ou une satire ?

Quand une nation énervée par le luxe , tend à sa décadence , elle admet dans sa langue des mots qui n'ont aucune acception , des mots qui sont signes & qui ne signifient rien , tels que ceux - ci : *Voilà un honnête*

---

(\*) Voyez au commencement de l'ouvrage de ce grand homme , qui a pour titre *Paradoxa. Tome X,* page 425 , édition de Barbou.

**PARTIE II.** *homme. — Cette femme est charmante. — Vous pouvez compter sur mon amitié.* Un jeune homme sans expérience , qui applique une idée à ces expressions , voit à chaque instant sa logique en défaut.

D'un autre côté la multiplicité des mots scientifiques , conduit à la barbarie , aussi aisément que les mots parasites ; tout le tems qu'on emploie à l'étude des mots , est perdu pour l'étude des choses.

Comme l'imagination a eu la plus grande part à la fabrique des langues , il s'ensuit que le nombre des tropes l'emporte de beaucoup sur celui des mots simples ; bientôt on s'accoutume à confondre l'objet réel avec l'image , & une nation a cent poètes pour un philosophe (\*).

Les philosophes eux-mêmes , contribuent

( \*) C'est principalement en Asie que cet abus paroît dans toute son étendue ; les loix sont ordinairement en vers , chacun les interprète à sa façon & les peuples n'en sont pas mieux gouvernés.

à épaissir le nuage répandu sur l'entendement humain , en fixant le sens des mots qui expriment des idées archetypes; combien les termes d'*ame* , de *substance* & de *matiere* n'ont-ils pas fait naître de disputes , quand on a voulu les appliquer à des êtres particuliers ? A qui tient-il que ces querelles des scholastiques n'ensanglantent la terre comme les querelles des rois ?

L'HOMME  
SERVI.

Il y auroit une méthode bien sûre pour obvier à la fois à tous ces inconveniens ; ce seroit de créer une langue philosophique , qui auroit ses expressions particulières , pour désigner des objets sensibles & des objets intellectuels , ses mots techniques & leurs définitions ; mais peu d'hommes de génie oseroient composer cette langue , & si elle l'étoit , trop peu de personnes seroient en état de l'entendre.

C'est assez s'étendre sur ce que j'appelle la méchanique de la logique ; quand on s'est habitué à revêtir chaque idée de termes pro-

**PARTIE II.** pres, qui font à l'ame ce que les couleurs sont au tableau qu'on veut tracer ; il ne reste plus que des précautions physiques à prendre, pour n'être point troublé dans la recherche de la vérité ; ainsi il est utile d'éviter toutes les sensations fortes, telles que le grand bruit, une vive lumiere, le plaisir ou la douleur ; il faudroit, pour ainsi dire, que l'ame fît divorce avec le monde sensible, pour pénétrer plus librement dans le monde intellectuel.

L'édifice est construit, il ne s'agit plus que de préparer l'entendement à l'habiter.

#### I V.

**QUATRIÈME PARTIE.** -- Cette dernière partie doit être la plus courte ; elle ne doit renfermer qu'un petit nombre de regles primitives, que le philosophe établit pour le guider dans la recherche de la vérité, quand il étudie sa raison plutôt que les livres.



Il faut apprendre à voir, avant d'appren-  
dre à raisonner; peut-être même que cette  
premiere opération suffit au Logicien; car,  
quand on voit bien, on juge toujours bien.  


L'HOMME  
SEUL.

Ce n'est point par leur nature qu'il faut s'appliquer a connoître les êtres, mais par leurs rapports avec nous; à quoi servent les questions des philosophes sur l'essence des choses, finon à les faire rougir de la foibleffe de leur intelligence, à substituer les paradoxes aux principes, & à mettre le raisonnement à la place de la raison?



Il est nécessaire d'apprendre de bonne heure à fonder la chaîne de ses idées sur des rapports réels, & non sur des rapports appa-  
rens: ce principe est de la plus grande con-  
séquence en morale, en physique & dans toutes les branches de la philosophie: c'est pour avoir raisonné sur d'infideles apparences

**PARTIE II.** que Pyrhon a osé douter de tout, & que l'inquisition a fait brûler les livres de Galilée; sans cette mauvaise logique, il n'y auroit peut-être ni mauvais physiciens, ni persécuteurs, ni sectaires.

Dans le doute, il faut rectifier le rapport d'un sens par un autre; j'ai déjà prouvé combien le toucher étoit utile pour prévenir les erreurs de la vue; la vue de son côté fert à vérifier les rapports du toucher; tout est lié dans la machine humaine comme dans le système de l'univers.

Pour résoudre un problème de morale par la voie du raisonnement, il faut partir d'une idée simple pour arriver à une idée complexe, & redescendre à l'instant de l'idée complexe à l'idée simple; l'entendement ne doit pas faire un pas qu'il ne sache où il est, d'où il vient, & comment il peut retourner en arrière.

La



L'HOMME  
SEUL.

La méthode ne consiste pas, comme l'a dit Descartes, à définir un être, afin de découvrir ses propriétés; mais à chercher ses propriétés, afin de pouvoir le définir; quand on a réussi par l'analyse à décomposer un objet, & à le définir, il faut encore examiner cette définition; car si on peut en retrancher quelque chose, ou y ajouter sans l'altérer, c'est une preuve qu'on n'a pas observé la vraie génération des idées, & il faut recommencer l'ouvrage (\*).

---

(\*) Un écrivain qui s'est également rendu célèbre dans les sciences exactes & dans les belles-lettres, propose, afin de connoître les occasions où les définitions sont nécessaires & de ne point se tromper en les faisant, un ouvrage bien digne d'un philosophe; c'est une table nuancée de tous les différents genres d'idées abstraites, dans l'ordre suivant lequel elles engendrent les unes les autres; par ce moyen, il deviendroit facile, soit de les décomposer, soit de les généraliser, & par conséquent d'en fixer la notion précise, soit en les définissant, soit en développant leur formation. Voyez *Mélanges de littérature, d'histoire & de philosophie*, tome V, page 23. --- Personne ne pouvoit mieux entreprendre cette table que l'auteur

---

**PARTIE II.**

Le principe le plus utile au logicien, est d'user de sa raison, & non de celle d'autrui; la méditation peut égarer un esprit mal organisé : mais c'est l'autorité qui perpétue les erreurs & les fait servir au malheur de l'univers.

Enfin, le vrai logicien ne se propose que trois objets d'étude, Dieu, l'homme & la nature ; Dieu, pour l'adorer en silence ; l'homme, pour lui être utile ; & la nature, pour occuper le vuide de son entendement (\*).

---

même qui en avoit donné l'idée, mais il n'est plus ; & il seroit à souhaiter que l'immortel marquis de Condorcet son ami & l'héritier de sa gloire, consacrât à cet ouvrage quelques-uns des momens qu'il emploie à mériter sa célébrité & à s'y dérober.

(\*) Il y avoit originairement dans cette partie de mon ouvrage trente-deux règles, dont la plupart rouloient sur le calcul des probabilités, sur l'art de conjecturer, aussi nécessaire en logique que l'art de démontier ; sur les abstractions, les idées universelles, &c. Mais j'en ai retranché vingt-quatre, que je regarde comme des branches subalternes de mon arbre logique ; on ne fauroit être trop précis, sur-tout dans un *prospectus* ; & en général, je suis persuadé que la multiplicité des

Telle est la maniere dont j'envisage la nouvelle logique que je propose; d'autres verront mieux que moi & proposeront un plan plus perfectionné; mais nous partirons tous du même principe: c'est que la logique actuelle a besoin d'être réformée.

L'HOMME  
SEUL.

---

raisonnemens nuit presqu'autant à un ouvrage que le défaut de raisonnement.



## CHAPITRE XV.

*LE HURON, ou la génération des modes  
de l'esprit humain.*

**PARTIE II.** **C**OMME les passions ne sont que les modifications de l'amour - propre ; de même le génie , le talent , le goût , &c. ne sont que des modes de l'esprit humain ; ce qui prouve combien les ouvrages des hommes sont inférieurs à ceux de la nature ; nous multiplions les mobiles , pour produire de petits effets ; mais la nature avec un seul levier fait mouvoir l'univers.

Ne perdons pas de vue un des grands principes de cet ouvrage ; c'est que tous les hommes bien organisés , ont le même fond d'intelligence ; un philosophe ne differe d'un pâtre stupide , que parce qu'il fait mieux lier ses idées : transportez à dix ans un Scythe à l'école de Socrate , & il pourra devenir un Platon ; mais Platon , né en Scythie , ne sera qu'un individu de plus sur la terre .

Pourquoi un homme seroit-il essentiellement différent d'un autre homme ? La nature seroit-elle une mere dans ce continent & une marâtre dans l'autre hémisphère ?

L'HOMME  
SEUL.

L'esprit a besoin de développement comme le corps ; mais combien y a-t-il d'hommes chez qui l'esprit reste dans l'état de germe ? Ils n'ont pas plus de droit d'accuser la nature, que ces Indiens à qui on allonge le crâne dès le berceau, afin qu'ils restent toute leur vie aussi stupides que leurs peres.

Mais si les esprits animaux circulent avec liberté dans le sensorium, si les occasions sont favorables au développement des fibres intellectuelles, & sur-tout si les hommes ne gâtent point l'ouvrage de la nature, je ne vois pas pourquoi un homme né à Paris auroit un plus grand fond d'esprit qu'un homme né au Kamsatha ; il ne manque peut-être à ce dernier que des livres, une langue & de l'ennui, pour devenir un Montesquieu.

102 DE LA PHILOSOPHIE

Ne tisons point le Kamtschadale des glaces  
**PARTIE II.** éternelles qu'il habite, & examinons la génération des modes de l'esprit humain dans un autre sauvage extérieurement aussi stupide, mais né sous un ciel plus heureux, & par conséquent plus favorable au développement des fibres intellectuelles; choisissons, par exemple, ce Huron dont le plus grand homme de ce siècle a peint avec tant d'intérêt les facultés naturelles, la sensibilité, la franchise & les malheurs, & voyons s'il est possible de lui faire part de nos connaissances, & de l'amener par degrés jusqu'au point où l'esprit semble se confondre avec le génie.

Je suppose seulement que notre sauvage a appris notre langue au Canada & qu'il sait lire & écrire; cette hypothèse suffira pour le faire marcher à pas de géant vers la célébrité, & pour le rendre respectable aux plus grands hommes, si même il ne les égale pas.

Toute la théorie de cet article est fondée sur deux principes; c'est que l'esprit ne con-

fiste que dans la liaison des idées, & qu'il n'acquiert de l'étendue qu'en faisissant des rapports plus éloignés; un enfant au berceau n'a point d'esprit, parce qu'il ne peut rien combiner; mais Newton, qui sans employer d'idées intermédiaires, voit d'un coup-d'œil le rapport entre la chute d'une pomme & le cours elliptique des planètes, a plus que de l'esprit, il a du génie.

L'HOMME  
SEUL.



ARTICLE PREMIER.

D u B o n - S e n s .

**PARTIE II.** **T**ANT que le Huron resta dans ses forêts, vivant de sa chassè, se battant avec les Jaguars & fidele à sa maîtresse, jusqu'à ce que l'ours la mangeât, toute son intelligence sembloit se borner au simple bon-sens; cette faculté étoit en proportion avec ses besoins, & elle suffissoit à un sauvage, qui, occupé tout entier à vivre (\*), ne songeoit, ni à détruire les hommes, ni à les gouverner.

Je définis le bon-sens, la faculté de concevoir des choses communes dans le rapport

---

(\*) Un sauvage qui étoit venu en France en 1720, à la suite d'un prince de la Louisiane , appellé *Tammaroas*, racontoit à ses nationaux , que ce qu'il avoit vu de plus beau à Paris étoit la rue des Boucheries... Ces peuples n'estiment que ce qui leur est utile , & leur premier besoin est de se nourrir, *Histoire naturelle de l'air & des météores*, tome II , page 236. --- Ce sauvage n'avoit point d'esprit , mais on ne peut lui contester du bon-sens.

d'utilité qu'elles ont avec nous ; suivant ce principe, le Huron ne favoit sûrement pas combien la mer reçoit par année de cubes d'eau du fleuve Saint-Laurent ; il ne favoit pas même que ce fleuve a une source & une embouchure : que lui importoit une idée si commune, puisqu'il ne voyageoit pas ?

L'HOMME  
SEUL.

Le bon-sens suppose l'absence des passions fortes, & comment notre sauvage pouvoit-il sentir avec vivacité ? Il desiroit peu & ne desiroit pas long-tems, il ne connoissoit pas encor Paris, & il n'avoit jamais vu la belle Saint-Yves.

Tout sauvage a du bon-sens, & dans les pays policés tout homme stupide en a aussi ; cette faculté se perfectionne chez les personnes qui ont un bon esprit, & elle ne se perd que chez celles qui abusent de l'esprit.

Les ennemis des talents sont ordinairement enthousiastes du bon-sens ; ils ne savent pas que cette faculté est commune à tous les êtres intelligens, qu'elle ne contribue en rien au

**PARTIE II.** progrès de l'entendement humain, & que le bon-sens n'est un titre d'éloge que pour les hommes qui n'en méritent point.

Il viendra un tems où le Huron, attendri à la représentation d'Iphigénie, éclairé par la lecture de Locke, & étonné du génie de Newton, rougira de n'avoir pas eu pendant les vingt premières années de sa vie que du bon-sens; il ne méprisera pas ce don de la nature, mais il ne l'estimera que ce qu'il vaut, car alors il sera philosophe.



---

---

ARTICLE II.

## DE L'ESPRIT.

UN philosophe ingénieux a dit que là où le bon-sens finit, l'esprit commence (\*), & cette nuance délicate, entre deux facultés de l'esprit humain, n'auroit jamais été observée par un homme qui n'auroit eu que du bon-sens.

L'HOMME  
SEUL.

L'homme le plus stupide lie ses idées, puisqu'il raisonne ; mais on n'acquiert le titre d'homme d'esprit, que quand on voit les rapports des choses, sans employer beaucoup d'idées intermédiaires ; les milieux servent de points d'appui à notre faiblesse, & l'art d'éclairer son entendement n'est que l'art de les franchir.

---

(\*) *De l'Esprit. Tome II, dis. 5. ch. XII.* --- Toute cette partie de ce livre célèbre, qui renferme l'analyse des différentes branches de l'esprit humain, est pleine d'idées neuves, de principes vrais & de bonne philosophie ; si nous ne nous rencontrons pas toujours dans nos divisions, nos définitions, &c. c'est que nos plans & nos manières ne sont pas les mêmes ; je ne fais pas le livre de ce philosophe, mais le mien.

Le Huron dans ses bois avoit-il de l'esprit ?

**PARTIE II.** Voilà un problème qu'il est impossible de résoudre sans le secours de l'analyse : en effet, on envisage l'esprit sous tant de faces, qu'on peut répondre ici oui & non sans se tromper ; ne nous hâtons point d'être décisifs & prenons la balance.

## I.

**L'ESPRIT JUSTE.** -- C'est la netteté dans les idées qui le constitue ; il vient de ce sentiment du vrai qui semble imprimé dans l'ame ; suivant ce principe la justesse d'esprit est une qualité commune à tous les êtres intelligens ; elle ne se perd que parce que les préjugés viennent en foule s'établir dans le siege de l'ame : ce sont les hommes & non la nature qui forment les esprits faux.

Le Huron dans ses bois a l'esprit juste ; il n'est occupé qu'à avoir un bon hamak, à faire une bonne chasse & à plaire à sa maîtresse ; ces idées sont simples, & il ne doit pas se perdre dans l'étendue des combinaisons.

Sa vie active le met à l'abri des passions  
fortes ; il est froid , & ainsi il raisonne tou-  
jours bien.

L'HOMME  
SEUL.

Il a l'esprit juste , parce qu'il pense d'après  
lui - même ; & il pense d'après lui - même ,  
parce qu'il est libre .

Chez nous la justesse d'esprit consiste à  
être conséquent , & le philosophe n'y attache  
pas un grand mérite ; car on peut partir d'un  
principe faux comme d'une grande vérité ,  
pour raisonner avec justesse ; le monde est  
plein de ces hommes vulgaires qui adoptent  
sans examen les opinions reçues , en tirent  
des conséquences exactes , raisonnent juste &  
sont à peine des êtres raisonnables .

Le negre qui croit qu'un hanneton a créé  
le monde n'a point l'esprit faux , parce qu'il  
se prosterne avec ses prêtres devant un han-  
neton ; & le Canadien raisonne aussi avec  
justesse quand il tue le hanneton sacré de  
l'Afrique sur les autels du grand Lievre ; &  
si dans la suite le Caffre égorgé pieusement

110 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** l'Américain pour le punir d'un tel sacrilège; on ne sauroit l'accuser d'être inconséquent; tout cela ne rend pas l'esprit juste, en général fort respectable.

La justesse ne devient une faculté sublime de l'esprit humain, que dans un homme de génie qui a beaucoup vu & beaucoup réfléchi, qui discute les principes avant d'en déduire les conséquences, & qui juge avec sagacité tous les rapports, parce qu'il a tout approfondi. Dans ce sens Montesquieu étoit un esprit juste, mais le Huron ne l'est pas encore.

I I.

**L'ESPRIT VIF.** — Notre sauvage, quoiqu'encore dans l'Huronie, peut avoir de la vivacité dans l'esprit; rien ne gêne l'action de ses organes; les esprits animaux circulent avec liberté dans ses fibres; son entendement est peu exercé, mais il opere avec promptitude; il n'est point organisé pour avoir l'esprit vif, mais il a l'esprit vif, parce qu'il est bien organisé.

La vivacité est souvent l'appantage d'un  
fot, & je ne fais rien de si insupportable dans  
le monde qu'un automate qui monte lui-même  
ses ressorts pour briller, & un homme lourd  
qui vise à être ingénieux.

L'HOMME  
SEUL.

Le tourbillon de la société est plein de  
ces petits météores qui étonnent un instant,  
mais qui n'ont qu'une lumiere empruntée ;  
la vivacité en eux annonce l'esprit, & l'em-  
pêche en même tems de s'accroître.

L'homme de génie au contraire paroît  
flegmatique dans le monde ; c'est que ses  
esprits animaux ne coulent avec liberté que  
dans l'ombre du cabinet ; la société n'est point  
son élément ; tout ce qui la compose est trop  
petit, pour occuper l'entendement de l'homme  
sublime qui étudie l'enchaînement des êtres  
& se trouve à l'étroit dans les limites de  
l'univers.

### III.

**L'ESPRIT LUMINEUX.** -- L'esprit lumi-  
neux n'est qu'une extension de l'esprit juste ;

## III DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** il ne fait que mettre le sceau de l'évidence à des rapports qu'on a saisis avec exactitude; ainsi le Huron n'a pas besoin de sortir de ses bois, pour mériter le titre d'esprit lumineux.

Si cependant on renferme dans cette faculté non-seulement l'art de concevoir avec clarté, mais encore le talent de rendre ses idées sensibles au commun des hommes, je conçois aisément qu'un sauvage qui vit avec les ours & qui ne voit son égal que pour lui disputer sa proie ou sa maîtresse, ne peut être appellé un esprit de lumière.

L'écrivain qui porte dans les sciences l'esprit lumineux qu'il a reçu de la nature, a beaucoup de titres à la reconnoissance des hommes; il applanit les routes qui conduisent aux premiers principes; il rapproche l'intervalle immensé qui sépare le peuple du philosophe, & par cet artifice heureux, il rend la vérité respectable.

Un homme de génie, qui n'a de commerce qu'avec la nature & avec son intelligence,

gence, écrit rarement pour le peuple, il faut que l'esprit lumineux devienne son interprète; alors les symboles de la langue sacrée disparaissent, les grandes vérités deviennent fécondes, & tout le monde est philosophe.

L'HOMME  
SEUL.

Quand le Huron tranquille dans notre capitale, après la mort de la belle Saint-Yves, voudra se consoler du vuide de son cœur, en étendant la sphère de son intelligence, il recherchera les esprits lumineux plutôt que les hommes de génie, & il commencera par être l'enthousiaſte de Fontenelle, afin d'achever le droit de devenir celui d'Archimede & de Newton.

### I V.

L'ESPRIT ÉTENDU. -- Il est rare qu'un esprit lumineux ne soit en même tems étendu: plus un foyer est ardent, plus les rayons qui s'en échappent, se réfléchissent au loin; & tel est le privilege d'une vue nette, d'embrasser aussi un grand nombre d'objets à la fois.

**PARTIE II.** On observe que parmi les philosophes, ceux qui ont été les plus lumineux, ont pour la plupart été universels; tel fut ce Fontenelle, bel-esprit à la fois & géometre; tel fut ce Leibnitz, dont les ouvrages forment une espece d'Encyclopédie: tel étoit encore, il y a peu d'années, l'auteur de la Henriade, génie étonnant, qui a rassemblé tous les talens, & à qui il ne manquoit que d'être mort, pour être opposé par l'envie même, à tous les grands hommes du siecle de Louis XIV.

Le nom du philosophe de Ferney me ramene à l'histoire de l'Ingénue; ce jeune sauvage, tant qu'il erre dans ses forêts, mène une vie trop uniforme & arrête sa pensée sur trop peu d'objets, pour que son esprit puisse s'étendre; mais qu'il entre dans les plaines de l'Huronie, qu'il voie par quel art l'homme a su dérober le terrain qu'il habite, aux bêtes féroces & aux eaux; qu'il considere combien la culture de la terre ajoute

de charmes à la sérénité du ciel; qu'il médite sur les tableaux multipliés de la nature, & vous verrez l'horizon de ses idées se déve-  
lopper.

Son entendement sortira de la sphère étroite où il est circonscrit, s'il a le loisir de réfléchir sur l'art de parler; s'il s'apperçoit combien la langue des signes est inférieure aux gloufsemens de sa langue maternelle; & quel prodigieux intervalle il y a encore de ces gloufsemens à l'harmonieuse fécondité des langues de l'Europe.

Le spectacle des hommes rassemblés contribuera aussi à féconder son intelligence; il verra avec étonnement combien la réunion des forces publiques ajoute aux forces de chaque individu; il soupçonnera que les loix peuvent être le gage de son indépendance, & quel que soit le caprice des souverains, il sentira qu'il est encore plus dur de se battre avec des ours, que d'obéir à des hommes.

L'HOMME  
SEUL.

## 116 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** L'esprit du Huron aura d'autant plus de facilité à s'étendre, que les préjugés n'ont pas encore assiégué la porte de son entendement; il voit la nature telle qu'elle est, & son ame s'agrandit sans effort en l'observant.

### V.

**L'ESPRIT PROFOND.** — La profondeur des idées suppose que l'ame a le courage aussi-bien que le loisir de se replier sur elle-même, de suivre l'enchaînement des causes, & de décomposer les objets jusqu'à leur dernière analyse.

Le Huron, à la vue du nouvel univers qui se developpoit à ses yeux, n'a pu d'abord que parcourir avec rapidité les tableaux mobiles de la nature; dans la suite son ame s'est arrêtée sur les grands objets; il a osé sonder la profondeur des êtres, dont il n'avoit fait qu'effleurer la surface, & son entendement a acquis l'usage d'une nouvelle faculté.

Plus le sauvage se fera au travail de penser, plus il deviendra pénétrant; son activité se

consumera à épuiser une connoissance, plutôt qu'à les effleurer toutes, & il préférera la gloire d'être profond à celle de n'être qu'étendu.

L'HOMME  
SEUL.

S'il m'est permis de parler aussi librement que je pense, je me persuade que la décadence des arts ne vient pas du défaut d'étenue dans les connoissances, mais du défaut de profondeur ; dès qu'on peut se dispenser en lisant de la fatigue de penser, dès que toutes les sciences sont en dictionnaires, & qu'il suffit de respirer l'air de la littérature pour devenir homme de lettres, on peut en conclure que le goût commence à s'anéantir ; il en est alors des arts comme d'un fleuve à qui on ne creuse point de lit, & qui se perd dans une plaine unie, à force de s'y étendre.

Dans un siècle tel que je viens de le dépeindre, on doit rencontrer mille esprits vifs pour un esprit profond ; il est si commode de franchir un abyme au lieu de le sonder !

**PARTIE II.** il est si simple de croire aller fort loin, parce qu'on va fort vite !

Au reste, je ne donne point le titre d'esprit profond à celui qui discute péniblement des bagatelles : il est réservé à ces génies heureux qui portent le flambeau de l'analyse, dans les routes inconues qui mènent aux grandes vérités ; c'est Locke qui peut être appellé un homme profond, & non le bel-esprit qui fait interpréter des logographes.

### V I.

**L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE.** — Plus l'ingénue s'éloigne de ses bois, plus sa pensée s'étend, sans perdre son énergie, & plus il devient philosophe.

L'esprit philosophique se forme de la profondeur des idées, de l'élévation des sentiments & de l'indépendance des opinions humaines ; & dans ce sens, notre sauvage est aussi philosophe que Tacite, Bacon & Montaigne.

On confond assez communément l'esprit

philosophique avec l'esprit fort; convenons d'abord des termes; il est encore plus sage de prévenir les disputes, que de les terminer.

L'HOMME  
SEUL.

Si on entend par esprit fort, un homme dont l'entendement est bizarrement organisé, qui marche sans balancer sur le fil délié de la métaphysique, & dont l'orgueil se joue de toutes les grandes vérités qui forment le système de la nature; je déclare que l'ingénue fera jamais un esprit fort, & qu'un tel esprit fort ne mérite pas le titre de philosophe.

J'ai toujours cru qu'on devoit appeler esprit fort l'homme de génie, qui ne vend son ame au despotisme de personne, qui secoue le joug des superstitions religieuses & littéraires, & qui ne pense que d'après lui-même, la nature & la vertu.

Suivant cette définition, le Huron a tout ce qu'il faut, pour donner à son intelligence la force que la nature a donnée à ses organes; il est libre comme l'air qu'il respire; ainsi il

## 120 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** ne flattera jamais les rois , il n'augmentera pas le nombre des Bonzes ou des Marbutz , & l'homme de génie lui-même ne recevra son hommage , que parce qu'il est homme de génie , & non parce qu'on lui a décerné un culte & des autels .

### VII.

**LE BEL-ESPRIT.** — Dans l'acception la plus étendue , ce mot ne doit désigner qu'une intelligence heureusement organisée qui s'attache au vrai beau , à ce beau qui caractérise la nature , & dont tous les hommes dans tous les siecles peuvent être frappés ; dans ce sens un Huron peut prétendre au titre de bel-esprit aussi-bien qu'Ovide , Pope & Chaulieu .

L'usage qui est le tyran même du génie , a beaucoup limité la définition primitive du bel-esprit ; nous entendons sous ce nom un homme doué d'une imagination brillante & d'un esprit flexible , qui s'approprie tous les talents agréables , & qui sait avec art le beau

que son siecle a adopté; pour obtenir chez nous le titre de bel-esprit , il suffit de composer dans le genre d'agrément ; le philosophe qui n'est qu'uile ne fauroit y prétendre ; on l'a donné à Fontenelle & à Marivaux , & on le refuse à Archimede , à Aldrovande & à Tournefort,

L'HOMME  
SEUL.

Il y a , suivant notre maniere de penser , un grand intervalle entre l'homme d'esprit & le bel-esprit ; l'un n'a point de talent marqué , on le laisse dormir ; l'autre en fait usage & l'affiche : il y a des hommes d'esprit dans toutes les classes des arts ; il n'y a guere de beaux esprits que parmi les orateurs & les poëtes.

Seroit-il difficile de prouver que même dans le sens le plus strict , l'ingénu confiné dans les plaines de l'Huronie peut prétendre au titre de bel-esprit ?

La facilité avec laquelle on saist le goût des hommes avec qui l'on vit , est un des principaux caractères du bel-esprit ; or , les

**PARTIE II.** sauvages de l'Amérique n'ont pas fort étendu le cercle de leurs connaissances ; arranger avec art du corail autour de ses oreilles , faire en parlant des gestes véhéments , fumer avec grace une pipe de tabac , suffit peut-être pour devenir le bel-esprit des Hurons.

L'ingénue aima long-tems la belle Abacaba , par conséquent il fit des vers de bonne heure ; car , dit l'ingénieux historien de notre héros , il n'y a aucun pays de la terre où l'amour n'ait rendu les amans poëtes ; or , faire des vers en langue huronne , est un titre au bel-esprit , aussi-bien que d'en composer dans la langue de Racine & dans celle d'Anacréon .

On paroît borner le bel-esprit au talent de bien dire ; l'ingénue fait mieux , il réunit au talent de bien dire le talent de bien penser ; il puise ses idées dans le tableau sublime de la nature , & il les exprime avec feu dans les bras de sa maîtresse .

Le bel-esprit de l'Huronie n'est pas celui des siecles d'Auguste & de Louis XIV ; mais

il en est peut-être le germe; si quelque philosophe osoit décomposer nos poétiques, on s'appercevroit que ces regles innombrables dont on les surcharge se réduisent au fond à deux ou trois idées, qu'on vante souvent sans les suivre sur les bords de la Seine, & qu'on suit sans les vanter près du lac Ontario.

---

L'HOMME  
SEUL.



## ARTICLE III.

*D u G o u t.*

**PARTIE II.** **O**n a vu que l'ingénue pouvoit avoir du bon-sens & de l'esprit sans sortir de l'Huronie; mais il me semble que pour acquérir du goût, il est nécessaire qu'il voyage en Europe & sur-tout chez ce peuple ingénieux & frivole qui depuis un siecle & demi s'est fait le centre de tous les talens, que ses voisins envient, mais sans cesser de l'imiter; & qui a obtenu par ses grands génies la monarchie universelle que n'ont pu lui procurer ses grands capitaines.

Le goût n'est au fond que le sentiment du beau; mais ce sentiment a besoin d'exercice & d'objets de comparaison: le goût d'un sauvage qui habite avec des ours ressemble à la vue percante d'un criminel qui habite dans un cachot.

Si le goût n'étoit que ce tact intérieur qui

nous fait juger du prix du beau de convention, il seroit encore plus impossible de l'acquérir par ses propres lumières ; il faut se rendre chez le peuple qui est sur ce sujet le législateur des autres ; il faut visiter ses monumens, fréquenter son théâtre & identifier son esprit avec celui de ses écrivains ; le goût est une lampe qui ne peut s'allumer qu'au flambeau du génie.

L'HOMME  
SEUL.

L'ingénue est déjà en Basse-Bretagne, destiné par son oncle à être un prieur de moines, lorgné tendrement par la ronde demoiselle de Kerkabon, mais ne respirant que pour la belle Saint-Yves. J'ai appris dans un voyage fait au prieuré de la Montagne, que l'amante du Huron avoit été élevée à Paris : elle connoissoit tous nos bons livres ; elle favoit par cœur Racine ; mais elle ne sentit tout le mérite de ce poëte immortel que quand elle commença à aimer.

C'est aux genoux de cette tendre Bretonne que l'ingénue apprend les premiers élémens de

126 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** l'art du goût ; son ame se met d'elle-même à l'unisson de celle de son amante ; son imagination s'embrase au feu de ses regards ; s'il doit lui présenter des fleurs , il les treffera avec élégance : s'il chante devant elle , le sentiment lui dictera ses modulations ; s'il lui déclame des vers de Racine , il fera croire qu'il les a composés.

Déjà notre sauvage ne l'est plus ; le spectacle de la belle nature , l'habitude de comparer , & sur-tout l'envie de plaire , ont développé en lui l'organe du goût : d'abord il découvre avec sagacité les règles que se sont faites les maîtres de l'art ; dans la suite il parvient à un tel point de perfection , qu'il applique avec sagacité les principes mêmes qu'il ne connoît pas.

Il est presqu'impossible de soumettre à l'analyse ce tact de l'ame , qu'on peut définir le sentiment de la belle nature ; cependant l'ingénue , à force de réfléchir , s'apercevra que c'est à la beauté de son imagination , à la

finesse de ses idées, & sur-tout à la sensibilité de son ame qu'il doit cette nouvelle faculté de son entendement : son amour pour la belle Saint-Yves a fait écloré en lui le germe du goût, & le goût le ramènera sans cesse à l'amour de la belle Saint-Yves.

L'HOMME  
SEUL.

## I.

L'IMAGINATION. — Je regarde l'imagination, non comme l'essence du goût, mais comme son aliment ; c'est elle qui fixe la pensée fugitive, qui donne des couleurs aux sensations, & qui force les idées abstraites à se revêtir d'images sensibles ; elle est le partage de tous les hommes bien organisés, dont de tristes préjugés, une philosophie aride & une religion minutieuse, n'ont point glacé l'entendement ; & c'est par le langage qu'elle a fait naître, que le peuple & le sage peuvent s'entendre.

L'imagination jouoit un grand rôle chez les écrivains de l'antiquité ; nés sous un ciel heureux, ils parloient des langues favorables

**PARTIE II.** à l'harmonie ; ils avoient une physique animée, & une mythologie qui n'étoit qu'une galerie de tableaux ; leur monde métaphysique étoit peuplé d'êtres sensibles ; leur religion vivifioit toute la nature & leurs philosophes étoient poëtes.

Je ne vois pas cependant que les anciens aient moissonné en entier le champ de l'imagination, & qu'il ne nous reste plus qu'à glaner après eux ; tous nos bons écrivains sont pleins d'idées neuves & d'images brillantes qui expriment ces idées ; il y a autant de nuances possibles dans les tableaux de la nature, que de combinaisons dans les caractères d'imprimerie, & tout homme qui voit les objets d'après lui-même, doit les peindre à sa manière.

L'imagination, si nécessaire au goût, subfiste souvent sans lui ; il faut attribuer ce défaut à l'incohérence des figures, à l'ignorance des bons modèles, & sur-tout à la manie de tout peindre ; Lucain, le docteur

Young,

Young, & la plupart des poëtes Orientaux, ont une belle imagination ; mais ils ne sont jamais entrés dans le temple du goût.

L'HOMME  
SEUL.

Observons cependant, qu'on ne sauroit être trop circonspect, quand on accuse les hommes d'une brillante imagination, de manquer de goût ; un poëme écrit avec chaleur, ne doit point être soumis à l'analyse philosophique ; pour en juger sainement, il faut choisir son point de vue ; il en est peut-être d'un ouvrage d'imagination, comme d'une de ces belles décosations de Servandoni, qui, du théâtre ne paroît qu'un mélange grossier de couleurs, & dont l'illusion magique se fait sentir au parterre (\*).

(\*) Je rendrai cette idée sensible par un trait tiré de la troisième nuit du docteur Young, & qui a paru aux gens de lettres un des morceaux les plus sublimes de cet ouvrage.

« A l'heure mémorable, dont une éternité prépara  
» l'étonnante merveille, lorsque Dieu voulant pro-  
» duire féconde le néant, conçut dans son sein la  
» nature, enfanta l'univers & fit couler une éma-  
» nation de son être dans des milliers de mondes ;

**PARTIE II.** Le goût peut se faire remarquer dans les petits détails, comme dans l'ordonnance des grands tableaux; il y en a dans une fleur de

---

» lorsqu'il entreprit l'horloge merveilleuse des sphères,  
 » pour mesurer par leurs révolutions la durée des  
 » êtres; alors le temps naquit. Lancé du sein de l'im-  
 » mobile éternité, dans l'espace où se mouvoit l'u-  
 » nivers, il commença de fuir pour ne plus s'arrêter,  
 » entraînant avec lui les hommes & les jours, les  
 » années & les siècles. Infatigable, il tend avec la  
 » vitesse de l'éclat vers l'éternité; il court sans re-  
 » lâche pour l'atteindre; il ne doit arriver à ce terme  
 » de son repos qu'au moment où tous ces mondes  
 » ébranlés, renversés de leurs bases, à la voix du  
 » créateur, retomberont ensemble dans la nuit du  
 » cahos d'où cette voix les appella. Jusqu'à ce que  
 » cette heure fatale arrive, Dieu lui ordonne de  
 » poursuivre toujours son vol, & de se hâter avec les  
 » tempêtes, les flots & les astres, sans jamais attendre  
 » l'homme. C'est à l'homme de se hâter avec lui:  
 » veut-il ralentir la course fougueuse du temps impি-  
 » toyable qui l'entraîne à la mort? Veut-il jouir des  
 » heures quand elles passent?... Qu'il les consacre  
 » à la vertu, leur fuite est insensible pour l'homme de  
 » bien: il ne se plaint, ni du temps, ni de la vie, ni  
 » de la mort; il marche en paix & d'un pas égal avec  
 » la nature. » --- *Nuits d'Young, trad. de M. le Tour-  
 neur, tome I, page 64.*

Ce morceau d'enthousiasme métaphysique paraît avoir frappé également les gens de goût qui sont à Paris &

Tenieres comme dans toute la galerie des Rubens, & dans un distique d'Anacréon comme dans la Henriade.

L'HOMME  
SEUL.

ceux qui habitent dans Londres : croit-on cependant, que les traits divers qui forment ce tableau, soient inaccessibles à la critique ! Si l'on vouloit nuire à ses plaisirs voici, je pense, comment une triste philosophie pourroit s'y prendre.

*A l'heure mémorable, dont une éternité prépara l'étonnante merveille. --- Qu'est-ce qu'une éternité dont on peut fixer un des termes ! L'heure mémorable commençoit-elle une seconde éternité ?*

*Lorsque Dieu féconda le néant. --- Le néant a-t-il un germe ? Qu'est-ce que le néant pour un poète, comme pour un philosophe ?*

*Et conçut dans son sein la nature. --- Quand on parle le langage de la religion, il faut être exact ; la nature, suivant le culte d'Young, n'est autre chose que Dieu même ; & qu'est-ce qu'un Dieu qui conçoit un Dieu ?*

*Lorsqu'il entreprit l'horloge merveilleuse des sphères, pour mesurer par leurs révolutions la durée des êtres, alors le tems naquit. --- Cette horloge ne désigne les heures que pour le peuple stupide. Tout homme qui pense, sait que le tems ne se mesure point par la révolution des planètes, mais par la succession lente ou rapide des idées.*

*Le tems infatigable tend avec la vitesse de l'éclair vers l'éternité, & court sans relâche pour l'atteindre. --- Ce tems, suivant les idées du poète, est sans doute*

**PARTIE II.** Parmi les grands traits que l'imagination des hommes de génie a fait naître, il y en a qui frappent également les hommes de tous les siecles & de toutes les nations; tel est dans Homere l'allégorie de la chaîne d'or avec laquelle Jupiter entraîne les hommes & les dieux; tel le cinquième acte de Rodo-gune; tel encore le discours pathétique de l'Océan personnifié à Gama dans la Lusiade du Camoëns; ces monumens du goût & du

---

une portion de l'éternité; ce qui, joint à celle qui prépare l'heure mémorable & à celle vers laquelle il court sans relâche, forme de bon compte trois éternités.

On sent assez jusqu'où cette critique peut être continuée, mais certainement celui qui la feroit sérieusement ne mériteroit pas le titre d'homme de goût; il est des tableaux dont un juge éclairé n'examine que l'ensemble, & d'autres dont il ne doit observer que les détails.

Cette théorie, plus approfondie, pourroit donner la solution de plusieurs problèmes littéraires; par exemple, les observations de l'abbé d'Olivet sur les tragédies de Racine, peuvent être un chef-d'œuvre de discussion grammaticale; mais sûrement elles ne font pas l'ouvrage d'un homme de goût: le critique a peut-être raison: mais les vers même ritiqués de Racine vivront plus que tous les livres de l'abbé d'Olivet.

génie réunis doivent frapper chez des Scythes  
comme chez des Grecs , & au Sénégal comme  
sur les bords de la Seine , ou de la Tamise.

L'HOMME  
SEUL.

Outre ces grands tableaux , il y a des beautés du second ordre qui ne sont sensibles que pour les gens de goût ; tels sont le développement du caractère de Néron dans Britannicus , l'intérêt que Richardson fait prendre dans Clarice pour l'affreux Lovelace ; l'art avec lequel les styles de Zayre & de Mahomet sont variés , &c. On feroit un volume entier de remarques sur les traits de génie , qui échappent aux esprits subalternes ; & après la lecture des ouvrages mêmes où on peut les puiser , ces remarques formeroient peut-être les meilleurs élémens de goût , qu'on pût donner chez aucune nation de l'Europe.

L'imagination , quelqu'abus qu'on en fasse , est toujours une des bases du goût ; elle est nécessaire à l'écrivain qui compose , comme à l'homme du monde qui juge ; & la froide

**PARTIE II.** raison, quand elle est seule, tue le goût dans un ouvrage d'agrément & dans l'ame de ses lecteurs.

## I I.

**LA FINESSE.** -- Le goût dédaigne les routes vulgaires, il veut marcher sans appui & dans le sentier qu'il s'est lui-même tracé; ainsi il y aura toujours quelque chose de neuf dans ses idées ou dans la maniere de les joindre; si le principe découvert étoit une de ces vérités lumineuses & fécondes qui donnent une nouvelle marche à la nature, l'homme de goût deviendroit un homme de génie; si l'invention ne consiste que dans les idées intermédiaires qu'on laisse à suppléer, le goût se confond avec ce qu'on nomme finesse.

Un homme qui réunit le goût & la finesse, a des sensations inconnues au reste des hommes; s'il écrit, son intelligence décompose des idées qui paroissent élémentaires; s'il aime, il joint au plaisir principal, des voluptés accessoires qui multiplient les jouissances:

Fontenelle ne voit pas une rose comme la voit un fleuriste ; Ovide n'aime pas Corinne L'HOMME  
SEUL.

Je définirois volontiers la finesse, cet œil de l'entendement qui voit toutes les nuances des objets & qui évite de se faire voir ; voilà pourquoi l'homme de goût est si rare & souvent ne peut se faire entendre que par les gens de goût.

On confond quelquefois la finesse avec la délicatesse, parce que toutes deux suppriment des pensées intermédiaires & voilent les idées, ou les images dont elles sont revêtues ; cependant il y a entre elles une nuance qui n'échappe pas à l'homme de goût ; la finesse ne désigne que l'esprit, mais la délicatesse caractérise le sentiment.

Il y a de la finesse dans ce vers de Fontenelle.

On ne doit point aimer quand on a le cœur tendre.

Il y a de la délicatesse dans cette réponse d'Hypolite à Théramene.

Si je la haïssois, je ne la fuirois pas.

136 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** On trouve à la fois de la finesse & de la délicatesse dans l'épigramme de Marot sur un baiser, qui finit par ces deux vers.

Mais je voudrois qu'en me le laissant prendre,  
Vous me diffiez : non , tu ne l'auras pas.

Comme le goût physique s'altère par les assaillonnemens , le tact de l'esprit s'altère aussi par l'abus de la finesse ; on en est venu à s'imaginer qu'il suffisoit , pour avoir du goût , de rendre des idées communes par des images obscures & par un tour recherché ; nous avons des comédies & des Romans qui ne sont que des recueils d'éénigmes.

Le moyen le plus sûr pour se faire un fond d'idées fines & pour les concilier avec le goût , est de ne travailler que pour un certain nombre de lecteurs choisis , qui insensiblement dictent au public & à la postérité les jugemens qu'elle doit porter ; sur la fin du regne de Louis XIV , on pouvoit regarder la société du temple comme le centre du bon goût , & il suffisoit alors de travailler pour elle , pour

mériter un jour le suffrage de toute la terre.

## III.

L'HOMME  
SEUL.

LE SENTIMENT.-- Il faut distinguer avec soin la sensation qui regarde les besoins physiques de la nature , du sentiment qui a pour objet les besoins factices que se donne l'homme en société ; tous les individus intelligens ont des sensations ; mais le sentiment semble réservé à cette classe d'hommes polis qui a fait un art des jouissances & qui croit goûter également le bonheur qu'il éprouve & celui qu'il imagine.

Il y a , dans les arts , des beautés touchantes qui , dès la naissance des âges , ont frappé les hommes heureusement organisés ; ces observations multipliées ont fait naître dans la suite l'art du goût ; dès que le système a été établi , il n'a plus été permis de réclamer contre ses principes ; les critiques ont appris aux bons esprits à sentir & au peuple à dire qu'il sentoit.

Il y a eu peut-être de la témérité à soumet-

**PARTIE II.** tre au joug des préceptes, le goût, qui comme le génie est ennemi né de la dépendance ; cependant les auteurs des poétiques ont rendu un service essentiel aux lettres ; ils ont appris à lire les ouvrages des hommes de génie, & de l'art de bien lire à l'art de sentir, il n'y a peut-être qu'un pas.

On a établi comme une règle invariable, que pour rendre le sentiment il faut être sensible ; un homme qui n'a jamais aimé, n'est point fait pour peindre l'amour, & Boileau, qui a si bien traduit l'Hymne de Sapho, ne l'auroit jamais composée.

On voit cependant des gens obligés par état à feindre le sentiment, attendrir un public choisi, comme s'ils éprouvoient eux-mêmes le délire des grandes passions : il y a des comédiens, jugés insensibles par les philosophes, qui savent monter leur ame au ton du sentiment ; & l'illusion est alors aussi complète, que si la scène se passoit hors du théâtre.

De-là on a conclu qu'il y avoit un sentiment d'habitude , distingué du sentiment raisonné ; & l'impossibilité d'expliquer un phénomene de la nature , a fait conclure , que le goût étoit en même tems le partage d'un Racine & l'appanage des singes.

L'HOMME  
SEUL.

Me feroit-il permis de réclamer contre ce principe ? Les philosophes ont-ils lu avec soin dans le cœur d'un comédien , avant de le priver de la sensibilité ? est-il bien vrai que cette Champmelé , que Racine lui-même a aimée , n'a jamais fait que jouer le sentiment ? quel rapport y a-t-il entre les refforts d'un automate , & ces mouvemens impétueux qui déchirent l'ame , & se communiquent aux spectateurs , avec la rapidité & la violence d'un embrasement ? Quand il feroit décidé que l'actrice qui m'attendrit a peu d'esprit , je ne voudrois pas juger qu'elle est insensible ; ce qu'on appelle l'esprit est si peu essentiel au goût , il y est si souvent opposé !

Remontons de l'art de déclamer les vers ,

**PARTIE II.** à l'art de les faire ; on peut établir comme une maxime générale que l'esprit ne sauroit jamais remplacer le sentiment ; dès que le poëte qui doit m'attendrir est ingénieux , il devient froid ; il ressemble à un amant aimé , qui trouvant sa maîtresse endormie au fond d'un bosquet , s'amuse à l'enchaîner avec des guirlandes de fleurs.

Les vers de sentiment sont aisés à distinguer ; ils attendrissent sans qu'on en sache la raison ; ils sont simples comme la nature ; ils ne semblent pas faits , mais trouvés.

Sur-tout ils ne sont point arrangés en forme de sentence ; cet air d'apprêt tue le sentiment : Seneque , Corneille & Crebillon , qui avoient beaucoup de génie , mais peu de goût , sont féconds en vers de maxime ; il n'y en a presque point dans Euripide & dans Racine , qui unissoient le goût au génie .

Ce n'est point ici le lieu de s'étendre sur la théorie du sentiment ; tout homme bien organisé la rendra de lui-même , s'il fait se

placer au centre de la passion : veut-il encore perfectionner son goût ? qu'il lise peu les poétiques ; je connois trois grands maîtres qui l'instruiront avec bien plus de succès qu'Aristote, Gravina & Costelvetro : c'est son cœur, Racine & Richardson.

L'HOMME  
SEUL.

Il n'y a rien dans cette légère théorie, qu'on ne puisse appliquer à notre sauvage ; il est né parfaitement organisé ; il aime ; il est à Paris : que lui faut-il de plus pour prétendre au titre d'homme de goût ?

Son imagination que le préjugé n'a pas encore eu le tems d'énerver, conserve toute sa sphère d'activité ; il lit l'Esprit des loix, avec l'esprit de Montesquieu ; il monte au théâtre avec Racine, & parcourt les Tuilleries aves le Nôtre & Girardon.

Habitué à réfléchir, il exerce sa pensée à franchir de grands intervalles ; son ame se fait de nouvelles sensations, & son entendement crée de nouveaux rapports entre les

êtres ; il sent d'abord finement , ensuite il  
**PARTIE II.** pense de même .

L'amour a commencé à faire éclore en lui le germe du sentiment ; bientôt la lecture des poëtes le développe : s'il lit Iphigénie & Alzire , il rapportera à sa situation les vers brûlans d'Achille & de Zamore ; s'il écrit à son amante , il prendra , sans le savoir , la plume de Pétrarque & le pinceau de Chaulieu .

Enfin l'Ingénu a du goût ; l'ingénieux Lafare peut l'admettre dans la société du Temple ; Moliere , le consulter sur le Misanthrope ; la Fontaine lui dédier des Fables , & Chapelle , s'enivrer avec lui .



## ARTICLE IV.

## DU GENIE.

LA scene change ; l'Ingénu , après la révocation de l'édit de Nantes , avoit osé s'attendrir sur le sort des réfugiés ; le pere le Tellier , ennemi né de Port-Royal , des protestans , des gens de lettres , & de tout ce qui n'étoit pas jésuite , obtient une lettre de cachet contre un Huron , & ce sauvage est mis à la Bastille pour avoir été plus humain qu'un confesseur de Louis XIV.

L'HOMME  
SEUL.

C'est dans la sombre prison où l'Ingénu est renfermé , qu'il sentira développer en lui le germe du génie ; sa pensée solitaire deviendra profonde ; l'image des crimes de l'homme se peindra à ses yeux sous des traits brûlans & sublimes ; tandis que ses sens seront dans les ténèbres , son ame sera éclairée par les rayons de l'enthousiasme , & il deviendra grand dans un cachot , comme le docteur Young

l'est devenu , en errant autour des tombeaux.

**PARTIE II.** Si dans la suite cet infortuné devient libre , & que volant dans les bras de son amante , il la trouve à vingt ans commandant son cercueil ; s'il apprend par quel effort de vertu cette femme généreuse a perdu son innocence ; s'il voit , dans les convulsions du désespoir , ce Saint-Pouange qui trouve dans une biere l'objet dont il venoit jouir , croit-on que ce tableau terrible ne se gravera pas en traits de feu dans son esprit ? Et que lui manquera-t-il pour le rendre avec tout le pathétique des grandes passions ? S'il fait alors une élégie , il créera une nouvelle nuit d'Young ; s'il expose sur le théâtre cette fatale aventure , il empruntera le pinceau mâle & vigoureux de Crébillon & de Shakespear ; s'il entreprend un poëme épique , il obtiendra pour sa tendre héroïne , les larmes & les suffrages du genre humain .

C'est une remarque bien digne de notre attention , que la plupart des hommes de génie

génie se sont élevés au milieu de l'infortune & des orages; Homere & Milton furent aveugles & pauvres; *Lucrece* & *le Tasse* avoient des accès de folie; Platon peut-être seroit inconnu, si on n'avoit empoisonné Socrate; Descartes, né en France, est mort dans les glaces de Stockholm; & le grand Corneille, peu enrichi par le théâtre qu'il avoit créé, persécuté par Richelieu & presqu'effacé par Racine, mourut peut-être sans soupçonner son génie & sa célébrité.

L'HOMME  
SEUL.

Il semble que les grands talents ne servent qu'au malheur de ceux qui les partagent; comme si le génie avoit besoin d'être acheté! comme si la nature vouloit consoler le vulgaire de la supériorité des grands hommes!

On peut ranger le génie en diverses classes; je mets dans la première le philosophe qui découvre, dans le système des êtres, des vérités neuves & qui font époque dans l'histoire du genre humain; tel est ce Newton qui

*Tome IV.*

K

**PARTIE II.** a fait marcher sur de nouvelles routes la grande machine de l'univers.

Outre ce génie philosophique, il y en a un autre consacré aux ouvrages d'agrément & qui est fondé également sur des beautés de convention & sur les beautés invariables de la nature; c'est dans ce sens que Tacite, Corneille & la Fontaine sont des hommes de génie.

Je voudrois encore distinguer le génie qui étincelle de tems en tems dans un ouvrage, d'un ouvrage de génie; il y a des traits de génie dans l'Histoire de Florus, dans les Oraisons funebres de Boffuet, dans les Opéras de Quinault; mais Clarisse, la Tragédie de Mahomet & l'Esprit des loix sont des ouvrages de génie.

En général on distingue un homme de génie, du reste des hommes à talens, en ce que tout ce qu'il fait a un grand caractère; s'il s'éleve, il prend un grand effor; s'il tombe, il ne fait que de grandes chutes.

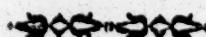
Il ne faut pas cependant s'imaginer que le génie crée dans le même sens que la nature ; nous ne donnons pas l'existence physique à nos idées ; l'invention consiste à découvrir des rapports entre les vérités les plus éloignées, à faire des combinaisons neuves, & à envisager les êtres sous des points de vue qui n'appartiennent qu'à soi ; le système de la gravitation n'est point né de lui-même dans le cerveau de Newton, mais ce philosophe a fait en homme de génie le rapport entre la chute d'une pomme & la théorie de la lune, & cette découverte pour l'homme est une création.

Des métaphores ne sont point des définitions philosophiques ; & quand on dit qu'un homme de génie est inspiré, on prétend en faire un homme extraordinaire & non un Théosophe ou un prophète.

Cette vérité paroît dans les arts d'agrément avec encore plus d'évidence que dans la philosophie ; quel est le grand poëte qui s'est

**PARTIE II.** formé sans modèle? Sans Homère, il n'y auroit point eu de Virgile; Térence a fait Molière; Euripide, Racine; Racine & Euripide, l'auteur d'Alzire, que nos descendants feront encore obligés d'imiter, quand ils voudront devenir des hommes de génie.

On auroit tort de conclure de ces principes que c'est à l'art qu'on doit le génie; l'art le développe, mais il ne le fait pas naître; le Huron, accoutumé à penser d'après lui-même, pourroit peut-être se passer de cette ressource étrangère; mais l'homme en société, que l'éducation vulgaire a fait dégénérer, a besoin de l'art pour remonter son esprit au son de la nature.



## ARTICLE V.

*DE L'AUTEUR DU HURON.*

AU lieu d'examiner le développement de l'esprit humain dans le Huron, n'auroit-il pas mieux valu choisir pour mon héros le génie qui nous en a tracé l'histoire ? Il auroit suffi alors de décomposer ce grand homme, pour trouver un modèle aux hommes d'esprit, aux gens de goût, & peut-être aux grands génies.

L'HOMME  
SEUL.

Je ne dirai point que l'auteur de la Henriade a du bon-sens ; qu'est-ce que le bon-sens, quand on rencontre le génie ?

Toutes les sortes d'esprit sont rassemblées dans les productions de cet écrivain immortel ; il est tantôt Ovide & tantôt Chaulieu dans ses poésies fugitives ; il est Fontenelle dans ce qu'il a écrit sur les sciences, Montagne dans ses mélanges, & Lucien dans ses romans.

Personne n'a eu l'esprit aussi étendu; il a  
**PARTIE II.** fait la Henriade & des épigrammes, l'Histoire générale & le Voyage de Scarmantado, Mahomet & le pauvre Diable.

Personne sur-tout n'a eu l'esprit plus philosophique; il est philosophe dans ses tragédies, dans ses histoires & dans ses romans; il a porté la philosophie jusques dans la métaphysique où il est si difficile de la rencontrer.

Le goût a été particulièrement l'apanage de ce grand homme; il n'a point transposé les limites invariables des genres; il est pathétique, grave, majestueux, enjoué & sublime quand il le faut, & autant qu'il le faut; il a varié à l'infini ses caractères; il ne fait point parler Henri IV, comme Charles VII, & Candide comme Pierre-le-Grand; Sémiramis n'est point Aménaïde; il n'y a que le titre de héros qui réunisse Tancrede, Mahomet, César & Orosmane,

Pourquoi refuseroit-on le titre d'homme de génie à l'écrivain qui a chanté Henri-le-

Grand & Jeanne d'Arc, & qui a créé Alzire  
& Mahomet ?

L'HOMME  
SEUL.

Hommes de bon-sens, hommes d'esprit,  
hommes de goût, hommes de génie, lisez  
l'immortel Voltaire.



## CHAPITRE XVI.

DE LA LIBERTÉ,

**PARTIE II.** **C**E sujet, qui a produit tant d'énormes volumes, dont le moindre défaut est d'être inutiles, se réduit pour la philosophie de la nature à deux questions : *l'Homme est libre.--L'Homme doit diriger son entendement à la vertu.*

L'article de la liberté doit être fort court, car il ne doit renfermer que ce que nous savons sur cette grande énigme de la morale ; & celui de la vertu doit être encore plus précis, parce qu'elle est l'objet de l'ouvrage entier de la *Philosophie de la Nature*.



## ARTICLE PREMIER.

*DES DANGERS DU FATALISME.*

IL semble d'abord que demander, suis-je libre ? soit demander en d'autres termes : L'HOMME SEUL. existai-je ? suis-je un être intelligent ? Une voix intérieure me crie sans cesse, que nul être dans la nature ne peut enchaîner ma pensée ; & j'entre ainsi dans le monde moral, sans soupçonner le cachot où le fataliste veut enfermer à jamais mon entendement.

Les philosophes font venus définir cette faculté des êtres intelligens, & ils l'ont couverte de nuages ; les uns ont voulu tout expliquer & ils ont été absurdes ; les autres ont cru que la liberté étoit une mer sans fond, parce que leur sonde ne pouvoit y atteindre, & ils en ont nié l'existence.

J'ai eu la patience de lire ce qu'ont écrit sur cette matière Cicéron, l'évêque d'Hypone, le docteur King, le sage Locke, le

**PARTIE II.** subtil Collins, l'étonnant Leibnitz, l'inintelligible Bourfier, les Chubb, les Clarke, les Wolff & ce hardi Merian d'où l'auteur du *Système* a tiré ses sophismes sur la fatalité, & je n'ai puisé dans tant de lectures contradictoires d'autre principe, finon que la liberté existoit; mais que nous n'avions pas assez de données pour en résoudre méthodiquement le problème.

C'étoit un assez bon philosophe, soit pour son siecle, soit pour son pays, que ce Bernard Ochin, qui composa en Italie un livre qui avoit pour titre, *Les Labyrinthes de la liberté* (\*); il y démontre que le philosophe qui se croit libre, ainsi que le fataliste qui se dit nécessité, ont chacun quatre difficultés terribles où ils s'embarrassent; ce qui forme huit labyrinthes dont l'homme sans préjugé

---

(\*) La traduction latine de ce livre italien est imprimée à Bâle sous ce titre : *Labyrinthis est, de libero aut servo arbitrio, de divinâ prænotione, destinatione & libertate disputatio, & quoniam pacto sit ex iis labyrinthis exendum.*

ne voit pas les issues ; il termine le voyage dans chaque labyrinthe par une priere à l'Être suprême, pour l'empêcher de s'égarer, & la conclusion de tout l'ouvrage est la devise de Socrate : *Je sais que je ne sais rien.*

Je sens que je suis libre ; cela me suffit : mais comment suis-je libre ? il faut laisser ce problème à résoudre aux visionnaires, qui ne sortent jamais du monde fantastique des essences & des abstractions : que m'importent au reste les sophismes les plus éblouissans contre la liberté ? Ils ne prouvent que la subtilité des fatalistes : le docteur Berkeley n'a-t-il pas démontré, avec sa dialectique, que la matière doit être de raison ? & s'en suit-il que le monde n'existe pas, de ce que nous n'avons pu le réfuter ?

Laissons les ennemis du libre arbitre s'applaudir des filets dont ils l'enveloppent ; abandonnons cette chaîne des êtres, suspendue par Homère au trône de Jupiter ; cette liberté d'Epicure, qui dérive de la déclinaison des

**PARTIE II.** atômes, l'harmonie préétablie, & cette foule de rêveries adoptées par l'homme de génie pour suppléer au mot simple & sublime : *Je ne fais pas*; & donnons une base à la morale, sans nous jeter dans les landes de l'Ontologie.

L'homme pense, & il a le sentiment de sa pensée : c'est ce sentiment que la philosophie appelle conscience, & qui lui sert à juger de la moralité de ses actions : il est évident qu'il ne peut y avoir de conscience sans liberté.

Mes sens me donnent mes idées, mais leur rappel est au pouvoir de ma volonté ; je puis être enchaîné par mes organes, mais je suis libre par mon entendement.

Je sens, dans mille circonstances de la vie, que les actes de ma volonté peuvent être suspendus ; je délibere, je pese le pour & le contre, & je me détermine ; mon entendement seroit autrement organisé, si la nature n'avoit fait de moi qu'un esclave.

Je sens qu'une pente invincible m'entraîne vers le plaisir ; mais je choisis les moyens qui m'y conduisent : souvent même je sens d'y arriver par la voie de la douleur, quoique tout mon être se révolte contre cette décision de ma raison.

L'HOMME  
SEUL.

Notre vie n'est donc point, comme le disent les fatalistes, une ligne que la nature nous ordonne de décrire à la surface de la terre, sans pouvoir nous en écarter un instant ; & la loi qui régit les êtres intelligents ne fauroit être la même, que celle qui retient les planètes dans l'orbite qu'elles décrivent autour du soleil.

« Je suppose, dit Spinoza, qu'une pierre qui tombe à la conscience de sa chute, & s'imagine qu'elle fait effort pour continuer son mouvement; cette pierre, par cela même qu'elle a le sentiment de son effort, s'imagina qu'elle est libre & qu'elle persévere à se mouvoir, uniquement parce que telle est sa volonté : voilà quelle est cette liberté

## 158 DE LA PHILOSOPHIE

**PARTIE II.** » tant vantée : elle consiste seulement dans  
» le sentiment que les hommes ont de leurs  
» appétits & dans l'ignorance des causes qui  
» les déterminent. (\*)

Ce raisonnement, dont le *système* nous a fourni la mille & unième répétition, n'est qu'un sophisme, qu'avec le simple bon-sens on peut apprécier.

L'homme qui balance, délibere & se détermine, ne peut être comparé avec la pierre qui gravite vers le centre du globe par les loix éternelles du mouvement.

En admettant l'hypothèse que la pierre a une volonté, elle n'est pas mue parce qu'elle veut, mais elle veut parce qu'elle est mue : il n'en est pas de même de l'homme ; il se détermine parce que son ame est persuadée, & cette persuasion est due, non à des causes mécaniques, mais au suffrage de la raison.

Quand la pierre tombe, c'est par une néces-

---

(\*) Spinoza in epistol. 584, 585.

fité absolue, fondée sur les loix invariables de la gravitation : mais quand je me détermine à suivre la pente du plaisir, ce n'est tout au plus qu'en vertu d'une nécessité morale ; le fataliste confond sans cesse ces deux nécessités ; il se fait une langue arbitraire, non pour mieux définir les êtres, mais pour en imposer à la multitude & embarrasser les philosophes.

L'HOMME  
SEUL.

Il est un âge sans doute où l'homme n'est pas plus libre que la pierre qui tombe ; c'est celui où ses organes n'ont pas encore acquis tout leur développement ; mais un enfant n'a pas besoin de liberté, puisque les portes du monde moral lui sont fermées ; la nature le conduit en lisieres, jusqu'à ce qu'il apperçoive ses lisieres ; mais dès que l'œil de son entendement est ouvert, elle ne veille plus que de loin à sa sûreté : alors l'enfant devient homme, & l'homme a droit à la vertu.

Si du moins l'unique danger du fatalisme étoit de faire des sophistes, il faudroit se

**PARTIE II.** contenter de mettre ses partisans, dans la classe des hommes absurdes qui se sont battus deux cents ans pour l'honneur des quiddités & des entéléchies ; mais ce système détruit la morale encore plus que la logique , & voilà ce qui met les armes à la main du philosophe , quoique né le plus tolérant des hommes .

Si le fatalisme est la loi de la nature , Dieu qui me rend coupable & qui m'en punit , n'est plus que le fléau des mondes & le tyran des êtres intelligens .

L'anéantissement de la liberté entraîne celle de toute religion : en effet , dès que tout est nécessaire , il n'y a plus de rapport entre Dieu & l'homme ; la chaîne de nos devoirs est rompue , & toute espece de culte est une conséquence de l'esprit humain .

Dès qu'il est prouvé que c'est le torrent de la fatalité qui m'entraîne , je ne vois pas pourquoi le philosophe caractérise mes actions : elles ne renferment ni mérite , ni démerite : Regulus n'est pas vertueux , parce qu'il retourne

à Carthage pour y mourir : Néron n'est pas criminel, parce qu'il met le feu dans Rome, pour se représenter la ruine de Troye ; les héros & les scélérats ne sont que les instru-

mens aveugles de la nécessité.

---

L'HOMME  
SEUL.

Si le philosophe n'a pas le droit de caractériser mes actions, les législateurs ont encore moins celui de les punir : un artiste qui brise sa montre, parce qu'elle s'arrête, est un fol sans principes ; dans le système du fatalisme la loi n'est rien, le paëte social est rompu & les hommes sont destinés à s'entre-détruire, comme le cerf à être dévoré par le tigre, qui fera un jour lui-même la proie des vers.

L'entretien qui suit, achevera d'éclairer, sur la liberté, l'homme qui veut s'instruire & non disputer. Charles XII revenoit de Turquie sans argent & sans soldats, mais toujours ferme dans ses anciens projets de conquête, & croyant que son nom lui suffisoit pour détrôner une seconde fois le roi Auguste & faire trembler le vainqueur de Pultawa dans

**PARTIE II.** Pétersbourg ; en passant par Leipfick, il alla voir Leibnitz & s'entretint avec lui avec cette noble familiarité qu'un grand roi doit avoir pour un grand philosophe : voici cette singulière conversation, elle méritoit peut-être de servir de dernier chapitre à la *Théodicée*.



## ARTICLE II.

*DIALOGUE ENTRE LEIBNITZ  
ET CHARLES XII.*

LEIBNITZ.

**M**ONSEUR l'étranger, vous me paroissez singulièrement éclairé pour un militaire; Platon même s'instruiroit avec vous.

L'HOMME  
SEUL.

CHARLES XII.

Je ne connois Platon, que parce qu'on vous appelle le Platon de l'Allemagne; ma logique est la lumiere naturelle: je ne m'amuse à penser, que lorsque je n'ai point d'ennemis à combattre, & je n'ai lu de ma vie d'autres livres que Quinte-Curce (\*).

(\*) L'auteur immortel de la vie de Charles XII dit, que ce prince prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspiroit beaucoup plus encore que le style; quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il pensoit d'Alexandre: *je pense*, répondit-il, *que je voudrois lui ressembler*: mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans: *Ah!* répondit-il, *n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes?*

L

LEIBNITZ.

## PARTIE II.

Vous avez cela de commun avec un héros bien fou, bien respectable, qu'on appelle Charles XII.

CHARLES XIII.

Un Héros !.... Leibnitz, vous parlez à un Suédois.

LEIBNITZ.

Je parle à un homme qui pense librement: vous êtes militaire & je suis philosophe; c'est la liberté de penser qui nous rapproche l'un de l'autre : au reste, si vous êtes Suédois, vous avez bien d'autres reproches à faire à Charles XII.

CHARLES XIII.

Des reproches au vainqueur de Narva, au conquérant de la Pologne, au guerrier...

LEIBNITZ.

Tous ces Alexandres, en vérité, sont d'étranges gens ; ils s'imaginent toujours que l'univers leur fait gré de l'avoir dévasté ; ils ne savent pas que leurs défaites sont des cri-

mes envers leur patrie, & leurs victoires des attentats contre le genre humain; mais un Suédois ne se borneroit pas à ces plaintes contre son roi; il lui reprocheroit de réunir dans ses mains le glaive des conquérans & la verge flétrissante du despotisme: n'est-ce pas Charles XII qui écrivoit à la noblesse de ses états, que si elle n'étoit pas tranquille dans son esclavage, il lui enverroit sa botte pour la gouverner? -- Ah, monsieur, une botte, pour gouverner des êtres qui pensent!

L'HOMME  
SEUL.

### CHARLES XII.

Leibnitz.... Cette botte, destinée à faire trembler la Suede.... Vous la voyez.

### LEIBNITZ.

Quoi! vous tenez de ce monarque...

### CHARLES XII.

Je suis Charles XII. -- Je vous estime assez pour me faire connoître à vous, & même pour me justifier (\*).

---

(\*) Charles XII encourageoit la hardiesse de penser dans les personnes qu'il aimoit: il disoit quelquefois au

## LEIBNITZ.

## PARTIE II.

Ah, sire ! avec tant de grandeur d'ame, pour-  
quoi n'êtes-vous pas le héros d'un peuple libre ?

## CHARLES XII.

Leibnitz, je traite mes sujets suivant leur nature ; qu'est-ce que la liberté ? Y a-t-il jamais eu un homme libre ?

## LEIBNITZ.

Sire, l'homme libre est l'homme de la nature ; les loix n'ont été faites que pour protéger la liberté, & les rois n'existent que pour protéger les loix.

## CHARLES XII.

Voilà une rêverie de tous les hommes de cabinet ; mais les hommes d'épée, qui font mouvoir le monde, savent tous que, qui dit un roi, dit un despote, & que les hommes ne sont point gouvernés par les loix, mais par le canon.

comte de Croissy : *Veni, maledicamus de Rege.* Allons, disons un peu de mal de Charles XII. *Histoire de ce Prince*, page 342.

Vos philosophes appuient la liberté politique sur ce qu'ils appellent liberté naturelle ; mais c'est une chimere fondée sur une autre chimere. La nature n'a point fait d'être libre; nous obéissons tous nécessairement à l'impulsion d'un premier mobile: je me figure souvent l'univers comme une montre supérieurement travaillée; Dieu en est le ressort, les rois en sont les pivots, & le reste des hommes des roues subalternes.

L'HOMME  
SEUL.

#### L E I B N I T Z.

Je ne fus jamais ni trahir la vérité, ni flatter les rois, & voici ma réponse.

Il est aussi essentiel à l'homme de naître libre, que de naître avec une tête; il se détermine parce qu'il a la faculté de penser, & il est libre, parce qu'il se détermine.

Mes cheveux ont blanchi dans l'étude de la nature, & je n'ai pu encore me faire une idée d'une cause aveugle: vous êtes surpris qu'il y ait dans l'univers un seul être libre, & moi je m'étonne qu'il y ait un seul être nécessaire.

**PARTIE II.** Votre Majesté veut-elle me permettre de lui faire une question ?

### CHARLES XII.

Leibnitz, votre respect m'offense ; je ne suis point ici le souverain de la Suede, je ne suis que Charles XII; mais, quand même je ferois le maître de l'Allemagne ..... un roi n'est qu'un homme dans le cabinet de Leibnitz.

### LEIBNITZ.

Ah ! je vois bien qu'un roi tel que vous, est par-tout un grand homme ; mais c'est en résistant votre opinion que je veux mériter votre estime. — Sire, pensez-vous que l'homme soit un être intelligent ?

### CHARLES XII.

Oui, lorsqu'à Nerva, avec huit mille Suédois, je défaisois quatre-vingt mille Russes, & que dans Bender je soutenois, avec quarante hommes, un siege contre deux armées, j'avoue que je me suis cru digne de commander à des machines intelligentes.

## LEIBNITZ.

Mais si vos sujets sont intelligens, ils ne sauroient être des machines; puisqu'ils ont un entendement, ils ont une volonté; ils peuvent donc préférer entre plusieurs manières d'être, celle qui contribue le plus à leur félicité: la liberté est donc un appanage essentiel de la raison.

L'HOMME  
SEUL.

## CHARLES XII.

La raison!.... voilà le mot; où est la chose? Sommes-nous les maîtres de résister à la force invincible qui captive notre entendement? Vous, Leibnitz, toutes les facultés de votre ame vous portent à penser; les miennes m'entraînent à combattre; vous mourrez en faisant des livres; moi je périrai les armes à la main, malgré Bender & Pultawa, malgré mes sujets, mes ennemis, & tous les rois.

## LEIBNITZ.

Il est possible qu'il ne soit plus en notre pouvoir, vous, de n'être pas Alexandre;

moi, de ne pas me traîner avec peine sur les  
**PARTIE II.** pas de Platon ; mais nous ne cessons d'être  
libres en ce point , que parce que nous avons  
abusé de la liberté.

Il a été un tems où toutes les facultés de  
notre ame étoient en équilibre ; ce tems a  
été fort court , mais il a existé : la premiere  
fois que vous vîtes une épée , vous fites un  
raisonnement & vous choisîtes , parce que  
vous étiez libre : votre pere vous parla des  
victoires du grand Gustave , & votre déter-  
mination s'affermît: vous lûtes la vie d'Alexan-  
dre , & vous fûtes subjugué.

Dans la suite les fibres de votre enten-  
dement s'accoutumerent à n'avoir qu'une  
sorte de vibration , & dès-lors vous ne vîtes  
la gloire que sur un champ de bataille ; les  
rois , voisins de la Suede , sembloient endormis  
sur leurs trônes ; vous osâtes les menacer ,  
les combattre & les vaincre , & vous vous  
créâtes un caractere aux dépens de votre  
liberté.

Si j'osois me citer après le Héros du Nord, je dirois que mon ame a suivi la même marche ; j'étois libre lorsque je n'avois encore rien lu ; Platon me tomba entre les mains, & je préférail à l'inertie de l'opulence l'état sublime de philosophe ; je fis quelques foibles ouvrages qu'on daigna applaudir, & depuis ce moment le desir d'éclairer la terre est devenu aussi fort chez moi, que chez vous la passion de la gouverner ; mais si nous étions nés, vous à Leipsik & moi sur le trône de Stockholm, nous aurions probablement changé de rôle ; Charles XII n'eût été que Leibnitz, & moi j'aurois tenté d'être Charles XII.

L'HOMME  
SEUL.

### CHARLES XII.

Eh bien, supposons que j'étois libre, avant de voir une épée ; mais étoit-il en mon pouvoir de continuer à l'être ? Etois-je le maître de déterminer mes sensations : de voir ou de ne pas voir, cette épée qui devoit me subjuguer ?

### LEIBNITZ.

Ce n'est point l'action d'un objet extérieur

**PARTIE II.** sur vos organes , c'est la réaction de votre ame qui a subjugué votre liberté ; dans le premier instant de cette réaction , vous balançâtes la gloire active de l'épée , avec le bonheur tranquille de la paix ; le desir de devenir un héros fut la raison suffisante (\*) qui vous détermina , & dès-lors la Suede put se flatter d'avoir son Achille.

Les habitudes qui détruisent la liberté , ne forment point un argument contre son existence ; Catilina auroit tort de dire qu'il n'a pu résister à l'ascendant qui l'entraînoit vers le crime , & le Bonze à la force de l'opinion superstitieuse qui met la gloire dans le suicide ; l'ame n'a le pouvoir de se déterminer que

---

(\*) On voit dans ce dialogue , que Leibnitz a soin d'éviter de parler des Monades , de l'harmonie préétablie , du principe des indiscernables & autres rêveries sublimes que Charles XII n'étoit pas à portée d'entendre ; cependant il lui échappe , malgré lui , des expressions , telles que *raison suffisante* , qui caractérisent toujours l'homme à système : quand un philosophe crée de nouvelles idées , il forme une langue nouvelle , & bientôt c'est la seule qui lui devient familière , parce qu'elle est son ouvrage.

dans le principe de l'habitude ; elle le perd toujours de plus en plus , à mesure que cette habitude s'enracine ; le Romain & l'Indien ont abusé de leur liberté , & j'en conclus qu'ils ont été libres.

L'HOMME  
SEUL.

Au reste , il suffit de replier un instant son ame sur elle-même , pour être convaincu que la liberté n'est pas une chimere. Je suis en repos : que me manque-t-il pour me mettre en mouvement ? Je me mets en mouvement : que me manque-t-il pour retourner au repos ? Ce pouvoir d'agir est l'ame de toute la nature ; il existe dans tous les êtres sensibles : l'huître qui paroît bornée à un sens , mais qui ouvre ou ferme à son gré son écaille , en jouit aussi bien que l'habitent de Saturne , à qui peut-être le ciel a donné soixante & douze organes.

### C H A R L E S XII.

Et qu'importe à ma raison que j'aie la fri-vole puissance de marcher ou de m'asseoir , cracher à droite ou à gauche , de me revêtir du manteau royal ou de cette grossière reding

**PARTIE II.** gote ? Ce qui m'intéresse ; c'est de faire un bon usage de mon entendement ; c'est de savoir apprécier la gloire ; c'est de la mériter : en un mot, puisque la nature m'a fait intelligent, je dois avoir une raison supérieure à celle de l'huître.

## L E I B N I T Z.

Voilà, Sire, le point où je désirois vous amener ; l'étendue de la liberté dépend du nombre des organes & de leur perfection ; car, plus l'ame a d'occasions de connoître, plus elle exerce sa faculté de se déterminer : à dix ans, lorsque vos sens internes n'étoient pas encore développés, votre liberté sembloit se réduire aux mouvemens de la machine : par exemple, à vous promener à Upsal ou à rester à Stokholm, à manier un sabre ou à tirer des armes à feu : aujourd'hui votre ame s'occupe de plus grands objets ; elle balance les destinées de l'Europe, elle décide peut-être en ce moment, s'il faut embraser le Nord ou donner des loix à l'Allemagne. Ah, Sire, si jamais

votre liberté devenoit fatale à ma patrie!....

CHARLES XII.

L'HOMME  
SEUL.

Leibnitz, la patrie d'un homme tel que vous est le pays qu'il éclaire, & jamais un homme de génie ne manque de patrie. -- Au reste, je ne suis point ici sur un champ de bataille, mais dans le cabinet d'un philosophe; j'examine avec vous si je suis libre, & je ne pense point à faire usage de mon fantôme de liberté.

Oui, Leibnitz, vos raisonnemens m'étonnent, mais sans me convaincre; il me semble toujours que Dieu a enchaîné ma liberté; si j'agis, je ne suis qu'un agent nécessaire (\*); en

---

(\*) C'est Collins, auteur du fameux livre de *la Liberté de penser*, qui a le premier réuni ces deux mots contradictoires; ce philosophe a été combattu par Clarke, mais avec un fiel qu'on ne devoit pas attendre d'un disciple de Newton; il y a tant de bonnes raisons à donner à Collins, pourquoi lui dire des injures?

Les erreurs des Fatalistes ne viendroient-elles pas de n'avoir pas attaché un sens fixe au mot *nécessaire*? La nécessité morale n'est point la nécessité physique, & encore moins la nécessité mathématique; le pape ne se promenera point tout nud dans les rues de Rome,

un mot, dans l'univers un seul être est cause,  
**PARTIE II.** & tous les autres doivent être des effets.

## LEIBNITZ.

Je ne vois pas, Sire, pourquoi la première cause ne nous permettroit pas d'être des causes subordonnées ; vous êtes le despote de la Suede ; mais vos officiers sont les despotes de leurs régimens, & vos soldats mêmes ont été plusieurs fois les despotes des paysans Russes, Polonois ou Cosaques, chez qui ils campoient ; je vois dans la nature que presque tous les êtres sont des pivots autour desquels tournent quelques roues & deviennent en même tems les roues d'autres pivots.

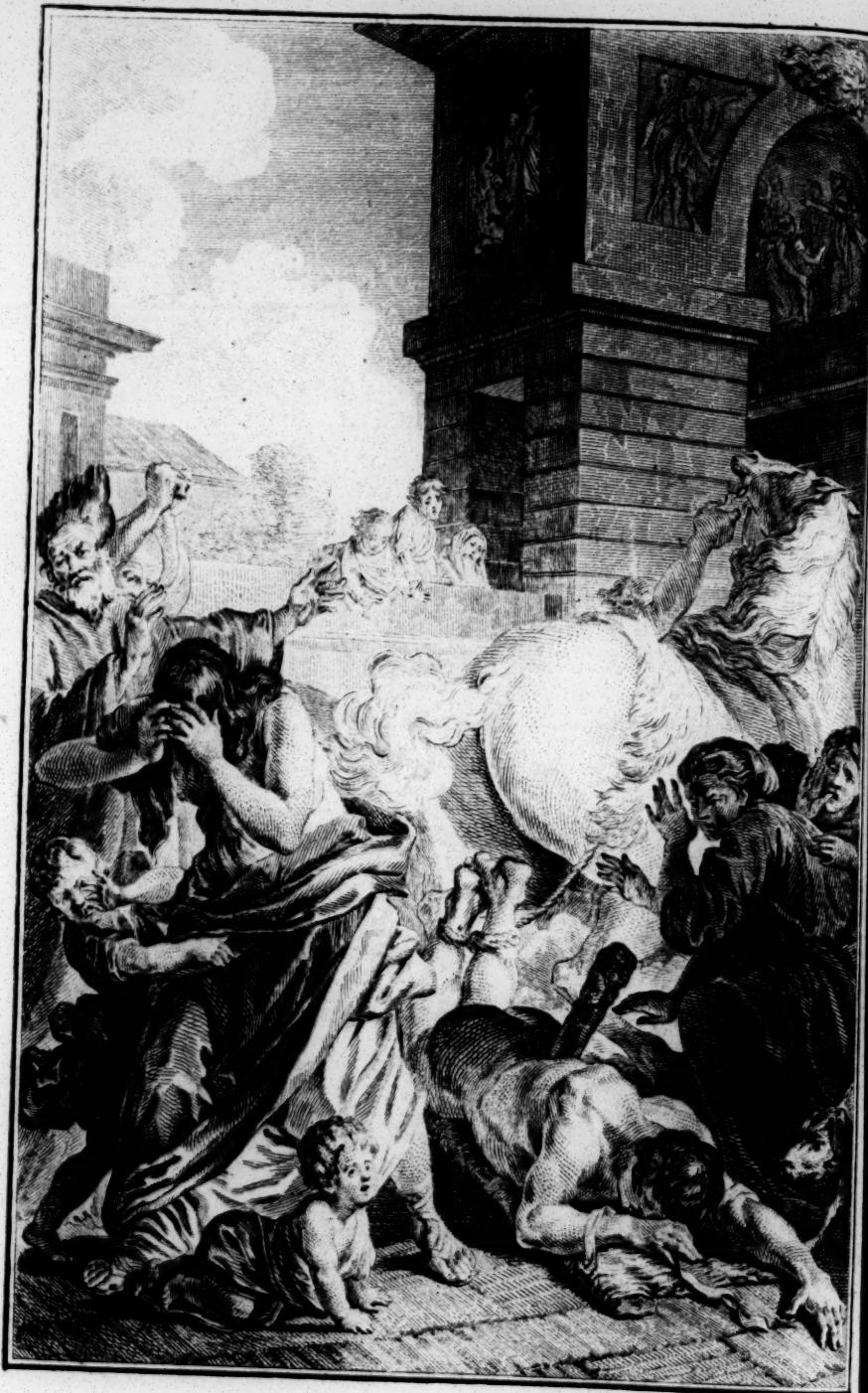
Je n'ignore cependant pas, que le métaphy-

---

voilà la nécessité morale ; une rose ne parviendra pas à la hauteur d'un cedre du Liban, voilà la nécessité physique ; le côté d'un carré ne sauroit être aussi long que sa diagonale, voilà la nécessité mathématique. La première nécessité proprement n'en est pas une : le pape qui se promene vêtu, parce qu'il n'est pas un insensé, sent assez qu'il ne tient qu'à lui de se dépouiller de ses habits pontificalx ; la raison ne détruit pas la liberté, elle apprend à en faire usage.

ficien





Qu'as-tu donc fait à votre Mère mouruez,  
mais elle aura le courage d'attendre le signal  
de la Nature.

ficien le plus subtil ne fauroit accorder la liberté de l'homme avec la préscience de Dieu ; cet accord existe, mais nous manquons

L'HOMME  
SEUL.

d'idées pour l'entrevoir, & de termes pour l'exprimer. Toutes les fois que nous avons occasion de parler des attributs de la divinité, nous nous trouvons dans une mer inconnue, sans pilote, sans carte & sans boussole.

Le système qui fait de Dieu l'agent universel, offre trop d'absurdité à dévorer : si Dieu me force à faire le mal, il cesse d'être bon ; s'il me force à faire le bien, je cesse d'être vertueux.

Votre Majesté connoît sur-tout quels reproches amers l'homme auroit à faire à l'Etre suprême, s'il étoit l'auteur du mal. Je suppose que dans la plaine de Pultawa, le coup de carabine qui vous blessa si dangereusement, fut parti de la main d'un de vos propres soldats : c'est bien assez que Dieu eût chargé l'instrument meurtrier, qu'il eût allumé le nître, qu'il eût lancé le globe, qu'il eût divisé

**PARTIE II.** les chairs de votre jambe , brisé votre tibia , & fait éprouver à vos fibres toutes les palpitations de la douleur ; penseriez-vous encore qu'il eût placé le crime le plus atroce dans le cœur d'un de vos sujets , & forcé un guerrier de Charles XII à être un régicide ?

Continuons l'examen de l'hypothese : si ce monstre n'est qu'un instrument dans la main de l'Etre des êtres , comment oseriez-vous le punir ? toutes les loix humaines ne sont alors que des attentats contre la nature , & le sénat de Stockholm , qui feroit écarteler votre assassin , feroit aussi extravagant que Xerxès , qui faisoit battre de verges le Pont-Euxin.

Dieu même feroit le plus barbare des tyrans , s'il punissoit les crimes qu'il fait commettre (\*) ; puisque le crime est sur la terre ,

---

(\*) On peut appliquer au système de la fatalité la comparaison ingénieuse du pere Malebranche , sur la prémotion physique . --- Un ouvrier a fait une statue , dont la tête , qui peut se mouvoir par une charnière , s'incline respectueusement devant lui , pourvu qu'il tire un cordon ; toutes les fois qu'il le tire , il est fort

il ne peut m'empêcher d'être libre , sans cesser  
d'être Dieu.

L'HOMME  
SEUL.

Je ne fais si je me trompe ; mais le dogme de la nécessité ne conduit qu'à des conséquences atroces ; il ressemble à ces cyprès qu'on voyoit autour de quelques temples de la Grece , & qui ne donnoient jamais à ceux qui les consultoient , que des oracles de mort.

### CHARLES XII.

Leibnitz , vous calomniez le dogme de la nécessité ; loin d'anéantir l'ame , il apprend à braver la mort : tous les héros de Rome étoient fatalistes ; ces braves Musulmans qui ont été sur le point d'engloutir la terre , le sont encore ; il n'y a de lâches que ces hommes prudens qui s'imaginent vaincre leur des-

---

content des hommages de sa statue ; mais un jour qu'il ne le tire point , elle ne le sauve pas , & il la brise de dépit : cet ouvrier est-il bon ? est-il seulement juste ? --- Voyez l'ouvrage du pere Malebranche , qui a pour titre *Réflexions sur la prémotion physique* , édit. de 1715. Il y a peut-être autant de philosophie dans cette comparaison que dans le livre si théologiquement prolixe de *l'Action de Dieu sur les créatures*.

**PARTIE II.** tinée. -- J'ai regardé vingt fois autour de moi, & je me suis toujours étonné de ce que les monarchies modernes subsistoient encore : donnez-moi une armée de dix mille fatalistes, & avant quatre ans j'ose conquérir l'Europe.

## L E I B N I T Z.

Et voilà justement, Sire, ce qui me rend votre système suspect ; la nature ne dicte point aux hommes de braver la mort : s'il y a encore des êtres intelligens, c'est qu'ils ne luttent point contre le penchant primitif qui les porte à se conserver : la guerre est un art de notre invention, & ses héros sont ceux des hommes, & non ceux de la nature.

Rome que vous citez, a eu une foule d'hommes célèbres, & un petit nombre de grands hommes : par exemple, ceux qui n'ont été que guerriers, n'ont été que célèbres : Rome gouvernée par des conquérants, semblait n'aspirer qu'à faire du fracas ; mais Rome gouvernée par Marc-Aurele, est devenue le modèle de toute la terre.

Pour les Califes , qui conquéroient pour détruire , qui réunissoient à une religion meurtrière un gouvernement atroce , & qui faisoient brûler dans le même bûcher les hommes & les livres ; je ne vois de comparable au crime de les imiter , que celui d'en faire l'éloge .

L'HOMME  
SEUL.

Pardon , Sire , si je m'emporte contre cet art de la guerre , que vous chérissez avec enthoufiasme ; mais vous avez si peu besoin de la gloire militaire pour être un grand roi ! On admire en vous la sobriété de Scipion , la générosité de César , & la grande ame de Trajan ; faites servir tant de qualités au bonheur des hommes : la Suede est assez vengée des attentats de trois rois ; laissez respirer le Nord , que votre valeur fait gémir depuis tant d'années ; osez devenir le pere de votre peuple : vous avez consacré la moitié de votre vie à étonner le monde par vos vertus terribles ; consaciez-en le reste à les faire oublier .

### CHARLES XII.

Leibnitz , votre courage redouble mon

M iiij

**PARTIE II.** estime pour vous ; vous jouez votre rôle de philosophe , avec une supériorité dont je n'avois aucune idée ; adieu , je vais jouer le mien au siège de Frédericshall. -- Je voudrois être Leibnitz , si je n'étois pas Charles XII,



## ARTICLE III.

## HYMNE A LA VERTU.

**T**OI qui subsistes malgré le blasphème de **L'HOMME SEUL.**  
Brutus, & les attentats de l'hypocrisie, appa-  
nage sublime de la liberté des intelligences,  
δ vertu ! veux-tu faire le bonheur de la terre,  
inspire également ceux qui la gouvernent &  
ceux qui l'éclairent ; dirige la volonté des  
rois & celle des philosophes.

Montre-toi aux hommes sans voile & sans  
nuage ; car , jouets sans cesse de leur imagi-  
nation , ils te revêtent d'ornemens bizarres ,  
& s'accoutumment ensuite à n'adorer en toi ,  
que ce qui n'est pas toi.

Apprends aux despotes , qu'il n'y a point de  
vertu sans liberté ; au citoyen , qu'obéir aux loix ,  
c'est obéir à soi-même ; à l'homme superstitieux ,  
que la piété ne consiste pas dans le suicide ; &  
au philosophe , qu'il doit étudier les loix de la  
nature dans son cœur & non dans les livres.

**PARTIE II.** Déchire sur-tout le triple bandeau qui fascine dans le peuple l'œil de l'entendement ; qu'il admire moins ce qu'il ne conçoit pas ; qu'il cesse de s'indigner du progrès de la raison ; & qu'il honore davantage la probité des hommes obscurs , que les vices brillans des hommes en place.

O vertu ! tous les êtres s'anéantissent devant toi ; toi seule , tu nous tiens lieu de tous les biens donnés par la nature , ou créés par l'opinion ; tu existes , & le mal n'est plus sur la terre.

Puisses-tu diriger avec le même succès , mon entendement & ma volonté ; car toutes les puissances de l'ame , te font également assujetties : lorsque je t'étudie , tu me parois une grande idée , & lorsque je te pratique , tu n'es plus qu'un grand sentiment.

Je reconnoîtrai ta douce influence , lorsque je me plairai avec mon ame ; lorsque l'amour de l'ordre s'élèvera en moi au degré de la passion ; lorsque je sentirai que la nature a

imprimé en moi un grand caractere , & que  
j'oseraï achever son ouvrage.

L'HOMME  
SEUL.

C'est alors que j'attendrai sans murmure  
& sans empressement , que la mort vienne  
me frapper : si le ciel prolonge ma carrière ,  
je souffrirai avec tranquillité , & peut-être  
avec reconnoissance : si je péris avant le tems ,  
qu'aurai-je à redouter ? C'est la vertu elle-  
même qui me remettra dans le sein de la  
nature.



## L I V R E I I I.

## D u C O R P S H U M A I N.

PARTIE II. ENFIN mon voyage dans le monde intellectuel est terminé, & je me retrouve dans un monde sensible, où je pourrai diriger mes pas, & prévenir mes chutes.

La génération de l'homme fera le premier objet de mes discussions ! j'examinerai ensuite ce qui constitue la beauté ; ce que la nature a fait pour varier l'espèce humaine, & ce que les hommes font pour dégrader l'ouvrage de la nature.

Je rechercherai comment on peut travailler à la perfection de son être physique, augmenter sa vigueur, entretenir sa santé, & reculer autant qu'il est en nous, le terme fatal de sa destruction.

Puisque l'homme paroît un être mixte, il a des perfections qui tiennent à la fois au corps

& à l'intelligence : telles sont celles qui dérivent des principes sur les mœurs ; principes admirables , qui ajoutent le charme de l'intérêt à celui de la beauté ; qui n'apprennent à s'abstenir , que pour multiplier les plaisirs de la jouissance , & contre lesquels l'homme dépravé ne réclame , que parce que son cœur lui a défendu d'être heureux.

L'HOMME  
SEUL.

Les hommes se sont fait aussi des perfections de préjugé qui dépendent des besoins factices de la société , de la diversité du climat qui les a vu naître , des lumières de leurs législateurs , & souvent de leurs caprices ; tels sont l'honneur , les avantages qu'on retire de la noblesse , de l'opulence , &c. Toutes ces perfections émanent plutôt du raffinement des hommes polis , que des loix invariables de la nature ; peut-être aussi ne fait-on par-là que dégrader l'être , qu'on veut relever au-delà de sa juste hauteur ; comme les artistes blasés , qui ont voulu créer un nouvel ordre composite , ont dégradé l'architecture.

**PARTIE II.** Quoi qu'il en soit, l'examen de ces perfections de préjugé ne tient pas immédiatement au tableau de l'homme physique ; de pareilles questions ne trouveront leur place que dans la quatrième partie de cet ouvrage.

Mes réflexions philosophiques sur la beauté naturelle & sur la beauté de convention, conduisent à discuter quelle est celle que nous avons le droit d'altérer, & si nous avons le pouvoir légitime de nous retrancher nous-mêmes de la classe des êtres, & de faire divorce avec Dieu, l'homme & la nature.

Cette question importante du Suicide terminera la seconde partie de cet ouvrage, & complètera ainsi ce qui regarde les devoirs de l'homme envers lui-même.

Parmi les recherches, d'une utilité généralement reconnue, où m'a entraîné le sujet que je traite, il en est dont le but ne peut être apperçu que par ces lecteurs d'un ordre supérieur, qui sont accoutumés à embrasser

d'un seul coup-d'œil tout l'ensemble d'un grand ouvrage, & à faire eux-mêmes les livres qu'ils lisent : telles sont les questions sur l'hermaprodisme, sur l'analogie entre les sexes, sur le mélange des espèces, &c. Au reste les discussions de ce genre feront courtes : dans certaines matières, dès qu'on est entendu, on a tout approfondi.

---

L'HOMME  
SEUL.



## CHAPITRE PREMIER.

### *HISTOIRE DES OPINIONS ANCIENNES ET MODERNES SUR LA GÉNÉRATION DE L'HOMME.*

---

**PARTIE II.** **P**OURQUOI ne m'occuperois-je pas quelques momens des erreurs de nos ancêtres & de celles de nos contemporains, fur-tout si ces erreurs intéressent le philosophe, si elles portent l'empreinte du génie, & si elles donnent lieu d'admirer encore plus l'esprit humain.

Ce que les anciens & la plupart des modernes ont dit de la génération de l'homme, pourroit s'entendre dans le sens le plus étendu de la génération de tous les êtres organisés ; car ils ne font tous que les anneaux de la même chaîne ; de plus, la nature n'a probablement qu'une loi, avec laquelle elle régit l'univers ; elle produit, par la voie la plus simple, les phénomènes les plus extraordinaires ; tandis que nous, avec nos machines compliquées, nous ne produisons rien.

## ARTICLE PREMIER.

*CHAR SUBTIL DE PYTHAGORE.*

**H**il est inutile de percer le nuage des siecles qui ont précédé Pythagore, & d'examiner ce que des écrivains tels que Manethon & Sanchoniaton ont pu penser de la génération de l'homme; les fragmens qui nous en restent semblent si peu authentiques, leur opinion est si fort enveloppée des nuages mythologiques de la Théogonie, que leur doctrine appartiendroit bien moins à eux qu'à leurs interprètes.

L'HOMME  
SEUL.

Pythagore intéresse bien plus les philosophes, parce que ce législateur de l'Asie a fait une secte en Europe, & que son nom a encore subsisté avec gloire, lorsque ses livres & ses disciples n'étoient plus.

Cependant il ne faut pas trop juger de Pythagore par ce qu'en ont écrit Diogene, Laërce, Porphyre, Jamblique & Hiéroclès.

**PARTIE II.** *La doctrine du maître*, à force d'être commentée par ces enthousiaſtes, ne nous est parvenue que défigurée; comme un rayon de soleil, qui parcourt l'athmosphère, ne parvient qu'altéré, au prisme qui le décompose.

Ce sage qui, persuadé de la sublimité de la science des nombres, avoit construit l'univers avec quelques règles d'Arithmétique (\*), étoit moins visionnaire quand il parloit de la génération des animaux: il disoit que tout ce qui a vie naît d'une semence. Ainsi on peut le regarder comme le premier apôtre de doctrine des germes préexistans.

Il est vrai que cette grande idée étoit défigurée par les paradoxes qui l'accompagnoient. Pythagore affuroit que l'homme est une substance qui descend du cerveau de son pere, & qui est développée par une vapeur ignée.

(\*) *Pythagorei ex numeris & Mathematicorum initiis proficiisci volunt omnia.* --- Cicer. académ. Quest. lib. II. --- Voyez aussi Aristote, métaphys. Lib. XII, cap. 3.

La substance formoit le corps de l'enfant, & son ame devoit son origine à la vapeur. Pour comble de singularité, cette ame étoit double ; l'une constituoit l'entendement, & l'autre la sensibilité : cette dernière, dans la langue du philosophe, s'appelloit *le char subtil de l'ame* : ainsi, pour rendre ce système avec son appareil oriental, quand le fœtus étoit développé, l'entendement montoit sur la sensibilité, & les rênes à la main gouvernoit la machine :

L'HOMME  
SEUL.

Des rabbins, jaloux de la gloire de Pythagore, ont prétendu que ce philosophe avoit puisé dans le Pentateuque sa division des deux âmes, & qu'il l'avoit altérée en faisant de l'une un char subtil, au lieu d'en faire un vaisseau, comme il est clairement démontré dans les livres mystiques de la cabbale, qu'on a tant cités & si peu lus.

Sans entrer avec les rabbins dans leur *vaisseau*; sans monter avec Pythagore dans son *char subtil*, pour faire des hommes avec des

**PARTIE II.** *vapeurs*, je me contenterai d'observer que le législateur de l'Inde a rendu un grand service à la philosophie, en avançant que le néant ne pouvoit produire l'être : ce premier pas vers la lumiere, peut conduire le physicien à entr'ouvrir le voile de la nature; & Pythagore a plus mérité du genre humain par cette grande idée, qu'il ne s'en est joué par les rêveries qui l'accompagnent.

Hypocrate, dans la suite, ne fit que rectifier l'idée de Pythagore sur les germes préexistans; il supposa que ces êtres invisibles flottaient dans l'air, s'introduisoient dans les animaux par la respiration, & subissoient un premier développement dans le sang, & un second dans l'utérus (\*). Il est vrai que suivant ce principe la femelle pouvoit concevoir sans le secours du mâle; mais peu importoit au docte médecin, pourvu qu'il établît un système & qu'il fût secte.

---

(\*) *De Diatâ, lib. I.*

## ARTICLE II.

*HOMÉOMERIE D'ANAXAGORE.*

**A**NAXAGORE, un des oracles de la Grèce **L'HOMME SEUL.**  
& qui y mourut de faim, ne pouvant expliquer le mystère de la génération, bâtit un système fort ingénieux sur les débris de celui de Pythagore ; il prétendit que rien proprement ne naiffoit & ne périffoit ; mais que les essences des êtres consistoient dans un principe actif, d'où elles étoient émanées, & dans lequel elles se réduisoient ; car, ajoutoit-il, il y a dans la nature une matière commune aux animaux & aux végétaux, qui sert au développement de tous les êtres organisés : cette matière, toujours active, s'affimile sans cesse avec des corps homogènes, & c'est en s'affimilant avec eux qu'elle paroît engendrer : il suit de cette théorie que les espèces animales ne sauroient jamais s'épuiser ; tant qu'il y aura des individus, l'espèce sera dans sa force ; le

**PARTIE II.** genre humain est aussi neuf aujourd'hui qu'il l'etoit , lorsque Prométhée vivifia son argille avec un rayon du soleil , & il subsistera de lui-même bien plus long-tems que les dieux ; car les dieux ne sont rien , quand on les met en parallelle avec la nature (\*).

(\*) Le fond de cette doctrine est assez développé dans Lucrece le p'u hardi des poëtes philosophes . --- Voici ce qu'il en dit au livre premier de son poëme , traduction de la Grange . --- Tome I , page 77 , &c.

« Approfondissons maintenant l'homœomerie d'Anaxagore ; c'est le nom que lui donnent les Grecs , & la diserte de notre langue ne nous en fournit point . . . . Les os , suivant lui , sont formés d'un certain nombre de petits os , les viscères d'un certain nombre de petits viscères : plusieurs gouttes de sang réunies donnent naissance au fluide qui coule dans nos veines ; plusieurs molécules d'or composent ce métal précieux : le feu & l'eau naissent de particules de feu & d'eau , & tous les corps , en un mot , de l'assemblage d'élémens similaires .

« Il prétend encore que les corps renferment en eux-mêmes les élémens de mille autres ; mais que ceux-là seuls paroissent à l'œil , qui répandus en plus grand nombre dans les corps & placés à la surface , sont par cette raison exposés à la vue . » --- Lucrece réfute les principes d'Anaxagore à mesure qu'il les expose ; mais comme c'est avec la mauvaise physique de son siècle , il est inutile de s'y arrêter .

On voit dans ce système, nommé par les Grecs *Homœomerie*, le germe des molécules organiques que l'ingénieux Buffon a rendues si célèbres : au reste, si Anaxagore avoit le génie de notre Pline, il n'avoit pas son microscope; loin de faire comme lui, de belles expériences sur la génération, il enseignoit publiquement que le soleil n'étoit qu'une masse de feu, un peu plus grosse que le Péloponèse.

L'HOMME  
SEUL.



Nin

## ARTICLE III.

*SIMULACRES DE PLATON.*

PARTIE II. **P**LATON, le plus sublime rêveur dont l'Europe s'honneure, avoit une trop haute idée de son génie, pour suivre d'autres systèmes que ceux qu'il avoit créés. « O Athéniens, disoit-il, » on vous trompe quand on explique la génération des êtres par des molécules organisées, ou par des germes préexistans; laissez là les sophistes & écoutez les géometres. « Tous les corps de l'univers sont des simulacres réfléchis & des types de Demiurgos.... Vous ne m'entendez pas, je vais m'expliquer davantage. -- L'essence de toute génération consiste dans l'unité de l'harmonie triangulaire; le simulacre du pere qui engendre, & celui de la mere dans lequel on engendre, peuvent bien constituer deux côtés du triangle; mais pour le rendre parfait, il faut y joindre le troisième côté

» de la figure mathématique, c'est-à-dire le  
» simulacre de l'enfant qui est engendré. L'HOMME  
SEUL.  
» Voilà la clef du système de la nature:  
» tout s'explique, comme vous le voyez avec de  
» l'harmonie, des simulacres & des triangles.»

Les disciples de Platon ne l'entendoient  
guere; mais ils l'en admiroient davantage:  
pour les femmes d'Athenes, qui se faisoient  
initier dans ces mysteres philosophiques, elles  
feignoient d'entendre, & pour preuve de leur  
intelligence, elles alloient, en quittant Pla-  
ton, effayer de mettre de l'harmonie entre  
leurs simulacres & ceux de quelques Grecs  
jeunes & aimables, tels qu'Alcibiade.



## ARTICLE IV.

*FACULTÉ GÉNÉRATRICE D'ARISTOTE.*

**PARTIE II.** **L**EES Grecs n'étoient guere plus avancés, quand ils quittoient Platon pour écouter Aristote. Il n'y a rien de plus simple, disoit ce dernier, que l'acte de la génération : la liqueur féminale du mâle se mêle avec celle de la femelle, alors la matière prend une forme particulière, & de-là s'ensuit un animal. -- Fort bien : mais quel est le principe de ce résultat ? -- C'est la faculté génératrice. -- Encore mieux : mais qu'est-ce qu'une faculté génératrice ? -- Ici se taisoit le précepteur d'Alexandre.

Depuis Aristote jusqu'à Descartes aucun physicien ne s'avisa d'avoir un sentiment à lui, sur la génération : on se borna pendant tant de siecles à commenter les ouvrages de ce grand homme ou à les flétrir, à les mettre sur l'autel ou à les brûler.

## ARTICLE V.

*LOIX MÉCHANIQUES DE  
DESCARTES.*

DESCARTES lui-même adopta le premier L'HOMME  
SEUL. principe d'Aristote, & n'osa différer de lui, que par l'explication qu'il en donnoit : ce philosophe supposoit donc que le foetus se formoit du mélange de deux semences ; mais au lieu d'attribuer la génération à la *faculté génératrice*, il disoit que ce phénomene s'opéroit par les loix du mouvement. Les molécules des deux spermes fermentoient ensemble, & il s'en formoit aussi-tôt un cœur, un nez & des oreilles ; une seconde loi mécanique empêchoit qu'il n'y eût deux nez & deux cœurs dans le même individu, & une troisième arrangeroit chaque moule, de maniere que le cœur ne fût pas sur la tête, & le nez sous les pieds. Si on avoit fait quelqu'autre objection à Descartes, il en auroit été quitte pour

en créer une quatrième. Ainsi, avec sa fabrique  
**PARTIE II.** des loix du mouvement, il eût été difficile  
au philosophe, je ne dis pas d'être battu,  
**mais de rester court.**



## ARTICLE VI.

*OVAIRES D'HARVEY.*

ENFIN on s'apperçut, vers le renouvellement des sciences, que des sciences, que des systèmes en physique ne prouvoient rien, si ce n'est l'esprit du philosophe; on fit donc des expériences, & les mystères de la nature furent sur le point d'être dévoilés par les anatomistes.

L'HOMME  
SEUL.

Le médecin d'Aquapendente qui apprit, dit-on, à Harvey le secret de la circulation du sang, fut le premier qui tenta des expériences relatives à la génération, attendant, pour juger la nature, qu'il l'eût assez observée; mais, soit qu'il ne fût pas encore assez dépouillé des anciens préjugés sur les premières causes, soit faute d'yeux, soit faute d'instrumens, il n'ajouta rien à la masse des vérités reçues sur le principe de la génération.

Haryey est le premier des modernes dont

**PARTIE II.** les idées méritent quelqu'attention. On fait que le roi d'Angleterre, Charles I, lui abandonna toutes les bêtes fauves de ses parcs pour faire ses expériences, & que ce médecin en fit un massacre savant : à force de dissecquer des matrices de biches, le physicien apperçut un point animé s'agiter dans la liqueur crystalline qui l'enveloppoit; ce point animé est l'origine du fœtus : on le voit bientôt se développer par degré, jusqu'à ce que l'être organisé paroisse à la lumiere (\*); ainsi c'est de l'examen de ce point qu'il faudroit partir, pour faire une histoire philosophique de l'homme.

Mais Harvey, en faisant des expériences sur l'êtreet qui vient d'être engendré, n'en a point fait sur l'acte même de la génération : aussi, quand il a quitté le scalpel, il n'a plus créé que des systèmes. Ce médecin prétend que le fœtus se trouve en abrégé dans les

---

(\*) *Guillel. Harvey, de Cervarum & Damarum coitu exercit. LXVI.*

ovaires de la femelle , qui communiquent avec la matrice par les trompes de Fallope , que le sperme du mâle sert tout au plus à détacher l'œuf & à le porter dans la matrice où il s'organise ; & ainsi l'homme ne devient pas pere en donnant naissance au fruit , mais seulement en le faisant tomber de l'arbre où l'a placé la nature.

L'HOMME  
SEUL.

Comme avec un peu d'esprit & beaucoup d'erudition , on trouve tout chez les anciens , on leur a fait honneur , même de ce système des ovaires ; on le trouve , dit-on , dans un conte d'Hérodote , qui rapporte que le sable d'Egypte avoit produit des poissons (\*) ; & dans un passage d'Hippocrate , qui compare un fœtus de six jours à un œuf crud dont on a ôté la coquille (\*\*). Cette opinion est

---

(\*) *Hérod. Lib. II.* Il est vrai qu'il ajoute que ces poissons n'avaient des œufs que les mères avoient laissés dans le sable , au tems du débordement du Nil. --- Ainsi ces œufs furent , sans doute , fécondés par les rayons du soleil.

(\*\*) *Tome I , page 135 , de natura pueri , ex. 4.*

**PARTIE II.** bien plus évidemment consignée dans un texte de Macrobe, où cet auteur dit que l'œuf est le résultat de la semence & le principe de génération (\*). — Mais sûrement Harvey avoit trouvé son système en dissequant des biches, plutôt qu'en lisant les *Saturnales*.

Ce qui sûrement n'est ni dans Macrobe, ni dans Hypocrate, ni dans Hérodote, c'est l'explication qu'Harvey donne du système des ovaires. Ce médecin interprete tout le mystère de la génération, avec des comparaisons de rhéteur. — Comment le mâle féconde-t-il la femelle? comme l'aimant en touchant le fer lui communique le magnétisme. — Quel rapport y a-t-il entre le fœtus & la matrice? celui qui est entre le cerveau & les idées. — La matrice conçoit le fœtus, comme le cerveau les idées qui viennent s'y arranger. — Il faut avouer que la lecture d'Harvey seroit bien plus utile pour former des poëtes que des naturalistes.

---

(\*) *Saturnal. Macrob. lib. 7, cap. 16.*

Environ quarante ans après Harvey, Malpighi, meilleur observateur que lui, s'avisa de répéter ses expériences sur un œuf qui n'avoit point été couvé : le médecin Anglois s'étoit imaginé que rien ne se formoit les deux premiers jours de l'incubation, & que le troisième le fœtus s'annonçoit par l'organisation du cœur : l'Italien, au contraire, apperçut dans le point animé de l'œuf qui n'avoit point été couvé, la membrane de l'amnios où nageoit le fœtus ; d'où il conclut avec raison que le fœtus existoit en entier dans l'œuf avant l'incubation (\*). L'anatomiste suivit le développement de son poulet, depuis cet instant jusqu'au vingt-unième jour qu'il cassa sa coquille ; & il acheva de se convaincre qu'Harvey avoit vu dans son œuf ses propres idées, & non la marche de la nature.

Tous les anatomistes du dix-septième siècle

---

L'HOMME  
SEUL.

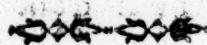
---

(\*) Ce fait avoit déjà été observé par un *Joseph de Aromataris*. --- Voyez Préface des Observations de l'Hollandois Schrader sur le Livre d'Harvey.

**PARTIE II.** qui étudiaient la génération des animaux, commençoiént toujours par être de l'avis d'Harvey sur la production de tous les êtres organisés, par les œufs : quelques-uns allerent même plus loin, & crurent appercevoir les enveloppes du foetus dans les ovaires des femelles. L'évêque Stenon, grand oncle de Winslow, prétendit le premier, malgré Vanhoorn, à la gloire de cette découverte : le médecin Anglois Graaf la disputa à Stenon, & ensuite le fameux Swamerdam à Graaf : il s'est trouvé après de grandes querelles sur cette nouvelle dent d'or de Silésie, qu'elle n'existoit point ; & que les physiciens, qui se contestoient l'honneur d'avoir vu les premiers les œufs des ovaires, n'y avoient rien vu.

On modifia dans la suite le système des ovaires ; mais Harvey modifié ne se trouva pas plus conséquent qu'Harvey dans son état naturel : ainsi l'œuf qui renfermoit le genre humain se cassa. Des anatomistes qui avoient de bons microscopes, & une plus belle

belle imagination encore, virent ou crurent voir des animaux dans la semence du mâle; L'HOMME SEUL. alors on abandonna les œufs de la femelle, & le monde philosophique parut tourner sur un axe nouveau.



## ARTICLE VII.

*ANIMALCULES SPERMATIQUES DE  
LEUWENHŒCK ET D'HARSŒKER.*

PARTIE II. C'EST Leuwenhœck & Harsœker qui opérèrent cette grande révolution dans l'anatomie. Ces physiciens examinant à la lentille d'un microscope le sperme humain, y découvrirent une multitude d'animalcules qui nageoient en toutes sortes de directions : comme ils aimoient beaucoup à calculer, ou du moins qu'ils avoient le coup-d'œil très-géométrique, ils compterent un jour cinquante mille de ces embryons dans une goutte de semence de coq, qui n'égaloit pas en grosseur un grain de sable. D'autres anatomistes répéterent ces expériences sur d'autres animaux, & le microscope fit presque toujours voir dans chaque goutte de sperme un océan habité par des milliers de poissons.

Comme le microscope de la prévention

grossit beaucoup plus les objets que le meilleur microscope des artistes, un nommé Dalematrius écrivit dans une dissertation envoyée à Bayle, qu'il avoit reconnu dans la semence de l'homme de petites anguilles qui frappoient de la queue le fluide où elles nageoient; & que dans le tems qu'il examinoit avec admiration ce phénomene, un de ces animalcules se défit de sa peau comme le serpent, & se métamorphosa en homme, de maniere que l'observateur apperçut distinctement ses jambes, ses bras, sa tête & sa poitrine; seulement son enveloppe resta derriere son col, & lui servit de capuchon (\*). Au reste, puisqu'en divers siecles des hommes éclairés ont vu dans l'air des soldats de feu qui se livroient bataille, on peut pardonner à de jeunes physiciens de voir dans le monde infiniment petit du microscope, des anguilles, des chrysalides & des capucins.

L'HOMME  
SEUL.

(\*) Voyez Nouv. de la république des lettres, année 1699, page 552, & Astruc, de Lue Vener. Lib. VIII, cap. 43.

**PARTIE II.** Leuwenhoeck, qui n'étoit pas jeune quand il faisoit ses calculs microscopiques, a peut-être renchéri sur Dalempatius : il a prétendu démêler dans les animalcules des spermes, le caractère des êtres de chaque espece. Un jour il sortit de son cabinet, avec le même enthousiasme qui fit sortir Archimede tout nud de son bain, lorsqu'il eut résolu le problème de la couronne : il appella ses voisins, & leur fit remarquer dans la sémence d'un bélier, de jeunes brebis qui marchoient en troupe & suivoient avec timidité leur conducteur. -- Que devoit répondre un homme tel que Locke, à un voisin de Leuwenhoeck, qui après l'expérience lui auroit dit : *J'ai vu ?* -- Rien : mais faire un nouveau chapitre sur la foibleſſe de l'esprit humain.

Un prodige, je crois, encore plus grand que les découvertes de Leuwenhoeck & de Dalempatius, c'est la connoissance réfléchie que les anciens avoient des animalcules spermatiques sans le secours du microscope : on

ne peut nier que cette idée ne se trouve clairement dans les œuvres de Platon & d'Hyppocrate. L'oracle de la médecine dit expressément que *la semence des animaux est pleine d'animalcules qui se développent* (\*); & le disciple de Socrate a écrit dans son Timée, qu'on *semoit dans l'utérus comme dans un champ, des animaux que leur petite esse déroboit à la yue* (\*\*). Quoi ! ne ferions-nous que glaner d'après les anciens, soit lorsque nous moissonnons des erreurs, soit lorsque nous recueillons des vérités ?

L'HOMME  
SEUL.

Quoi qu'il en soit, de ce fait qui intéresse peut-être plus les bibliographes que les philosophes, il est certain que l'édifice, soit bâti, soit raccommodé par Leuwenhoeck & Harsoëker, n'a qu'une base de fable : comment un million d'animalcules font-ils effort à-la fois pour entrer dans l'œuf, & n'y en a-t-il qu'un qui s'y loge pour le féconder ? pour-

---

(\*) Lib. I, *de Diæta*, sect. 17.

(\*\*) Platon. *Tim.* tome III, page 91.

**PARTIE II.** quoi l'appareil d'un million de causes pour ne produire qu'un effet ? reconnoît-on à ce mécanisme la main de la nature ?

Un naturaliste plein de talens & de connaissances , qui n'osoit rejeter les animalcules microscopiques , prétendit , il y a environ un demi-siecle , que c'étoient de petits vers qui vivoient dans le sperme , comme les Aïcarides dans le corps humain , & il les retrancha de la classe des êtres génératrices (\*) : on lui objecta que ces vers féminaux ne se trouvoient ni dans les enfans ni dans les eunuques , & il répondit que dans Origene ou Combabus ils étoient morts , & que dans les autres ils étoient si petits qu'on ne les voyoit pas : solution d'un homme qui cherchoit moins à éclairer qu'à ne pas rester court .

Quelques anatomistes qui croyoient deviner la nature , aussi aisément qu'ils unissoient Harvey & Leuwenhoeck , firent dans la suite un

---

(\*) *Lettre philosophique sur la formation des sels & des cristaux , page 90.*

système mixte des œufs & des animalcules ; —————  
ils supposerent que la petite anguille du sperme  
s'élançoit impétueusement dans l'ovaire, & là  
trouvant un œuf propre à la loger, le per-  
çoit & y prenoit son premier accroissement,  
jusqu'à ce que son poids la fit tomber avec  
sa chrysalide dans la matrice : ces anatomistes  
ont été bien étonnés dans la suite, quand le  
Pline de la France leur a prouvé qu'il n'y  
avoit dans l'acte de la génération ni œufs  
ni anguilles.

L'HOMME  
SEUL.



## ARTICLE VIII.

*JAUNE D'ŒUF DU BARON DE HALLER.*

**PARTIE II.** L'OPINION des animalcules, comme celle des œufs, sont peut-être deux branches du système des germes préexistans : il est vrai que la femme des disciples d'Harvey n'a plus le privilége de renfermer dans son ovaire tout le genre humain, c'est l'homme de Leuwen-hœch qui contient dans sa semence toute sa postérité ; mais si un monde entier préexiste dans un germe, qu'importe au fonds que ce germe soit un amas d'œufs ou un troupeau d'anguilles !

Un des derniers défenseurs des germes préexistans & des plus éclairés sans doute, est le baron de Haller, le philosophe qui peut-être a le mieux étudié l'économie animale, & porté avec le plus de courage le flambeau de l'expérience dans toutes les parties de l'Histoire naturelle.

..... *Si pergama dextrâ  
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.*

L'HOMME  
SEUL.

On ne sauroit contester que cet illustre physicien n'ait fourni pour son système le fait le plus décisif qu'on ait encore produit, en faveur de la préexistence des germes à la fécondation : il s'agit du jaune de l'œuf, qui compose un tout organique avec les intestins de l'embryon ; or, ce jaune se voit dans les œufs qui n'ont pas été fécondés : le germe du foetus préexiste donc à la fécondation (\*).

(\*) Voici comment Charles Bonnet, dans sa *Contemplation de la Nature*, expose cette découverte : « Une membrane tapisse intérieurement le jaune de l'œuf, & cette membrane, qui n'est que la continuation de celle qui revêt l'intestin grêle du poulet est commune à l'estomac, au pharynx, à la bouche, à la peau & à l'épiderme : une autre membrane revêt extérieurement le jaune, & cette membrane n'est que la continuation de celle qui recouvre l'intestin. Elle s'unit au mésentère & au péritoine ; les artères & les veines qui rampent dans le jaune, tirent leur origine des artères & des veines mésentériques de l'embryon. Le sang qui circule dans le jaune, reçoit du cœur le principe de son mouvement : le jaune est donc essentiellement une dépendance des

**PARTIE II.** Cette idée paroît portée jusqu'à la démonstration dans les beaux mémoires du baron de Haller, sur la formation du cœur dans le poulet (\*), chef-d'œuvre de travail & de sagacité, dont les anciens ne nous ont point laissé de modèle, & qu'on ne peut comparer dans les productions modernes qu'à l'histoire des Polypes.

Il faut voir dans les Œuvres de Charles

---

» intestins de l'embryon, & ne compose avec lui qu'un  
» même tout organique ; mais puisque le jaune existe  
» dans les œufs qui n'ont pas été fécondés, il s'ensuit  
» nécessairement que le germe préexiste à la fécon-  
» dation. --- *Contempl. de la nature, tome I, p. 165.*

(\*) Voyez sur-tout la dernière édition de Laufane, qui est en deux volumes in-12. --- L'auteur, en donnant sa physiologie, a dans la suite lié ensemble toutes les parties de son système : il faut voir dans cet ouvrage important quelles couleurs brillantes il donne au paradoxe de l'évolution. --- *Elém. Physiol. tome VIII, lib. XXIX, page 143.* Comment il applique ses principes sur l'œuf génératrice aux animaux vivipares. *Ibid. page 154.* --- Comment s'opère l'évolution dans les androgynes. *Ibid. page 155.* --- Dans les polypes, *Ibid. page 158.* --- Dans les animaux sans sexe, &c. *Ibid. page 164.* --- Avec une belle imagination on interprète tout dans la nature, même ce qui n'existe pas.

Bonnet (\*), avec quel art ce philosophe a défendu la découverte du baron de Haller, l'enthousiasme métaphysique qu'il met à son analyse, & sur-tout l'adresse avec laquelle il fait servir ce fait à expliquer la génération de tous les êtres organisés : il semble, à l'entendre, que le jaune d'un œuf non fécondé soit, comme la gravitation, une des clefs de la nature.

L'HOMME  
SEUL.

L'opinion de la préexistence des germes est, je le fais, une des plus belles idées qu'ait enfanté l'esprit de spéculation ; elle doit plaire aux disciples des Grew, des Cudworth & des Malebranche ; mais de brillantes rêveries importent peu au progrès des sciences, & le monde ne s'organise pas avec des principes de métaphysique (\*\*).

(\*) Voyez sur-tout sa *Contemplation*, ses *Considérations sur les corps organisés* & sa *Palingénésie*.

(\*\*) J'ai moi-même panché long-tems vers le système des germes préexistans ; j'étois alors bien moins initié que je ne le suis dans les mystères de la nature : tout ce qui étonnoit mon esprit avoit droit à ma

**PARTIE II.** De grands physiciens ont tiré, des expériences de Haller, des conséquences bien opposées à celles qu'en déduit ce célèbre naturaliste; ils ont dit que l'union du jaune & du poulet pouvoit être l'effet d'une greffe analogue à celle qui change la forme des végétaux.

Ils ont prétendu que quand même le poulet préexisteroit dans la poule, il ne s'ensuivroit pas nécessairement que le cheval préexistât dans la jument ou l'enfant dans la femme, parce que les êtres vivipares peuvent à toute force ne pas s'organiser comme les êtres ovipares.

Ils ont ajouté que de la préexistence du poulet à la fécondation, il ne falloit pas conclure la préexistence du germe à l'animal génératrice : il faut appuyer les hypothèses sur des faits, & non les faits sur des hypothèses.

---

croyance ; j'étois toujours tenté de croire une opinion vraie, parce qu'elle étoit sublime.

*On est pour Platon à vingt ans :  
On ne lit que Locke à quarante.*

## ARTICLE IX.

*PRÉEXISTENCE DES GERMES AVEC SES  
DEUX BRANCHES, LA DISSÉMINATION  
ET L'EMBOITEMENT.*

Le chevalier Vallisnieri est un des naturalistes qui a fait les meilleures expériences sur la production des animaux; il résulte de ses observations (\*) combinées avec celles de Malpighi, son maître en anatomie, que les prétendus œufs qu'on découvre dans les testicules des femelles, ne sont que des vésicules ou réservoirs d'une liqueur destinée à contribuer à la génération: cependant, comme il étoit prévenu pour le système d'Harvey, il s'imagina que l'œuf qu'il n'avoit jamais pu trouver, dans la multitude infinie d'animaux

L'HOMME  
SEUL.

(\*) Voyez *Historia della generazione dell' Homo e degli animali*, ouvrage plein de recherches & de fine philosophie, qui fut imprimé pour la première fois à Venise en 1721.

222 DE LA PHILOSOPHIE

— qu'il avoit difféqués se trouveroit un jour,  
**PARTIE II.** & il mourut en le cherchant.

Vallisnieri est un des grands Apôtres des germes préexistans; il suppose que l'ovaire de la première femme (qui cependant n'en avoit point), contenoit des œufs, qui renfermoient d'autres êtres organisés avec leurs ovaires, jusqu'au terme de la destruction de l'espèce humaine: cette quantité prodigieuse de générations contenues, par un ordre toujours décroissant, dans l'œuf d'une femme, n'effrayoit point l'imagination du naturaliste; il aimoit à voir les mondes, comme des boîtes d'enfant, renfermées les unes dans les autres: cette idée hardie étoit prouvée aux poëtes par *l'Essai sur l'Homme* de Pope, & le calcul de l'infini sembloit le démontrer aux géomètres.

Cependant, comme le système des germes préexistans menoit indirectement à conclure qu'une vierge pouvoit enfanter, les physiciens, alarmés de l'absurdité de ce corollaire, cor-

rigerent leur paradoxe par un autre. Ils pré-tendirent que tous les hommes furent ren-fermés, il est vrai, dans l'ovaire de la pre-mière femme; mais qu'ils étoient sans vie, & que le sperme du mâle est toujours néces-saire pour vivifier ces froides statues : cette idée consolante pour les hommes, réjouit beau-coup les deux sexes; & les peres se trou-vent flattés d'avoir au moins quelques parts à la production de leurs enfans.

L'HOMME  
SEUL.

Il y a deux moyens d'expliquer le principe de la préexistence; ou bien les germes de tous les êtres sont répandus par-tout, & s'or-ganisent quand ils rencontrent des matrices qui leur conviennent; ou bien ils sont tous emboîtés les uns dans les autres, & ils se développent successivement: mais le philo-sophe, qui se décide par l'évidence, ne trouve pas même un certain nombre de probabilités dans ces deux hypothèses.

Le système de la dissémination est d'abord si singulier, que dans ce siecle même où les

**PARTIE II.** paradoxes les plus extraordinaires ont leurs enthousiasmes, celui-ci à trouvé très-peu de partisans : on a de la peine à croire comment ces germes résident indifféremment dans les solides les plus denses, & dans les fluides les plus rares ; [ par exemple] dans le diamant, & dans le feu solaire : on ne peut se figurer comment ils subsistent inaltérables au milieu des mixtes qui se dissolvent sans cesse. On demande par quelle voie ils pénètrent dans les testicules, & s'il est vrai qu'on puisse respirer des germes d'hommes ?

Cependant, quelle que soit cette opinion, ses partisans ont peut-être moins d'absurdités à dévorer que ceux de l'emboîtement. « Un globule de lumière, a dit un de ses plus ingénieux défenseurs (\*), entre par millions dans l'œil d'un animal vingt-sept millions de fois plus petit que le ciron. Mais l'esprit humain perce encore au-delà de ce

(\*) *Considération sur les corps organisés*, tome I.  
globule

» globule de lumiere; il en voit sortir un   
 » autre univers, qui a son soleil, ses planetes,  
 » ses végétaux, ses animaux; & parmi ces  
 » derniers un animalcule qui est à ce nouveau  
 » monde ce que l'être microscopique, dont  
 » on vient de parler, est au monde que nous  
 » habitons. »

L'HOMME  
SEUL.

Quand l'ingénieux Harsoëker eut bâti son hypothèse des animalcules, & qu'il se fut proposé de la substituer à l'hypothèse des œufs, il ne manqua pas d'attaquer le grand principe de Vallisnieri sur les développemens; il examina, la plume à la main, le rapport de grandeur qui se trouveroit, entre la graine d'une plante développée la première année de la création, & celle qui, après une série étonnante de reproductions, se développeroit la dernière année du soixantième siècle; & il trouva que ce rapport seroit, comme l'unité suivie de trente mille zéros est à l'unité (\*).

---

(\*) Voyez lettre d'Harsoëker dans la *Bibliothèque ancienne & moderne*, tome XVIII, année 1722.

**PARTIE II.** Harsoëker , dont la plume étoit enchaînée par son attachement à des erreurs que leur antiquité rend respectables , ne tira pas même de cette objection tout le parti qu'il pouvoit en tirer : il devoit laisser aux sectaires l'hypothèse absurde que le monde n'a que six mille ans d'antiquité , & examiner le rapport qu'il pouvoit y avoir entre la première graine qui fut fécondée , lorsque notre globe , élancé du sein du soleil dans son orbite , fut assez refroidi pour se prêter à la végétation , & le dernier germe contenu dans cette graine , dont le dernier des êtres animés verra le développement ; alors le calcul du physicien eût bien autrement effrayé l'imagination , & le système de la préexistence des germes , à force de paroître au-dessus de la raison , eût été confondu avec ceux qui le contredisent .

Les partisans de Vallisnieri , aguerris aux calculs d'Harsoëker , lui répondirent en lui en opposant d'autres qu'il est difficile de contester : ils dirent qu'une baleine qui , de l'état

de germe a passé au point de développement où elle pese cent trente mille livres, aura été dans le ventre de sa mère, sept cents quarante-huit millions huit cents mille milliards de fois plus petite, que lorsque par sa taille colossale elle est parvenue à obtenir l'empire des mers (\*) -- & l'apôtre des animalcules se crut terraillé.

L'HOMME  
SEUL.

Observons en général que tous ces calculs, ce débordement de divisions métaphysiques, ces ordres d'infiniment petits, renfermés les uns dans les autres, peuvent plaire à l'imagination, mais révoltent trop étrangement la raison. La matière n'est physiquement divisible à l'infini que pour les fabricateurs des romans Ontologiques, & non pour le philosophe de la nature.

Si tout le genre humain étoit renfermé dans

(\*) On peut voir d'autres calculs de ce genre non moins étonnans dans les œuvres de Boyle, tome II, *Tractat. de utilit. philos. experiment.* & dans l'ingénieux Bourguet, *letrr. philos. sur les sels & les cristaux.*

**PARTIE II.** les testicules du premier homme , ou dans les ovaires de la premiere femme , comment rendre raison des alternatives de ressemblance des enfans avec leurs peres ou leurs meres ? Si le fœtus est l'animalcule spermatique de Prométhée , pourquoi en se développant ressemble-t-il à Pandore ? S'il n'est que l'œuf de Pandore , pourquoi a-t-il la figure de Prométhée ?

Voici une objection bien plus insoluble : Pandore avoit dans son ovaire des œufs mâles & des œufs femelles , ou bien Prométhée renfermoit dans sa semence des vers des deux sexes : or , comment concevoir qu'il y eût à-la-fois dans le même réservoir des êtres qui pussent se développer à l'infini , & d'autres qui ne pussent se développer qu'une fois ? Suppose-t-on aisément des œufs mâles & des vers femelles qui n'auront qu'une génération , tandis que des vers mâles & des œufs femelles auront une postérité qui ne pourra s'anéantir ?

Le syftème de l'emboîtement avec ses deux

branches des œufs & des vers, rend-il raison des variétés de l'espèce humaine ? Je voudrois bien savoir si dans l'ovaire de Pandore, ou dans les testicules de Prométhée, il y avoit le germe d'une beauté de Géorgie & d'un negre du Zanguebar, d'un Américain imberbe & d'une Hottentote avec son chaste tablier, d'un nain de la Laponie & d'un géant des terres Magellaniques ?

L'HOMME  
SEUL.

L'Anatomie fournit contre l'emboîtement d'autres preuves qu'il est inutile d'exposer (\*); mais on peut juger, par la foule des difficultés que fait naître le système qui a paru le plus

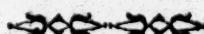
(\*) Il est certain qu'il se forme dans les corps des êtres organisés, des vaisseaux qui ne tirent point leur origine du développement de quelques parties : si on fait la ligature & qu'on coupe le canal pancréatique d'un chien vivant, il s'engendre un autre canal qui sort du pancréas, & va se rendre dans l'estomac ou dans le duodenum : de plus, si quelques plaies pénètrent dans la substance de quelques muscles, il s'engendre de nouveaux vaisseaux sanguins, qui s'anastomosant avec les anciens vaisseaux, portent la nourriture aux parties : dans ces deux cas, il se fait dans les corps une nouvelle génération.

**PARTIE II.** vraisemblable au grand nombre des naturalistes , des absurdités qui regnent dans les autres. On diroit que la nature nous a condamnés à ignorer toujours le grand secret de la génération , & qu'elle ne nous éclaire , de tems en tems , que par de fausses lueurs pires que notre ignorance.

## ARTICLE X.

*CRÉATIONS CONTINUELLES.*

**D**ES physiciens scrupuleux & pusillanimes ont cru déchirer le voile de la nature , en supposant qu'elle créoit à chaque instant par un acte particulier de sa puissance les êtres organisés : mais , depuis Descartes , il n'est plus permis en philosophie d'expliquer tout par l'opération de la premiere cause. Comment admettre une série infinie de créations , puisqu'une seule est un mystère incompréhensible à la raison ? Les inquisiteurs eux-mêmes , qui forcerent Galilée à croire que le soleil tournoit autour de la terre , n'auroient point ajouté cet article , symbole d'erreurs qu'ils firent signer à ce philosophe.

L'HOMME  
SEUL.

## ARTICLE XI.

*S Y S T È M E D U H A S A R D.*

PARTIE II. **U**NE opinion aussi insensée, sans doute, mais bien plus teméraire, est celle qui fait le hasard arbitre de la génération des êtres organisés : cette idée n'a quitté comme la précédente, de l'impuissance d'expliquer par la raison les phénomènes de la nature : ainsi il y a un point où le dévot & l'athée se trouvent réunis ; le physicien qui se place entr'eux deux, est le seul qui ne soit pas absurde.

Qu'est-ce qu'une génération fortuite ? Explique-t-on par le hasard les loix constantes de la ressemblance dans les générations ? Pourquoi l'assemblage bizarre des atomes organiques ne donne-t-il pas naissance à chaque instant à de nouvelles espèces ? Pourquoi ne voyons-nous pas réaliser la fable des Centaures, des Sphinx & des Hypogryphes ?

Au reste, je fais qu'on a calomnié sur le

système du hasard la mémoire de plusieurs hommes célèbres : comme il est bien plus aisé d'imposer un nom odieux de secte que de réfuter un système , on a appellé Spinozistes , des philosophes qui expliquoient la génération avec les loix méchaniques du mouvement; on a fait des athées de quelques physiciens , qui n'étoient peut-être qu'inconséquens. N'imitons point les théologiens & ne calomnions personne.

L'HOMME  
SEUL.



## ARTICLE XII.

## FORCE VÉGÉTATIVE DE NÉEDHAM.

---

PARTIE II. **O**N pourroit mettre à la suite de ces hommes célèbres , Néedham , un des héros de l'Epigénese (\*), à qui on doit la découverte des animalcules des infusions , & qui a côtoyé avec le plus de succès la région des infinitimement petits du microscope.

Ce naturaliste prit différentes phioles pleines de jus de mouton , de sang & d'autres substances animales , il les scella hermétiquement pour en éloigner tout œuf & tout insecte ,

---

(\*) On donne ce nom au système de ceux qui admettent une génération équivoque , & qui ne croient pas le concours du pere & de la mere essentiel à la formation du fœtus. --- *Extiterunt* , dit le baron de Haller , *clarissimi viri qui utique absque parentibus per æquivoquam generationem nova animalia produci , neque una omnia viscera , omnes animalis partes existere sed per Epigenesim nobilissimas particulas primum inde sensim & alias formari.* --- *Elément physiolog. t. VIII, lib. XXIX , fol. 107.*

& les tint sur des cendres chaudes , afin de faire périr tout être organisé qui pourroit y pénétrer ; cependant , au bout de quelque tems , il vit les vases fourmiller d'animalcules , dont tous les mouvemens indiquoient la spontanéité & la vie : cette expérience , répétée sur d'autres infusions qui n'étoient ni échauffées ni renfermées , produisit le même résultat.

La farine de bled niellé lui parut , toutes les fois qu'il l'humectoit , fourmiller d'êtres vivans & organisés , qui n'avoient point de mouvement progressif , il est vrai , mais qui se contournoient sur eux-mêmes en forme de vis , conservant leurs oscillations jusqu'à ce que le fluide où ils nageoient fût évaporé : d'abord trompé par leur figure , il les prit pour des anguilles , ensuite il les rangea avec plus de fondement dans la classe des Zoophytes.

Des infusions de bled pilé produisirent encore à l'observateur des zoophytes , qui en se

L'HOMME  
SEUL.

**PARTIE II.** développant firent naître des animalcules : ces êtres microscopiques se rasssemblèrent au fond du vase, y perdirent tout mouvement, & ensuite se changerent en nouveaux zoophytes, qui se métamorphosèrent quelque temps après en animalcules d'une plus petite espèce : l'opération fut réitérée, jusqu'à ce que les zoophytes & les animalcules, en se dégradant par degrés, parvinrent à une petiteesse qui les rendit inaccessibles au microscope.

Enfin le naturaliste, entraîné par le fil de ses expériences, observa la liqueur féminale de l'homme & des animaux ; & il y retrouva les mêmes zoophytes qu'il avoit découverts dans ses premières infusions ; la rapidité seule mit quelque différence entre leurs métamorphoses.

Néedham partit de toutes ces observations pour conclure que le principe de la génération devoit être considéré comme une force végétative qu'résideoit dans chaque particule, & qui se résolvoit en deux forces contraires ;

celle de résistance & celle d'expansion (\*). Il raisonna beaucoup sur cette nouvelle clef de la nature , mais elle ne lui servit à ouvrir aucune porte dans la physique : on se permit de plaisanter sur ses syllogismes , mais on admira ses expériences.

Qu'est-ce qu'une force végétative , finon une forme plastique de Cudworth , une qualité occulte des anciens , un être de raison ?

Cette force inconnue , qui organise par des voies inconnues la matière , dont nous connaissons fort peu les propriétés , est-elle propre à répandre un grand jour dans les abymes inaccessibles de l'Ontologie ?

Est-il probable que cette force végétative , comme le fait entendre son inventeur , ne produise ses effets que par degrés , & que le tout harmonique du corps humain ne se forme que pieces par pieces ? Par exemple , com-

L'HOMME  
SEUL.

---

(\*) Voyez *Nouvelles observ. microscop. par Needham*,  
Préface , page 11.

**PARTIE II.** ment le cœur du fœtus peut-il s'organiser avant le cerveau ? Si ce fait est vrai, pourquoi contestez à Pline l'Histoire des peuples Acéphales ou des hommes sans tête ?

On pourroit contester jusqu'à la justesse des expériences de Néedham ; Muschembroeck prétend que des vases, même fermés avec soin, n'empêchent pas que des êtres microscopiques n'y viennent déposer leurs œufs (\*) ; de plus, la chaleur d'un feu modéré ne suffit pas pour détruire l'organisation : il y a des insectes qui supportent sans périr celle de l'eau bouillante (\*\*). Un sage naturaliste parle même d'une fille qui n'étoit pas incommodée d'une chaleur, qui faisoit monter à cent quinze degrés le thermometre de Réaumur (†), quoique celle de l'eau bouillante ne le fasse monter qu'à quatre-vingt-dix. Enfin Lyonnet, l'homme de la terre qui, après Réaumur, a le

(\*) Introd. page 64.

(\*\*) Duhamel, hist. d'une insecte de l'Angoumois, &c.

(†) Ibid. page 260.

mieux connu les insectes , prétend qu'il n'y en  
a aucun dont on puisse démontrer la naif-

L'HOMME  
SEUL.

fance équivoque : tous ces faits , sans détruire  
invinciblement le système de Needham , jus-  
tifient du moins le scepticisme des ennemis de  
l'Epigenèse .



## ARTICLE XIII.

## FORCE ESSENTIELLE DE WOLFF.

**PARTIE II.** **T**EL n'y a pas loin de la force végétative de Needham à la force essentielle de Wolff; aussi on a combattu le philosophe Allemand, avec les mêmes armes que l'Irlandois. On a plaisanté sur la qualité occulte qui est la base du système de Wolff, & le baron de Haller lui a contesté le résultat de ses expériences (\*).

Il fera toujours très-difficile d'expliquer comment une force, soit végétative soit essentielle, qui n'a d'autre propriété que de dilater les corps, suit un ordre constant dans les générations; comment elle met toujours, sans se tromper, chaque membre à sa place, & comment elle ne fait pas naître un Albinos d'une Géorgienne, & une aigle d'une tortue.

Wolff étoit un des hommes les plus savans

---

(\*) *Elementa phisiolog. tome VIII, lib. XXIX,*  
page 113.

de son siecle , mais il imaginoit beaucoup & il observoit fort peu ; il mettoit souvent les mots à la place des choses : il a composé près de quarante volumes *in-quarto* , qui ne valent pas quarante vers de Lucrece , & qui n'iront pas , comme ces derniers , à la postérité.

L'HOMME  
SEUL.



## ARTICLE XIV.

## NATURES PLASTIQUES.

PARTIE II. NÉEDHAM & Wolff me conduisent aux natures plastiques : je vais tâcher de déchiffrer ces modernes hiéroglyphes.

« Je vais découvrir à la terre pensante, » dit le visionnaire Cudworth, un nouvel ordre de vérités : il y a entre les ames & la matière une classe d'êtres immatériels, actifs, sans soupçonner leur activité ; je les appelle des natures plastiques, & on leur doit tous les phénomènes variés de la végétation & de l'animalité. »

A peine cet oracle fut-il prononcé, que le naturaliste Grew se mit à l'interpréter ; Bayle plaisanta le Dieu & le prêtre, & il fut plaisanté à son tour par le savant le Clerc (\*): toutes

(\*) On peut voir les pièces du procès, d'un côté *Biblioth. choisie*, tomes II, V, VI, VII, VIII, X & XI. *Paſſim*; & de l'autre, *Rép. aux quest. d'un*

ces plisanteries réjouirent beaucoup le monde pensant , mais n'éclairerent personne.

L'HOMME  
SEUL.

Le phantôme des natures plastiques commençoit à disparaître , lorsque l'ingénieux Bourguet se plut à lui donner une nouvelle existence ; il commença par augmenter l'échelle intellectuelle de Cudworth : il supposa six classes d'êtres immatériels , qui sont les anges , les génies , les ames humaines , celles des bêtes , celles des plantes & les natures plastiques (\*). Cette fureur de faire des classes , dans le monde de la nature , où il n'y a peut-être que des individus , est moins digne d'un physicien qui observe , que d'un philosophiste qui commente Aristote.

On a déjà pu entrevoir que la nature ne fait point mouvoir trois roues pour or-

*provinc. tome III , chap. 179 , 180 & 181 , & Continuat.  
des pensées sur la comète , page 91.*

(\*) Voyez l'exposition de son système , *Lettre philosophique sur la formation des sels & des cristaux , lettre III.*

**PARTIE II.** ganiser un Samoyede , pour vivifier un éléphant & peut-être pour faire végéter une sensible.

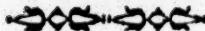
Les anges de Bourguet ne sont pas tout-à-fait ceux de la théologie , car il leur donne un corps organique. Quoi qu'il en soit , voyez sur leur existence ce que nous avons dit ci-devant à l'article du diable.

Ses génies n'ont probablement existé que dans le cerveau exalté de Socrate , à moins qu'on ne réalise la fable ingénieuse des sylphes , des gnomes & des salamandres.

Restent les natures plastiques ; mais leur défenseur , en admettant leur existence , en conteste lui-même l'usage , & il déclare le premier que ces êtres actifs étant supposés sans intelligence , ne sauroient varier d'eux-mêmes leurs opérations : ainsi il faudroit admettre autant de natures plastiques d'un ordre différent qu'il y a d'individus dans le monde organisé : ce qui n'est pas tout-à-fait le méchanisme de la nature.

Laissions les nature~~s~~ plastiques dans la lune,  
avec le bon-sens des physiciens qui les ont  
fait naître ou réparées ; je n'ai pas le cou-  
rage, pour les aller chercher, de monter  
l'hypogryffe de l'Arioste.

L'HOMME  
SEUL.



## ARTICLE XV.

*PERCEPTIONS ÉLÉMENTAIRES  
DE MAUPERTUIS.*

PARTIE II. **U**NE des opinions les plus hardies qu'ait enfanté l'imagination philosophique, est celle des perceptions élémentaires (\*). Maupertuis, le pere de ce syftème, établit d'abord que l'intelligence est essentielle à la matiere ; il voit clairement cette propriété dans les animaux, & par analogie il la suppose dans tous les êtres : quand on lui objecte que l'organisation met des limites éternelles entre un éléphant & un grain de sable, il répond que l'organisation n'est autre chose qu'un arran-

(\*) Voyez le *Système de la Nature*, imprimé dans les Œuvres de Maupertuis, édition de Lyon, tome II, page 139. Cet ouvrage parut d'abord sous la forme d'une these, soutenue à Erlangen par un docteur Allemand, & fit beaucoup de bruit, comme en fera toujours tout *système de la nature*, où l'on défigurera la nature par ses systèmes.

gement de parties, & que dans ce sens général  
il n'y a point d'être qui ne soit organisé.

L'HOMME  
SEUL.

Le philosophe de Saint-Malo part de ce principe, pour soutenir que les élémens propres à chaque corps se trouvant en quantité suffisante & à des distances d'où ils peuvent exercer leur action, viennent s'unir les uns aux autres pour réparer sans cesse les pertes de l'univers.

Les élémens intelligens nagent dans le fluide féminal du pere & de la mere ; mais comme chacun est extrait d'une partie semblable à celle qu'il doit former, il conserve un souvenir de son ancien état & tend à le reprendre ; de-là la conservation des especes & le phénomene des ressemblances.

S'il se fait des réunions bizarres d'élémens furnuméraires, voilà des monstres par excès : si quelques élémens oublient de s'unir, voilà des monstres par défaut.

S'ils partent de différentes especes entre lesquelles cependant il y ait encore quelques rapports, ils font naître des métis.

**PARTIE II.** Pour les élémens, qui n'ont qu'un souvenir confus de leur ancienne situation, ils peuvent donner lieu aux générations équivoques; ainsi les élémens qui auront perdu la mémoire pourront donner naissance aux anguilles des infusions de Needham.

C'est un spectacle très-plaisant de voir comment tout s'arrange dans la nature avec les perceptions élémentaires: cette idée féconde est une baguette qui fert à Maupertuis pour créer des monstres & des demi-dieux, des déserts & des jardins d'Armide.

Mais d'abord ce système n'explique pas comment les élémens primitifs purent acquérir de la mémoire.

De plus, qu'est-ce qu'un élément qui est extrait d'un autre? Un élément par sa nature n'est-il pas un être simple & inaltérable?

Les conséquences qu'on peut tirer de l'hypothèse de Maupertuis, suffisent pour la battre en ruine; il est certain que suivant l'idée du philosophe, le monde n'est plus qu'un amas

de perceptions élémentaires , d'où il résulte —————  
une perception unique qui est l'ame du grand L'HOMME  
SEUL.  
être : voilà donc le monde un grand animal ,  
comme l'a dit Zénon , comme l'a pensé  
Spinoza , & comme sûrement ne le disoit ,  
ni ne le pensoit Maupertuis .

Le système des perceptions élémentaires  
est une des idées les plus folles qu'ait fait  
naître le cerveau exalté d'un philosophe : il est  
bien singulier que le Lucien moderne , qui  
s'est permis tant de plaisanteries sur l'aca-  
démicien qui a aplati le pôle , n'ait rien dit  
sur son système de la nature : cependant  
l'élément séminal qui oublie son origine , afin  
de faire un monstre , méritoit une place dans  
la diatribe du docteur Akakia , autant que  
l'idée de borner les preuves de l'existence de  
Dieu à une formule d'Algebre , celle de  
changer les astres en meules de moulin , &  
celle de conseiller aux hommes à imagination  
de s'exalter pour devenir prophètes .

## ARTICLE XVI.

*TACT SOURD ET OBTUS DU CRÉATEUR  
DE L'ENCYCLOPÉDIE.*

PARTIE II. **U**n philosophe bien supérieur par ses lumières à Maupertuis, & qui a joui pendant sa vie de toute sa célébrité, a tenté de rectifier son syftème, ce qui vaut encore mieux que d'en plaisanter l'auteur ; il substituoit à l'intelligence des élémens une sensibilité infinitement inférieure à celle que la nature a donnée aux animaux les plus stupides & les plus voisins de la matière morte. Cette sensibilité est une espece de tact sourd & obtus, qui est l'origine de l'activité des molécules organiques : comme il n'y a pour chacune d'elles qu'une situation commode, elle la recherche sans cesse par une inquiétude automate, comme un animal s'agit dans le sommeil, lorsque l'usage de presque toutes ses facultés est suspendu, jusqu'à ce qu'il ait trouvé la disposition la plus propre

au repos (\*). Cette idée est ingénieuse , sans doute , mais il faut la mettre à côté des rêves ingénieux de Platon.

L'HOMME  
SEUL.

Je demande à l'auteur de *l'Interprétation de la Nature* , ce que c'est qu'une matière morte , & si le mot de vie , pour le philosophe , n'est pas synonyme à celui d'existence ?

Un tact sourd & obtus n'est-il pas une sensation ? & y a-t-il un intervalle immense entre une sensation & une perception ?

L'inquiétude automate de la molécule organique vaut bien en physique la mémoire de l'élément , excepté qu'elle n'explique pas aussi ingénierusement la formation des monstres & le phénomène des ressemblances.

(\*) *Interprétation de la nature* , paragr. LI. *De l'impulsion d'une sensation.* --- L'auteur , dans ce chapitre , définit l'animal un système de différentes molécules organiques , qui par l'impulsion d'une sensation , semblable à un toucher sourd & obtus , que celui qui a créé la matière en général leur a donné , se font combinées jusqu'à ce que chacune ait rencontré la place la plus convenable à sa figure & à son repos.

## ARTICLE XVII.

*MOLÉCULES ORGANIQUES DE BUFFON.*

**PARTIE II.** ENFIN , le Pline de la France écrivit son Histoire naturelle , & ceux qui connoissoient son génie , crurent qu'il alloit entr'ouvrir au moins un coin du voile de la nature ; mais la lecture de son traité de la génération les désabusa bientôt : ils y virent des expériences fines plutôt que des preuves , des vues hardies & non un scepticisme éclairé , de l'esprit enfin à la place de la vérité.

Cependant ce philosophe débutoit par rompre deux anneaux de la grande chaîne du préjugé ; les physiciens du siecle dernier s'étoient partagés entre le système des œufs & celui des animalcules spermatiques ; notre observateur démontra aux uns que l'œuf , dans les animaux vivipares , étoit un être de raison , & aux autres que le ver du sperme , s'il existoit , ne pouvoit être le fœtus.

Cet écrivain ingénieux , après avoir renversé les hypothèses de ceux qui l'avoient précédé , établit la sienne : il suppose qu'il y a dans un être une infinité de molécules organiques semblables , parce que chaque partie contient un germe de la même espece : ainsi un individu est un tout uniformément organisé , qu'on peut considérer comme un assemblage de germes ou d'autres petits individus : ces molécules , toujours vivantes & toujours actives , composent une matière commune à l'animal & au végétal : leur mouvement peut être arrêté par les particules inorganiques des mixtes ; mais dès qu'elles parviennent à se dégager , elles produisent par leur réunion ce que nous nommons un être organisé.

Cette matière répandue par-tout , comme les germes préexistans dans le système de la dissémination , fert à développer tout ce qui vit & végete sur le grand théâtre de la nature.

Le superflu de cette matière organique

**PARTIE II.** est renvoyé de chaque partie du corps , de l'un à l'autre sexe , dans les organes de la génération qui leur servent de réservoir.

A la fin du quart - d'heure voluptueux , quand Ovide & Corinne satisfaits ne sont plus liés que par cette douce sensibilité qui survit à la jouissance , leurs molécules organiques qui se trouvent réunies s'arrangent dans un moule intérieur par une attraction particulière , & Corinne devient mère.

Si les molécules fournies par Ovide sont plus nombreuses ou plus actives que celles de son amante , l'embryon est mâle ; sinon il est du sexe de Corinne.

Si la maîtresse d'Ovide recevoit dans ses bras un autre Romain plus robuste ou plus voluptueux , les molécules organiques du nouvel amant l'emportant en activité , l'enfant qui en résulteroit ressembleroit à son pere , & la trahison de Corinne seroit découverte.

Si par une suite de cette dépravation que le luxe & la satiété entraînent , Corinne se

livroit à un de ces hommes disgraciés de la nature, qui ne suppléent à la privation de quelques membres que par la vigueur de leur tempérament, plusieurs moules manquant au pere, & ne pouvant être représentés en petit dans le foetus, l'enfant viendroit au monde mal organisé, & Corinne feroit punie de son crime par la naissance d'un monstre.

L'HOMME  
SELUI.

Quelquefois les molécules difféminées partout, ne trouvent point de matrice convenable ; alors elles forment ces especes de zoophytes qu'on connoît sous le nom des animalcules des infusions.

Il y a des corps dont le méchanisme est très-composé, & qui par conséquent ne renferment qu'un petit nombre de parties similaires ; alors ils doivent se reproduire avec peine & moins se multiplier. C'est ce qu'on remarque dans l'homme & dans les quadrupedes, dont la population est presque dans le rapport de l'unité à l'infini si on la compare avec celle de quelques animaux qui

forment un tout plus homogène, tels que les  
**PARTIE II.** huîtres & les pucerons.

Les corps organisés les plus simples, sont ceux dont toutes les parties sont formées de molécules organiques ; ce sont aussi ceux qui se reproduisent le plus aisément : un polype est un assemblage de petits polypes ; aussi l'acier qui coupe un de ces insectes, ne fait qu'en multiplier les individus.

L'audacieux physicien paroît expliquer tous les phénomènes de la génération avec les molécules organiques ; mais Harvey & Leuwenhoech, qu'il réfute, les expliquoient aussi avec leurs vers spermatiques : ainsi cet appareil imposant ne prouve pas la marche de la nature, mais seulement l'adresse du naturaliste.

Le système que je viens d'exposer étoit celui d'Empédocle, de Plotin & d'Anaxagore (\*). Cependant il n'a point fait fortune

---

(\*) Voyez les preuves de cette assertion dans les recherches sur l'origine des découvertes, &c. par M. Dutemps, tome I, page 97.

chez les anciens, & on ne voit pas que ses premiers auteurs aient joui même de la gloire vulgaire de faire secte.

L'HOMME  
SEUL.

Qu'est-ce qu'un moule intérieur ? Est-ce aux destructeurs des natures plastiques, à mettre des mots à la place des principes, & à interpréter par des qualités occultes les mystères de la nature ?

Une molécule organique qui n'est ni animal ni végétal, & qui produit des animaux & des végétaux, est-elle bien claire à l'esprit de l'initié, quand même il auroit toute la sagacité de l'Hiérophante ?

Le baron de Haller & d'autres naturalistes célèbres, ont renversé avec des armes victorieuses ce frêle édifice (\*) : ils ont opposé des raisons à ses sophismes, & des expériences à ses expériences : cependant comme on admire plus la physiologie latine qu'on ne la

(\*) Voyez sur-tout *Elementa physiologiae*, t. VIII, lib. XXIX, page 118.

lit, le procès entre son auteur & le Pline de  
PARTIE II. la France, n'a pu encore être jugé.

On a demandé au philosophe du jardin du roi, comment ses molécules organiques, qu'il suppose inaltérables, peuvent être moulées dans son moule intérieur? Si ses élémens se modifient, ils ne sont plus élémens; s'ils restent inaltérables, ils ne peuvent concourir à la formation des corps organisés.

Comment, suivant ces principes, des individus qui naissent du mélange de deux especes, ont-ils des organes qui ne se trouvent ni dans le pere ni dans la mere? Par exemple, pourquoi l'abeille-ouvrière est-elle sans sexe, & ne ressemble-t-elle ni au bourdon, ni à la reine-abeille? Le phénomene des fourmis qui sont sans ailes, tandis que leurs peres & leurs meres sont ailés, est bien plus inexplicable encore dans le syftème des molécules.

L'inventeur des moules résoudra-t-il, avec ses principes, le problème du fœtus mâle qui naît avec deux mains, tandis que son pere'

est né manchot (\*); & celui de ces Hottentots qui naissent avec l'organe complet de la génération, quoique presque tous les pères, par principe de religion, se fassent couper un testicule (\*\*).

L'HOMME  
SEUL.

Voilà donc des ailes, des mains & des organes de la génération que la Nature a formés sans le secours des moules ! Pourquoi donc les autres parties en auroient-elles besoin ? Il faut que le moule intérieur produise tout, ou qu'il n'existe pas; qu'il soit le seul être générateur, ou bien un être de raison.

Le système de Buffon a pour base la ressemblance des enfans à leurs peres, & on peut nier tout-à-fait cette ressemblance; si on lit avec attention les ouvrages des plus célèbres naturalistes (†), on se convaincra que

(\*) Fait reconnu, même des anciens : *A mancis integri generantur*, dit Aristote. *Hist. anim. lib. VII, cap. 6.*

(\*\*) Voyez Kolbe, *Description du Cap de Bonne-Espérance*, page 273.

(†) Voyez sur-tout la préface que le baron de Haller

— depuis que le genre humain existe, il n'y a  
**PARTIE II.** jamais eu deux hommes qui par la structure  
intérieure & extérieure de leur corps se soient  
parfaitement ressemblés. On a déposé dans  
les mémoires des académies mille descrip-  
tions des artères de la tête, & il y a une  
variété singulière dans tous les dessins. Cette  
variété semble même une des loix que s'est  
prescrite la nature : elle a réservé la simplicité  
pour ses plans, & prodigue la richesse & la  
magnificence dans les détails.

Voici encore un côté foible par lequel  
s'écroule l'édifice de notre ingénieux natu-  
raliste; quand même on supposeroit que les  
molécules organiques se rendent en effet de  
toutes les parties du corps dans la liqueur  
féminale, je voudrois bien savoir par quel  
méchanisme s'exécute leur arrangement : ne  
doivent-elles pas nager sans ordre dans le  
fluide qui leur tient lieu de réservoir ? Pour-

---

a misé à la tête de la traduction allemande de l'*Histoire naturelle*.

quoi donc l'univers n'est-il pas rempli de monstres, dont les uns auront un œil sur la main, d'autres le nez sur l'épine du dos, &c.? Si on suppose une puissance particulière qui arrange avec intelligence ces molécules, il valoit tout autant ne pas créer les moules intérieurs; il faut que l'édifice soit l'effet de la combinaison aveugle des matériaux, ou qu'il soit tout entier l'ouvrage d'un architecte.

Cependant un moule est une chose si commode pour ceux qui veulent fondre d'un seul jet la statue de la nature, que Charles Bonnet, un des grands adversaires de l'Epigenèse, s'en sert aussi pour expliquer le mystère de la génération; ce naturaliste qui n'ose pas décider que l'hypothèse de la dissémination soit une erreur, quoiqu'il regarde celle de l'emboîtement comme une vérité (\*), après avoir réfuté le système de Buffon, tente de

L'HOMME  
SEUL.

---

(\*) Voyez les aveux qu'il fait de son incertitude, *Considérat. sur les corps organisés. Parlim Palingénésie philosoph.* tome I, page 101.

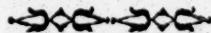
**PARTIE II.** le concilier avec ses idées en concentrant le moule organique dans les parties génitales (\*): idée ingénieuse, sans doute; mais avec de l'esprit on ne fait que le roman de la nature.

Ce qui caractérise les ouvrages sublimes de l'être générateur, est l'uniformité de ses opérations: il n'établit pas deux loix pour gouverner les machines animales; ainsi le moule organique est par-tout ou nulle part.

Au reste, l'auteur des molécules aussi bien que l'écrivain ingénieux qui a voulu en étayer l'édifice, ont tous les deux rendu des services importans à la physique & à l'histoire naturelle; & ce n'est qu'aux admirateurs de leurs personnes qu'il est permis de critiquer leurs ouvrages.

---

(\*) *Considérat. sur les corps organisés.* Passim.



## ARTICLE XVIII.

*CERVEAUX MICROSCOPIQUES DU MÉDECIN LE CAMUS.*

**C'**EST sans doute dans l'atelier des moules intérieurs que le médecin le Camus forgea ses cerveaux microscopiques (\*); ce physicien partant du principe que la nature n'a qu'une loi pour la formation de tous les êtres organisés, suppose que le cerveau n'est qu'un germe animo-végétal, qui renferme le principe générateur des animaux de la même espèce. La semence, dit-il, est composée de cerveaux microscopiques, émanés du grand cerveau de l'individu; ainsi mon entendement est un magasin de graines qui se féconderont pour donner naissance à ma postérité; & il n'est plus besoin des allégories de

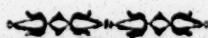
---

L'HOMME  
SEUL.

(\*) Ce système est développé dans des mémoires sur divers sujets de médecine, qui ont paru en 1760.

**PARTIE II.** la mythologie , pour expliquer comment Pallas nâquit du cerveau de Jupiter.

Il n'y a que deux moyens d'interpréter ce système : ou bien le cerveau générateur est composé de petits embryons qui attendent une matrice pour se développer , & alors je ne vois guere pourquoi les femmes font autre chose que des cerveaux ; ou bien la matrice elle-même fait un corps à la tête que la femence de l'homme a fournie ; & cette idée est aussi absurde que celle qui attribueroit à la coque d'un œuf la naissance d'un poulet . — Ne dégradons pas , même par des justes plaisanteries , les ouvrages d'un médecin dont nous respectons la mémoire .



## ARTICLE XIX.

*APPRENTISSAGE DE LA NATURE DE  
J. B. ROBINET.*

Si jamais il y eut sur la génération un système extraordinaire, c'est celui que J. B. Robinet a consigné dans le livre intitulé : *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être, ou Essai de la Nature, qui apprend à faire l'homme* (\*). Après la lecture de cet ouvrage, on croit avoir fait un long rêve, & cependant on est long-tems à déterminer en quoi ce rêve est distingué du réveil.

L'HOMME  
SEUL.

Le principe qui sert de base au système, est une vérité éternelle : c'est que la nature n'est qu'un seul acte, que cet acte comprend

(\*) L'idée de ce titre & peut-être du système entier, est tirée d'un texte de Pline où il appelle le lizeron, petite fleur qui a beaucoup d'analogie avec le lys, l'apprentissage de la nature, qui apprend à faire un lys. *Tyrocinium naturæ lilium formare discensis.*

**PARTIE II.** les phénomènes passés, présens & futurs; & que sa permanence fait la durée des choses; d'où il suit que tous les êtres ont été formés d'après un seul dessein primitif, dont ils sont des variations graduées à l'infini: c'est d'après ce prototype que la nature travaille, pour former par degrés l'homme qui est à la tête de l'échelle animale, & ce travail est appellé par notre philosophe son apprentissage.

La première ébauche de la forme humaine se trouve dans les fossiles. Par exemple, il y a des pierres qui ont la figure d'un cœur (\*), & d'autres qui imitent le cerveau (\*\*); plusieurs ont la forme du pied (†), de

(\*) Ce sont celles que les naturalistes ont désigné sous le nom de Lithocardites, de Bucardites & d'Anthropocardites: le savant d'Argenville, *Conchyl. page 312, planche XXVI*, représente quatorze pierres différentes qui ont la figure d'un cœur. J. B. Robinet n'étoit pas instruit de ce fait: il auroit sans doute été l'objet d'un nouveau chapitre de ses considérations.

(\*\*) Ce sont les Encéphalloïdes.

(†) Il parle d'une espèce d'anthropodite où l'on reconnoît nos petits os, nos veines & nos rotules: imi-

l'œil (\*) & de l'oreille (\*\*); d'autres dessinent au naturel le sein d'une belle femme (†); & ce qui est encore plus merv eilleux, il y a des *Priapolites*, qui représentent l'organe de la génération dans l'homme; des *Hystera petra*, qui imitent celui de la femme, & des *Hysterotolithes*, qui faisant voir les deux sexes réunis, deviennent le type des hermaphrodites.

L'HOMME  
SEUL.

Il est donc clair, suivant ce système, que la nature en formant une *Olite*, une *Encéphalloïde*, ou une *pierre mamillaire*, s'est essayée à produire l'oreille musicale de Pergolese, le cerveau générateur de Newton, ou ce sein allant, venant, arrondi par l'amour, qui servit autrefois de modèle à la Vénus de Médicis.

---

tation qui a fait prendre à quelques personnes ce pied pour celui d'un homme, changé en pierre par la tête de Méduse.

(\*) Tel est le Leucophthalme de Pline le naturaliste.

(\*\*) Ce sont les olites. Il y a aussi une petite huître, ridée, ovale, qu'on pourroit prendre pour une pierre auriculaire.

(†) Il a fait graver une de ces pierres mamillaires.

**PARTIE II.** Ce qui est encore plus clair, car J. B. Robinet le dit, c'est qu'un caillou oriental est l'ébauche d'un enfant en maillot, parce que sa marbrure en renferme l'image (\*); qu'une agathe qui représente la tête d'un negre, peut bien avoir servi de moule à la tête d'un Caffre (\*\*); & qu'un rocher de Malthe, connu des chevaliers sous le nom de *moine pendu* (†), est probablement le type d'un cordelier mourant au gibet.

On ne réussit jamais dans son premier apprentissage; aussi la nature, qui s'est essayée assez grossièrement dans les fossiles à faire l'homme, va le mouler avec bien plus d'adresse dans les plantes,

On découvre, dit J. B. Robinet, une analogie merveilleuse entre l'homme & les végétaux : l'homme a un corps & des membres,

(\*) C'est le *Puer infasciis*. Voyez l'ouvrage que j'analyse, page 34. --- C'est ici qu'il faut citer, encore peut-être ne me croira-t-on pas.

(\*\*) Ibid. page 35.

(†) Ibid. page 36.

& l'arbre un tronc & des branches ; l'écorce de l'arbre est composée de trois membranes, aussi bien que notre peau : la sève tient lieu de sang à la plante ; ses fibres ligneuses lui servent de veines lactées, & ses feuilles sont les poumons : on découvre dans les parties sexuelles des végétaux un rapport singulier avec nos organes de la génération. Enfin, la plante vit, respire & transpire ; elle dort, & elle veille ; elle est malade, & elle se porte bien : voilà bien des apanages de l'humanité ; si elle en avoit davantage, elle feroit un homme (\*).

L'HOMME  
SEUL.

(\*) Comme l'idée de l'analogie entre l'homme & les végétaux est au fond très-vraie, je me fais un plaisir d'analyser ce chapitre 36 des *considérations*. Il servira de nouvelle preuve à un chapitre antérieur de la *Philosophie de la Nature*.

Les parties sexuelles des plantes ne s'éloignent pas beaucoup, pour la forme, des parties naturelles de l'homme & de la femme ; les étamines, parties mâles des plantes, portent des gosses spermatiques analogues aux testicules ; & le pyistile a sa base, ses conduits & son sommet, qui représentent la matrice, les trompes & la vulve d'une femme.

**PARTIE II.** Au reste , la nature de tems en tems donne une idée de ses talens méchaniques , en perfectionnant le type humain dans les plantes : on a trouvé dans la forêt d'Aldorff , un champignon portant un groupe de six hommes (\*). Ailleurs on a observé deux femmes nues , représentées par un navet & une mandragore (\*\*).

Le fœtus plante a des filets ombilicaux , des lobes qui lui servent de placenta , & des enveloppes qui répondent à notre *chorion* & à notre *amnios*.

Il y a dans le corps humain deux fluides généraux , le sang & la lymphe : il y a dans les plantes deux fluides , la sève & une liqueur visqueuse analogue à la lymphe.

La plante pompe par ses racines & par les pores de ses feuilles , un suc qui est porté dans des utricules qui lui servent d'estomach ; là il fermenté & se digere ; il se rend ensuite dans les organes excrétoires , où s'évacuent les matières peu propres à s'assimiler avec la substance.

Les maladies des plantes ont beaucoup de rapport avec les nôtres : elles sont sujettes aux pustules , aux engorgemens , aux abcès , à l'inflammation , à la fièvre , à la gangrene , &c. Au reste , cette analogie semble portée à la démonstration dans l'*Anatomie des plantes* de Grew , & dans le *Traité de l'ame des plantes* du docteur Dedu.

(\*) Considérat. &c. page 59.

(\*\*) Ibid. pag. 58 & 60.

Notre portrait est encore plus parlant dans les animaux que dans les plantes : on voit un serpent des Indes orientales (\*), qui porte un masque de tête humaine sur son dos, & des carpes anthropomorphes, qui peuvent rendre vraisemblable la fable des Syrenes.

L'HOMMÉ  
SEUL.

Plus on monte de degrés dans l'échelle, & plus les imperfections disparaissent ; l'homme marin, attesté par tant de voyageurs, ne diffère, dit-on, de nous que par l'élément qu'il habite, par ses écailles & par sa stupidité (\*\*).

L'Ourang-Outang qui vit dans les bois, qui ne manque pas d'esprit, & qui est sans écailles, remplit l'intervalle qui est entre le triton & l'homme.

Enfin, la nature après s'être amusé à créer des hommes difformes, tels que les Negres de Manille avec leurs queues, & les Hotten-

---

(\*) C'est le *Cobra di Capello*.

(\*\*) Ici J. B. Robinet ne fait guere que copier Tellamed ; c'est au public à juger de leur double autorité.

**PARTIE II.** totes avec leurs tabliers , & les hommes fort laids , tels que les Lapons & les Kal-moukes , avant de casser son moule , a produit les Persans & les Géorgiennes , les plus beaux individus de l'espèce humaine : ces chefs-d'œuvres dont on ne trouve guere dans notre Europe les images que dans les belles statues de l'antiquité : la Vénus de Médicis , l'Apollon du Belvedere & l'Atinouïs .

Tel est le système de l'auteur du livre *de la Nature* : comme il est appuyé tantôt sur des faits & tantôt sur des sophismes , il est à certains égards un chef-d'œuvre de délire & un chef-d'œuvre de raison .

Il est évident qu'il y a un rapport singulier entre tous les êtres ; qu'ils vont tous en se dégradant par nuances insensibles , & que s'il est une propriété qui leur soit commune à tous , c'est la faculté de vivre .

Mais que d'absurdes corollaires ose-t-on tirer de ces axiomes , & quel rôle subalterne fait-on jouer à la nature !

• Peut-on

Peut-on supposer que l'être générateur fasse son apprentissage sur la scène du monde comme

L'HOMME  
SEUL.

un élève de Pigal dans l'atelier de ce sculpteur ? La nature ne fait rien d'ébauché ; pourquoi lui prêter nos petits effais, nos moules & notre impuissance ?

La nature en faisant des priapolites & des mandragores, a voulu faire des priapolites & des mandragores, & ne s'est point essayée à faire l'homme.

Pourquoi l'homme seroit-il le premier objet du travail de l'être générateur ? est-il son chef-d'œuvre ? Sait-on si dans cette multitude de planètes qui font leur révolution autour de notre soleil & des étoiles fixes, il n'y a point d'intelligence supérieure à la nôtre ? Sans nous égarer dans cette immensité de mondes, avons-nous seulement parcouru toute la surface de ce grain de sable qu'on nomme la terre, & connoissons-nous les habitans des terres australes ?

Si la nature a eu besoin d'un prototype

**PARTIE II** pour créer l'homme , je ne vois pas pourquoi il ne lui en auroit pas fallu aussi pour créer les mondes ; car il est probable qu'une planète , telle que Saturne , n'est pas un des modeles sur lesquels l'homme a été travaillé ; & s'il y a seulement deux prototypes nécessaires , le système de notre philosophie est renversé.

Il sera toujours infiniment absurde de chercher le moule de l'espèce humaine dans une conque de Vénus & dans un priapolite.

Il sera infiniment absurde de supposer que cette conque & ce priapolite , qui ne font ni d'autres fossiles , ni d'autres coquillages , sont le type d'une jouissance.

Il sera infiniment absurde de composer un homme avec des cailloux , des pierres mamilaires , des agathes , des raves & des mandragores , parce qu'il y a des fossiles qui représentent un cerveau , un pied & des mamelles ; des pierres précieuses sur lesquelles des têtes sont dessinées , & des plantes qui sont taillées en homme.

Milord Shaftesbury a composé un livre, pour prouver que la vérité étoit inaccessible au ridicule; & je serois tenté de croire que dès qu'on peut rire d'un système, on est en droit de le rejeter : la raillerie entre les mains de Lucien, peut être une pierre de touche pour distinguer les opinions des hommes des vérités immortelles de la nature.

L'HOMME  
SEUL.



## ARTICLE XX.

## MOUVEMENT GÉNÉRATEUR.

## PARTIE II.

**H**IL m'est tombé entre les mains une dissertation physique sur la génération, traduite du latin, & imprimée il y a douze ans (\*); où l'a-

(\*) Il est bon de marquer la date précise de l'impression, car le style pourroit faire croire à quelques Bibliographes que l'auteur a été contemporain de Rabelais : voici quelques phrases de la dédicace au roi de Prusse.

« Ainsi que nous ne pouvons nous empêcher aujourd'hui, malgré notre attachement à la vie, de désirer d'être les contemporains des Césars, lorsque nous lisons leur vie, de même, &c. Or. si c'est un vœu sage & sensé que nous formons en désirant avoir existé dans le siècle des Césars, pour leur donner des marques de notre amour : certes, sire, vous le fentez, & il ne peut y avoir qu'un esprit bas & rampant, qui ne sent ni la bonté ni les hauts faits, qui ne forme pas ces désirs. Si les siècles futurs, enviant notre bonheur, désirent avoir vécu avec nous, je dois être exempt de blâme quand je parois assez hardi pour vous offrir cet essai de talens ordinaires, &c. »

Affûrement ce n'est pas dans ce style que Trajan a été loué par Pline ; Louis XIV par Buffon-Rabutin, & Frédéric lui-même par Voltaire.

teur s'écarte des routes vulgaires, & bâtit un système qui peut prêter à la critique, mais non à la plaisanterie.

L'HOMME  
SEUL.

La génération, dit notre anonyme, n'est qu'une combinaison du mouvement, & si la semence devient féconde, c'est parce qu'elle fermente dans les testicules de l'homme & dans l'ovaire de la femme : ce mouvement en faisant circuler les humeurs, devient la base des tempéramens ; lui seul entretient l'activité de nos organes ; lui seul, en agitant nos faisceaux fibrillaires, enfante nos passions, & il ne nous manque que le secret de le perpétuer dans nos frêles machines, pour acquérir l'immortalité.

Avec ce mouvement génératrice, notre philosophe explique tout : une modification particulière du mouvement dans les organes de la génération produit un mâle plutôt qu'une femelle ; une autre fait un manchot & une troisième fait un embryon à deux têtes.

Il en est de la génération ainsi que de la  
**PARTIE II.** Chymie : comme la variété des matières  
qu'on met dans les fourneaux fait varier les  
produits qui résultent de la séparation de leurs  
principes, de même, la variété des semences  
fait varier les produits de la génération.

De toutes les hypothèses que la philosophie  
ancienne & moderne a fait naître, pour jeter  
quelques lumières dans la nuit de notre berceau,  
celle-ci auroit pu, je ne dis pas conduire le  
plus sûrement à la vérité, mais du moins  
satisfaire le plus l'esprit humain.

Mais il auroit fallu que l'auteur de ce système  
ne l'eût pas conçu d'une manière vague, &  
qu'il ne l'eût pas exprimé encore plus vague-  
ment qu'il ne l'a conçu.

Il auroit fallu qu'il eût appuyé ses principes  
sur des expériences : car les faits sont presque  
la seule logique de l'histoire naturelle.

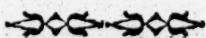
Il auroit fallu, sur-tout, qu'en admettant  
une cause méchanique de la génération, il  
eût concilié son hypothèse avec l'idée du

suprême ordonnateur de la grande machine  
de l'univers.

L'HOMME  
SEUL.

Au lieu de tout cela , l'anonyme s'amuse à parler de l'ovaire de la femme , qui n'a point d'ovaire ; à assurer que Pasiphaé a pu faire naître le Minotaure , & à prouver qu'une vierge peut concevoir & enfanter sans miracle.

Il viendra peut-être dans la suite quelqu'homme de génie , qui partant de ce principe du mouvement générateur fera mouvoir le monde physique sur un autre pivot : la même idée qui meurt dans un cerveau stérile , germe quelquefois avec succès dans une tête mieux organisée : une pomme tombe d'un arbre dans un jardin de Londres , le peuple des physiciens n'y voit que la chute d'un fruit , Newton y apperçoit le principe qui fait graviter les mondes.



## ARTICLE XXI.

*HYPOTHESE TURQUE DU PHILOSOPHE  
IBN-ELBAKA.*

**PARTIE II.** **F**E ne crois pas à la jument Alborak, qui conduisit Mahomet vivant dans les sept cieux : je ne pense pas qu'il y ait de la sagesse à introduire dans la physique les calculs du Coran & de l'Apocalypse ; je n'ai jamais poursuivi la chimere du grand œuvre : mais malgré les absurdités de ce genre qui accompagnent l'hypothese du bon Musulman Ibn-Elbaka , il me semble qu'elle peut figurer avec distinction avec les moules , les formes plastiques , & toutes les rêveries que je viens de réfuter : je vais l'exposer avec tout son appareil oriental , mais sans y ajouter la plus légère réflexion : ce qui s'y rencontre de vrai , sera aisément apperçu par les lecteurs qui suivent la chaîne de mon ouvrage : pour les erreurs , elles y sont exposées avec tant d'absurdité qu'elles

portent avec elles leur contre-poison.

« Il faut conclure de mon système (\*), que

L'HOMME  
SEUL.

» le principe du corps humain vient de la  
» terre qui d'abord a végété, & de l'état de  
» végétal a ensuite passé à celui d'animal :  
» cet animal a servi d'aliment à l'homme, &  
» cet aliment a été d'abord du sperme,  
» ensuite de la chair, des veines & des os  
» dont l'être est né, & après la naissance il  
» subsiste, ou il ne subsiste pas. -- Sachez  
» donc, vous qui cherchez le grand œuvre,  
» que de tant de millions d'atomes de la terre,  
» à peine un seul devient assez actif pour  
» végéter ; que la plus petite partie de mille  
» millions de végétaux devient animale ;  
» que de mille millions d'animaux une seule  
» molécule devient humaine, & que de mille  
» millions de molécules humaines, il n'y en  
» a qu'une qui devienne une goutte de sperme ;

---

(\*) Ce fragment est tiré d'un livre italien, qui a pour titre : *Della litteratura de Turchi*, édition de Venise, pages 75 & 76.

» ce n'est pas tout encore : de mille millions  
PARTIE II. » de gouttes de sperme une seule devient  
» semence : de mille millions de parties de  
» semence, une seule arrive à la matrice , &  
» de mille millions de ces particules féminales  
» qui arrivent à la matrice , il en naît un seul  
» homme , & de mille millions qui naissent,  
» un seul subsiste , & de mille millions qui  
» subsistent un seul est Musulman , & de mille  
» millions de Musulmans , un seul a la vraie  
» foi , & de mille millions de fideles un  
» seul est philosophe , & de mille millions de  
» philosophes , un seul devient adepte . -- Le  
» but de tant de générations est donc un  
» adepte : ainsi la nature entiere a contribué  
» à son existence ».



## ARTICLE XXII.

*ORONDAL, Histoire philosophique écrite sur les mémoires de Zoroastre.*

Je ne faurois mieux terminer l'histoire des erreurs humaines sur la génération, que par la rêverie d'un des plus anciens défenseurs de l'Epigenèse : il s'agit d'un petit écrit fait sur les mémoires de Zoroastre, un des premiers législateurs de l'Orient : ce n'est point l'ouvrage que nous avons de ce philosophe sous le nom d'Oracles (\*), ni son fameux Zend, un des évangiles de l'Asie, ni le Sadder qui en est l'abrégué ; je parle ici d'une bagatelle échappée à ce grand homme, dans le tems qu'il s'ennuyoit dans son ferrail de Bactra, comme tout roi philosophe doit s'ennuyer quand il a un ferrail.

L'HOMME  
SEUL.

Un roi de la Bactriane, successeur de Zo-

(\*) *Oracula versibus hexametris græcè cura servati Gallei, in-4°, Amstelodami, 1689.*

**PARTIE II.** roastre , qui avoit aussi un ferrail , & qui n'étoit pas philosophe comme le sublime auteur du Zend , trouva cette histoire dans les archives de la couronne , & la rédigea telle qu'elle est ici ; je ne garantirai point la vérité , mais seulement la fidélité de sa traduction : le Parsis de qui je la tiens a eu la complaisance de la rendre en françois mot pour mot , & c'est sur cette version que j'ai fait l'écrit qu'on va lire ; seulement j'ai pris la liberté d'en retrancher les allusions fréquentes aux attributs d'Oromaze & d'Arimane , les allégories trop recherchées , & tout ce fatras de langage mystique & théurgique , que les Orientaux prennent souvent pour du style sublime : j'ai tâché de faire parler Zoroastre & son rédacteur , comme ils auroient parlé eux-mêmes , s'ils avoient vécu dans ce siecle de lumiere & de raison ; & si une traduction de ce genre n'est pas de nature à se faire citer , elle l'est du moins à se faire lire .

Les notes , qui sont au-dessous du texte ,

serviront à éclaircir divers points d'histoire naturelle, & à concilier la physique ancienne avec la nôtre : elles sont toutes de moi, & je l'annonce avec empressement, afin qu'on ne fasse pas honneur de mes erreurs à Zoroastre.

---

L'HOMME  
SEUL.



## ORONDAL.

## PORTE I. (\*)

## HYMNE ANTÉRIEURE A ZOROASTRE.

**PARTIE II.** « **F**E te salue, ô roi de la nature ; toi,  
 » qui as jeté dans l'étendue, des millions de  
 » sphères étincelantes, pour former l'archi-  
 » tecture de la machine qui embrasse tous les  
 » êtres ; toi, qui as ordonné aux mondes de  
 » graviter les uns sur les autres, & qui fais  
 » résulter des loix éternelles du mouvement,  
 » l'équilibre & le repos de l'univers.

» On dit que dans cette petite fourmilliere  
 » qu'on nomme la terre, il y a des taupes  
 » qui ne savent pas si tu es, & des tigres  
 » qui voudroient que tu ne fus pas : je ne te

---

(\*) Ceux qui ont lu le docteur Hyde, savent que les Orientaux nomment *Porte*, ce que nous appelons *Chapitre*.

» demande pas leur anéantissement , car je  
» suis comme eux un être organisé ; mais je  
» te remercie de n'avoir pas permis que je  
» devinsse ou aveugle ou ingrat.

» Je me suis servi de l'intelligence dont tu  
» m'as doué , pour t'étudier dans les merveilles  
» du globe que j'habite ; les facultés que je  
» tiens de toi , m'ont conduit à la nature , &  
» la nature m'a ramené vers toi.

» J'ai cru appercevoir qu'avec le seul feu  
» élémentaire tu as composé tous les êtres  
» que je découvre , soit par mes yeux , soit  
» par mon entendement ; & je t'adore sous  
» l'emblème de ce feu , dont la pureté me  
» peint ton essence & que j'entretiens depuis  
» tant d'années , pour me tracer une foible  
» image de ton éternité.

» Et toi , ô ma fille , adore aussi cet être  
» suprême qui t'a mise dans mes bras ; mais  
» ne répète point l'hymne que j'ai chanté :  
» tu ne connois point Dieu comme archi-  
» tecte de ces millions de globes qui roulent

L'HOMME  
SEUL.

**PARTIE II.**

» dans l'espace : que t'importe que tous les  
 » êtres gravitent les uns vers les autres ? Que  
 » te fait même l'éternité de leur auteur , à toi ,  
 » qui n'es pas à portée de la comprendre :  
 » à toi , dont l'existence est bornée à un  
 » instant qui s'écoule : à toi , qui dois plus au  
 » souverain de la nature , en qualité d'être  
 » sensible , qu'en qualité d'être raisonnabilé ?

» Que ta priere ne soit que l'effusion de  
 » ta reconnoissance ; elle ne doit point être  
 » l'ouvrage d'une philosophie , que tu as  
 » peu exercée : Dieu la desire simple comme  
 » ton ame ; elle sera plus sublime que la  
 » mienne.

» Tu es dans le printems de l'âge , & ton  
 » cœur seul doit parler à la divinité : quand  
 » l'hiver sera sur ta tête , tu feras parler à la  
 » fois le cœur & l'intelligence ; il faut bien ,  
 » quand une partie de nous-même est glacée ,  
 » que l'autre supplée à sa foiblesse .

» Remercie l'être bienfaisant par excellence ,  
 » de t'avoir fait naître dans une isle déserte ,

» où tu n'as à subir ni les chagrins de l'obéissance,  
 » ni les fatigues du commandement; L'HOMME  
SEUL.  
 » où tu vivras tranquille & fortunée, à l'abri  
 » des erreurs & des terreurs humaines, loin  
 » des esprits faibles & des persécuteurs, du  
 » spectacle flétrissant des esclaves & des  
 » caprices destructeurs du vulgaire des rois.

» Il faut le remercier de ce que tu habites  
 » le plus beau climat de la terre, n'ayant point  
 » de marécages à dessécher, & de plantes  
 » parasites ou venimeuses à détruire : sans  
 » être obligée de captiver la mer par des digues,  
 » de disputer quelques vils alimens aux bêtes  
 » féroces, & de faire au péril de ta vie la  
 » conquête de la nature.

» Tu dois le remercier encore de ce que  
 » tu as la paix avec ton ame & avec tous les  
 » êtres qui t'environnent; tandis que par-tout  
 » où les hommes sont rassemblés, le feu  
 » de la guerre embrase jusqu'à l'air qu'on  
 » respire, & fait tarir la source des générations.

**PARTIE II.** » O ma fille, combien Dieu te deviendroit  
» cher, si dans le silence de cette solitude,  
» ton ame émue pouvoit interroger quelqu'au-  
» tre que ton pere ! si ce sein qui s'ouvre aux  
» desirs pouvoit palpiter sous des yeux qui  
» en accélérassent le développement ! Le ciel  
» qui te protege exécutera peut-être un jour  
» ce prodige : il te doit du moins de te laisser  
» le calme de l'ignorance, s'il te refuse les  
» transports de la volupté. »



## PORTE II.

## DU LIEU DE LA SCENE ET DES ACTEURS.

**T**ELE étoit l'hymne que le respectable Orondal chantoit à l'être suprême : il avoit le visage tourné du côté de l'Orient, & la main étendue sur un autel de gazon où brûloit le feu pur & léger de l'Alcohol (\*), feu qui se conservoit depuis quinze ans, & qu'il avoit allumé.

L'HOMME  
SEUL.

(\*) Les chymistes donnent le nom d'*Alcohol* à l'esprit de vin rectifié au dernier degré ; c'est le seul corps de la nature entièrement inflammable. Les premières expériences que fit sur ce sujet Boerhaave, déconcertèrent toute la physique moderne, qui cependant ne marchant qu'à l'appui des faits, ne sembloit pas aisée à déconcerter. On fut très-surpris d'apprendre que ce liquide enflammé n'exhaloit aucune fumée, ne noircissoit pas les corps qu'on exposoit sur sa surface, & se consumoit entièrement sans déposer de cendres ; on le fut encore plus d'entendre assurer qu'un charbon ardent plongé dans l'alcohol, loin de l'allumer, l'éteignoit lui-même : les uns nierent les faits, d'autres les répéterent & accuserent la nature de se contredire : il n'y eut qu'un petit nombre de sages qui avouerent que Boerhaave étoit un grand homme, & qu'ils ne connoissoient pas parfaitement la marche de la nature.

**PARTIE II.** Orondal n'avoit encore que cent vingt ans : au feu de ses yeux, à la vigueur de sa démarche, & encore plus à celle de sa raison ; on l'auroit cru dans l'automne de l'âge ; ce qui paroîtra un prodige aux rois mes contemporains qui sont déjà vieux à cent ans (\*) ; mais aussi pourquoi ont-ils un trône & un ferrail ?

Zima, fille d'Orondal, tous les jours, au lever & au coucher du soleil, versoit dans un vase de porphyre la liqueur odoriférante qui servoit d'aliment au feu sacré : c'étoit une beauté piquante, qui unissoit la fraîcheur de

(\*) J'ai voulu, en partant de ce fait & d'un texte de Salomon qui fixe la vieillesse de l'homme à quatre-vingts ans, calculer l'époque où cette histoire fut écrite par Zoroastre ; mais comme la solution de mon problème m'a conduit quelques trois mille ans avant le temps où les historiens placent le règne de ce fameux roi de la Bactriane, je ne veux pas faire part au public de mon calcul : je n'irai point pour un conte, quelque philosophique qu'il soit, me brouiller avec les chronologistes ; & sous prétexte que Zoroastre n'a jamais menti, brûler les livres d'Uſſérius, du chevalier Marsham & du père Pétau.

quinze ans à l'ingénuité de dix : ses charmes sont au-dessus de mon pinceau : les génies bienfaisans créés par Brama l'auroient prise pour une habitante du ciel , si elle n'eût pas vécu dans une isle déserte ; & elle auroit eu un culte , si elle avoit pu avoir des adorateurs.

L'HOMME  
SEUL.

Zima étoit donc parfaitement belle ; ce qui n'est pas rare en Asie : mais de plus elle n'en favoit rien ; ce qui est un peu moins commun , dans nos grandes villes , où les jeunes filles apprennent bientôt ce secret , non de leurs rivales , mais de leurs amans , de leur cœur & de leurs miroirs.

Au reste , Zima dans son désert avoit toutes les jouissances , excepté celle qui donne du prix aux autres : d'abord elle habitoit le plus beau climat de l'Asie , une terre où les fruits & les fleurs naissoient sans culture , & qui eût été le berceau du genre humain , si le genre humain pouvoit avoir un berceau.

Cette isle éloignée de Baçtra de plus de deux

T iiij

**PARTIE II.** cents cinquante parasanges (\*), n'avoit aucune terre dans son voisinage ; seule au sein de l'Océan , elle sembloit séparée de toute la nature.

Il n'y avoit autour d'elle aucun port où le plus foible vaisseau pût mouiller ; environnée de toutes parts de rochers escarpés , elle paroifsoit au navigateur le repaire des aigles & des vautours , plutôt que la demeure d'un philosophe.

Cette isle , malgré le préjugé , renfermoit la

---

(\*) La *Parasange* de la Perse , suivant les commentateurs qui ont le mieux défriché les landes de l'antiquité , renfermoit trente stades de la Grece , & il faut huit stades pour former un mille d'Italie. Il s'ensuit que l'isle d'Orondal étoit située à environ neuf cents trente-sept milles , c'est-à-dire , à plus de trois cents douze lieues de Baetra : j'ai cherché dans Ptolomée , dans Cluvier & dans tous nos géographes des traces de cette isle ; mais , soit que le globe ait subi quelque grande révolution , soit peut- être qu'il n'y ait eu qu'un foible intervalle entre la naissance de cette isle & son anéantissement , je n'ai pu asseoir sur ce sujet que de foibles conjectures ; ce qui me fait beaucoup de peine , soit à cause de mon amour pour la géographie , soit à cause de mon respect pour la mémoire de Zoroastre .

plupart des biens qui peuvent faire chérir l'existence; & si l'amour avoit pu s'y introduire, l'homme y auroit été aussi fortuné, que Brama l'est dans la sphère du feu, d'où il gouverne les mondes.

---

L'HOMME  
SEUL.

Cependant les rochers dont l'isle étoit ceinte, ne receloient point dans leur sein de mines d'or; puisque ses habitans jouissoient de la nature, ils n'avoient pas besoin de l'acheter.

On n'y trouvoit aussi ni perles ni diamans; qu'en auroit fait Zima? belle, jeune & à demi nue, elle se paroit de ses charmes: tous les brillans de l'Asie n'auroient pu que lui nuire, puisqu'ils n'étoient point elle.

A la place de tous ces riens futiles, on y voyoit des berceaux flexibles de grenades, qui parfumoient au loin l'air qu'on respiroit; des bosquets touffus de lilas qui ne recevoient que ce demi-jour si favorable à la volupté, & des bassins exposés au soleil levant d'où l'onde s'échappoit en cascades colorées, &

**PARTIE II.** venoit rafraîchir l'émail des fleurs , autour de la grotte où Zima goûtoit les douceurs du sommeil . . . . .

*Je vois déjà, à ce tableau, s'échauffer l'imagination de mes femmes : ce soir quand renfermé seul avec Zirphé, mes mains presseront l'albâtre de son sein, que nos bouches seront unies & nos ames confondues, elle ne manquera pas de me dire : ô mon bien-aimé, volons vers l'isle d'Orondal ; dérobe-moi au tourment d'avoir des rivales ; viens dans ce sanctuaire de la Divinité, jouir du ciel & de mon cœur ; que t'importe la Bacchiane ? ne retrouveras-tu pas dans la tendresse de Zirphé, ton trône, ton ferrail & l'univers ?*

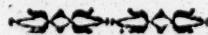
*Ah ! Zirphé, que me demandes-tu ? -- cette  
isle dont je t'entretiens a été engloutie par un  
tremblement de terre, arrivé il y a trois*

*cents quinze ans (\*). Tu soupires ! console-toi : tant que tu respireras, tu n'auras point de rivales ; tu posséderas sans partage ma main & mon cœur ; & ce palais sera pour toi l'isle d'Orondal.*

---

L'HOMME  
SEUL.

(\*) Il est probable que cette île dut sa naissance comme sa destruction à un tremblement de terre, occasionné par l'éruption d'un volcan caché sous les eaux : les fastes de la physique renferment sur ce sujet plusieurs faits aussi extraordinaires que la naissance de l'île d'Orondal. Pline le naturaliste parle d'une île d'Hyera, formée de masses ferrugineuses & de terres lancées du fond de la mer. Séneque prétend que de son temps l'île de Santorin parut tout d'un coup à la vue des navigateurs ; & en 1720 un volcan produisit une île nouvelle auprès de celle de Tercere. Voyez *Transact. philosoph. abr. tome VI, part. II, page 154.* --- Ces faits doivent nous apprendre que toutes les fois que les anciens ont écrit quelque chose d'extraordinaire, ils n'ont pas écrit une absurdité : admirons leurs connaissances naturelles, respectons leurs histoires & lissons jusqu'à leurs romans.



## PORTÉ III.

*COMME LE SEIN ET LES DESIRS DE ZIMA  
SE DÉVELOPENT.*

**C**E PENDANT Zima, reine dans son isle,  
**PARTIE II.** ne voyoit son pere que pour l'aimer, ne s'adrefsoit à Dieu que pour le bénir, & ne connoissoit la nature que pour goûter ses biensfaits ; elle sembloit devoir être heureuse , elle ne l'étoit pas ; il lui manquoit une jouissance , sans laquelle toutes les autres ne sont rien.

Une fille de quinze ans , qui habite sous un beau ciel & qui est oisive , s'ennuie bien-tôt de n'avoir à parler qu'à Dieu , à son pere , & à ses arbres : Zima erroit donc dans son isle , triste , sans en soupçonner la cause , & cherchant avec inquiétude le plaisir qu'elle ne connoissoit pas.

Lorsqu'elle venoit faire sa priere au soleil levant , les rayons de cet astre faisoient fermenter dans ses veines un feu qui l'étonnoit ;

si elle se baignoit, l'impression de l'onde faisoit frémir en elle délicieusement toutes les fibres du toucher : voyoit-elle deux oiseaux se caresser ? elle pressentoit le plaisir dont ils étoient enivrés, & se doutoit bien qu'il étoit d'une nature différente de celui qu'elle goûtoit dans les froids embrassemens d'Orondal.

---

L'HOMME  
SEUL.

L'aspekt de son sein l'entretenoit sur-tout dans ses rêveries ; elle avoit vu ses deux roses long-tems renfermées dans leur germe, & son œil curieux mesuroit chaque jour la marche graduée de leur développement, jusqu'à ce qu'elles furent entièrement épanouies : elle ne tarda pas à s'appercevoir que ce sein d'albâtre avoit un mouvement alternatif, & palpitoit, lorsqu'elle se laissoit aller à ses vagues desirs de félicité ; ce rapport secret entre l'ame & une gorge naissante, devoit paroître sans doute un singulier phénomene à Zima, puisque de nos jours il fait déraisonner tant de philosophes.

## PORTE IV.

*CONFIDENCE D'UNE FILLE A SON PERE,  
QUI N'EST PAS DANS NOS MŒURS.*

**PARTIE II.** **T**EL étoit minuit, la nature entiere étoit dans le silence, & la lumiere incertaine de la lune ne pénéroit que foiblement dans la grotte d'Orondal; cependant Zima & son pere ne dormoient pas; Zima tourmentée de ses quinze ans, & Orondal d'un problème d'algebre qu'il n'avoit pu résoudre: la jeune insulaire romptant la premiere le silence: Mon pere, dit-elle, les hommes dont vous dites que le continent est peuplé ressemblent-ils à vous ou à moi? -- Mais, ma fille... ce sont des hommes, & nous, nous en sommes aussi. -- Si je suis un homme, reprit Zima, certainement vous ne l'êtes pas: je vois une barbe blanche descendre en ondoyant sur votre poitrine, & mon menton n'est pas ombragé du plus léger davet; ma gorge captive fait effort con-

tre le tissu léger qui l'enveloppe, & vous . . .  
je crois que vous n'en avez point : lorsque je  
m'incline sur le bord d'une fontaine, il me  
semble toujours que votre visage est moins  
attrayant que l'image fugitive que j'aperçois  
dans l'onde : non, nous ne sommes point for-  
més sur le même modele ; & mon pere me  
trompe, ou il est trompé par la nature.

L'HOMME  
SEUL.

Une pareille confidence étoit plus embar-  
raffante pour Orondal, que tous ses problê-  
mes d'algebre ; il auroit bien désiré que sa  
fille n'eût jamais l'idée d'un bonheur qu'elle  
ne pouvoit goûter ; mais il étoit vrai, & il  
instruit Zima à l'être : il résolut donc de lui  
répondre, sans lui donner des lumières trop  
cruelles & sans la tromper : Zima, Zima,  
dit ce sage vieillard, tu vas remplir d'amer-  
tume & ta vie & la mienne : n'importe ; j'ai  
cherché pendant cent ans la vérité, & je  
n'irai point la trahir sur le bord de ma tombe :  
tâche de t'endormir ; demain, au lever de  
l'aurore, je te montrerai un monument qui

**PARTIE II.** te fera cher , malgré les larmes qu'il te fera répandre : alors un grand secret te sera dévoilé.

L'attente d'un grand secret n'étoit pas un moyen bien propre à endormir Zima ; aussi s'agita-t-elle le reste de la nuit ; & au point du jour les roses de son teint parurent fanées pour la première fois.



## PORTE V.

*ZIMA DÉCOUVRE QU'ELLE A UN SECOND  
PÈRE.*

LES rayons du soleil levant commençoi ent à peine à colorer le pic des montagnes, lors que Zima & son pere sortirent de leur grotte, & s'avancerent en silence vers le bord de la mer. Après trois heures de marche, ils arriverent dans un bois touffu où l'aspect lugubre des cyprès, l'absence de la lumiere, & le silence de la nature inspiroient une certaine horreur religieuse ; vers le milieu étoit un obélisque, qui avoit pour base un tombeau entr'ouvert. Orondal arrivé au pied du monument, prend une urne qui y étoit enfermée, la baise les larmes aux yeux, & la montrant à Zima qui s'attendrissoit sans en savoir la cause : O ma fille, lui dit-il, cette cendre que j'offre à tes yeux, a été un être vivant tel que toi. -- Zima frémît, son ame

L'HOMME  
SEUL.

**PARTIE II.** n'étoit pas encore ouverte à l'idée de destruction. -- Orondal continua : -- Cette cendre m'est bien chere ; c'est celle de l'objet respectable qui t'a donné la vie. -- Quoi, dit Zima avec ingénuité, la nature m'a donc donné deux peres; car vous l'êtes; vos biensfaits & le plaisir que j'éprouve en vous ferrant dans mes bras m'en assurent. -- Oui, ma fille, je suis ton pere; mais je ne suis pas le seul qui ait droit à ta reconnoissance : plus un être est simple, moins la nature fait de frais à sa production; ce grain que tu foules aux pieds suffit pour faire naître un arbre; le puceron que ton doigt écrase, a peut - être lui seul donné la vie à vingt mille pucerons (\*);

---

(\*) L'infatigable Réaumur, le hardi Leuwenhoeck, & l'auteur justement célèbre de la *Palingénésie philosophique*, ont confirmé par leurs expériences le système de Zoroastre : en effet, qu'on prenne un puceron au moment où il sort du sein de sa mere & qu'on l'enferme dans un bocal, il ne tardera pas à faire des petits : la postérité de cet insecte vierge en fera ensuite d'autres sans s'accoupler, & dans l'espace de trois mois la race du premier puceron sera parvenue jusqu'à la neuvième

mais

mais la machine humaine est si compliquée,  
qu'il faut toujours le concours de deux êtres  
pour en produire un troisième. -- Zima versa  
quelques larmes, puis saisisant l'urne : O mon  
second père, s'écria-t-elle, pourquoi n'ai-je

L'HOMME  
SEUL.

génération, sans que la nature ait eu besoin du concours des deux sexes : il est probable cependant que le puceron engendre avec une sorte de volupté : mais combien ces plaisirs solitaires sont faibles au prix des nôtres !

Leuwenhoeck a, dit-on, observé un animalcule dont la génération est encore plus singulière que celle du puceron ; il ne vit que trente heures, ou pour mieux dire, il est immortel ; car sa mort n'est qu'un sommeil d'un moment, après quoi il se divise en huit parties, qui sont huit autres animalcules : ceux-ci, trente heures après, en produisent chacun huit autres, ce qui forme :

Dans la première multiplication ,	8
seconde ,	240
troisième ,	1920
quatrième ,	15360
cinquième ,	122880
sixième ,	983040
septième ,	7864320

Ainsi, en moins de neuf jours, voilà un seul insecte qui en engendre près de huit millions. O nature, combien de principes de vie tu renfermes dans ton sein ! & il y a sur ce globe de malheureux sectaires qui prêchent la doctrine de l'anéantissement.

jamais pu épancher mon ame dans ton sein?  
**PARTIE II.** combien je t'aurois aimé ! car tu me ressem-  
blois sans doute encore plus que le vieillard  
respectable qui m'amene à ta tombe : ce petit  
cyprès ne differe point de l'arbre élevé qui  
l'ombrage ; il faut bien que je sois ton image ;  
peut-être tiens-je de toi ma figure, & ma raison  
d'Orondal. — Zima s'arrêta pour rêver ; en-  
suite jetant sur l'urne des regards pleins de  
feu : ô nature, dit-elle, puis-je espérer qu'un  
jour tu ranimeras cette cendre ? Peut-être , dit  
Orondal ; & ce peut-être la fit rêver encore.



## PORTE VI.

*HISTOIRE D'ORONDAL.*

**C**EPENDANT Orondal s'apperçut que sa fille à chaque instant étoit plus émue ; & craignant que sa sensibilité ne lui fût fatale, il l'arracha de ce séjour funebre, & prit avec elle le chemin de la grotte. Durant la route Zima porta de nouveaux coups à la philosophie d'Orondal. Pourquoi, dit-elle, sommes-nous seuls dans ces climats, n'ayant donné l'être à personne, & trahissant l'espoir de la nature ? -- Ma fille, tous les âges ne sont pas également favorables à la fécondité : vois ce cedre à moitié desséché, il a épuisé tous ses sucs générateurs, & jamais il ne naîtra de lui des rejettons qui lui ressemblent : je suis ce cedre, & sans ma chere Zima, j'entrerois tout entier dans la tombe. -- Pardon, mon pere ; maisachevez de m'éclairer : suis-je le seul être à qui vous ayez donné le

L'HOMME  
SEUL.

jour? -- Non; tu es le soixante & douzième  
**PARTIE II.** enfant que j'ai fait naître: famille nombreuse,  
sans doute, mais que le souffle destructeur  
du despotisme a desséchée. Orondal soupira  
alors & ses yeux parurent humides; Zima  
les effuya avec un baifer, & le vieillard  
voyant qu'il ne lui étoit pas possible d'avoir  
des secrets pour sa fille, s'assit avec elle sur  
le bord d'une anse que la mer formoit à une  
lieue de sa demeure, & lui parla ainsi:

Cette isle ne m'a point fait naître, & j'ai  
vu le jour dans le vaste continent, dont cette  
mer nous sépare; mon pere, qui avoit élevé  
son souverain, étoit devenu son ministre, &  
en qualité de son premier esclave, jouissoit  
du droit d'opprimer: il déplut au nain de son  
maître qui l'amusoit par ses faillies, & le roi  
lui fit trancher la tête: le bouffon qui se jouoit  
de tout, par une bizarrerie digne de lui,  
me fit donner sa place, & je sortis de l'écha-  
faud, le visage encore tout couvert du sang  
de mon pere, pour m'asseoir au pied du

trône : j'avois alors trente ans ; on ne me connoissoit à la cour que sous le titre de philosophe ; mais il avoit paru très-plaisant au petit monstre de Bactra , de voir comment s'y prendroit un être libre pour adulter un maître , & l'éleve de la nature pour commander à des hommes ; je vis le piege , & je n'y tombai pas : le prince étoit un homme féroce , qui faisoit périr ou rendoit semblables à lui tous ceux qui pouvoient l'approcher ; il fallut que je fisse ma cour au tigre , pour sortir sans danger de son repaire ; parvenu à la faveur , j'obtins enfin un exil honnête ; je secouai alors la poussière de mes pieds , & cessant d'être ministre d'un despote je redevins homme (\*).

---

L'HOMME  
SEUL.

---

(\*) Il y a dans ce récit bien des choses que Zima n'étoit pas à portée d'entendre , sans avoir eu des connaissances antérieures ; mais il paroît qu'Orondal l'avoit instruite de tout , excepté de la différence des sexes , de l'amour & des mystères de la génération. --- Ce sage ne favoit pas que dans ces matières une fille de quinze ans , renfermée dans une isle déserte avec un homine , a bientôt deviné la nature.

**PARTIE II.** Un être qui te ressemblait, Zima, & qui étoit à peu près de mon âge, m'accompagna dans ma retraite : cet être qu'on appelle une femme, s'unît à moi pour en produire d'autres ; & tranquille avec mes livres, mon cabinet de physique & mes enfans, j'oubliai Bactra & l'univers.

Cependant l'Asie se renversa sur elle-même ; les souverains subjuguèrent leurs voisins pour être subjugués à leur tour : le trône de la Bactriane, sur-tout, n'ayant de force ni contre les conquérans, ni contre les usurpateurs, fut envahi tour-à-tour par des barbares & par des rebelles ; ce mouvement terrible des empires qui se détruisoient, ne parvint pas jusqu'à moi : la tempête étoit autour des trônes, & le port dans les déserts.

J'avois cent cinq ans lorsqu'on m'amena dans ma retraite le dernier rejetton de la race de nos rois, échappé par un bonheur inespéré au désastre de sa famille : c'étoit un enfant de sept ans, d'une figure intéressante,

qui portoit sur son visage l'empreinte de ses malheurs & l'espérance de les réparer un jour ; on l'avoit nommé Zoroastre ; je l'élevai avec mes enfans , & lui imprimai une marque ineffaçable sur la poitrine , afin que dans la suite les vengeurs de nos rois pussent le reconnoître.

L'HOMME  
SEUL.

Dans un état soumis au pouvoir absolu , il n'y a point de danger à être obscur , mais il y en a à être juste ; l'usurpateur du trône de la Bactriane soupçonna bientôt que j'avois dérobé à sa fureur une victime ; sur ce simple soupçon , il jura d'exterminer toute ma famille : à l'approche des satellites du tyran , je me renfermai avec ma femme & Zoroastre dans le tombeau de mon pere (\*) : mais ma maison fut brûlée , & soixante & onze enfans que j'avois , égorgés sur ses décombres : la même nuit je portai l'enfant royal à un

---

(\*) Voilà l'histoire de l'Orphelin de Tchao ! Comme toutes les nations se copient les unes les autres ! où est l'histoire originale ? Est-ce à la Chine , est-ce dans la Bactriane ?

**PARTIE II.** républicain, qui m'en répondit sur sa tête ; & m'étant traîné sur le bord de la mer, je m'embarquai sur un vaisseau qui faisoit voile pour la découverte d'un nouveau-monde (\*).

Le projet hardi du navigateur ne réussit qu'en partie ; une tempête ayant fait échouer le vaisseau sur les rochers qui bordent notre isle, je me sauваі à la nage avec ma femme,

(\*) Ce sont de plaisantes gens que ces philosophes ! Ils prétendent que personne avant Colomb n'a pu découvrir le Nouveau-Monde ; cependant, si vous en exceptez nos voyages autour du globe, il est prouvé que les anciens ont fait sur l'Océan des routes bien plus hardies que nos célèbres navigateurs : je n'en voudrois pour preuve que ce fameux périple d'Hamon, dont le président de Montesquieu a si bien démontré l'authenticité. Quelques historiens respectables ont même pensé que l'isle Atlantique de Platon & la Thulé de Séneque, pouvoient être l'Amérique : il est vrai que Bochart le nie, par la raison, dit-il, qu'un tel trajet ne pouvoit se faire sans le secours de la boussole. *Géograph. sacr. part. II, lib. I, cap. 35 & 38.* --- Mais d'abord qui nous a dit que les Phéniciens n'avoient pas la boussole ? Les Chinois s'en servoient de tems immémorial, lorsque Marc Paul l'introduisit en Europe : de plus, n'y a-t-il dans la nature aucun secret qui puisse suppléer à l'usage de l'aimant ? Nous faisons le monde bien jeune, c'est que notre raison l'est encore.

à l'aide d'un coffre d'une très-grande surface qui renfermoit des instrumens de physique (\*); & j'abordai dans un Nouveau-Monde, sans doute, puisqu'étant sans habitans, le crime n'avoit pu s'y introduire.

L'HOMME  
SEUL.

Le lendemain de notre naufrage, ma chère Zima, tu vis le jour; c'étoit avant le terme prescrit par la nature: aussi ta naissance coûta la vie à ta mere. Je lui ai érigé le foible monument où je viens de te conduire; mais depuis quinze ans je suis toujours venu seul l'arroser de mes larmes: je me flattais sans cesse que quelque homme digne de toi aborderoit dans cette isle, & déroberoit mon nom à l'opprobre de l'anéantissement: je ne pensois pas que mon secret me seroit si-tôt arraché, & que tu dusses connoître ta mere, avant l'instant où tu pouvois la remplacer.

Cette confidence d'Orondal fut pour l'ame

(\*) Si on fait ici des objections, on en trouvera la réponse ci-après, *Porte XII*, soit dans le texte, soit dans la note.

**PARTIE II.** de Zima l'aurore d'un nouveau jour. Dès lors un nouvel ordre de devoirs se développa à ses yeux : elle s'occupa moins de ce qui manquoit à son bonheur, que du soin d'augmenter celui de son pere; & l'instinct secret de la nature qui l'appelloit à l'amour, se tut quelques momens pour laisser parler la reconnoissance.

Cependant la nuit agitée que Zima avoit passée, les fatigues de la marche & les divers faissemens que son ame avoit subis, avoient détendu les ressorts de sa foible machine : ses genoux se déroberent sous elle; son œil se ferma, & elle s'endormit. . . . .

• • • • • • • • • • • • •

• • • • • • • • • • • • •

• • • • • • • • • • • • •

*Et toi, Zirphé, dérobe-toi aux regards inquiets de tes rivales, & viens veiller avec ton bien-aimé. J'ai cependant un reproche à te faire ; tu t'es attendrie au récit des malheurs d'Orondal ; fais-tu que je suis*

*jaloux de ta sensibilité? suis-je Orondal,  
pour que ton ame passe ainsi toute entiere  
dans tes regards? Viens, que je te punisse  
d'avoir un cœur pour d'autres que pour moi:  
viens . . . je t'en dirai davantage, quand je  
t'aurai embrassée.*

L'HOMME  
SEUL.



## PORTE VII.

*LA POPULATION DE L'ISLE S'ACCROIT  
D'UN HOMME.*

**PARTIE II.** **P**ENDANT que Zima dormoit, Orondal alla sur le bord de la mer recueillir son ame, & interroger la nature. Déjà sa pensée sublime planoit au-dessus de la terre, lorsque des cris perçans partis du sein des rochers attirerent ses regards vers l'entrée du golfe; il vit un jeune homme couvert de sang & d'écume, qui luttoit contre les vagues, pour franchir les rochers & aborder au rivage: Orondal dont la tête seule, malgré l'hiver de l'âge, étoit encore dans sa vigueur, incapable de sauver cet infortuné, lui tendit les bras en signe d'amitié; enfin, les flots se laissèrent dompter, & l'intrépide nageur vint à terre: le philosophe l'accueillit avec cette sensibilité douce & généreuse que la nature a donnée à tous les êtres bien organisés, & qui vit en-

core dans le cœur de l'homme, lorsque tout est mort chez lui; il le mena dans sa grotte pour l'y faire rafraîchir, & de là sous un berceau de palmiers, peu éloigné de l'endroit où il avoit déposé ses instrumens de physique & ses curiosités d'histoire naturelle : car l'inconnu avoit besoin de repos; & comment, à son âge, auroit-il dormi auprès de Zima, dans la grotte du philosophe?

L'HOMME  
SEUL.

Orondal, pendant que l'inconnu embrassoit ses genoux, tournoit ses yeux baignés de larmes du côté de l'orient : Grand Dieu ! s'écrioit-il, s'il étoit digne de toi... Si Zima qui te représente sur la terre... Fais trois heureux, je meurs satisfait... mais s'il apporte du commerce des hommes, les vices qui les dégradent; s'il vient empoisonner l'air pur que je respire; si ces regards pleins de feu ne partent que d'une ame cadavéreuse... ne punis que moi, & que l'ingrat que j'embrasse soit le seul habitant de ces déserts !

## P O R T E V I I I.

*PETIT ENTRETIEN D'ORONDAL ET D'UN  
INCONNU QUI A TROIS PERES.*

## L'INCONNU.

Jeune homme, vois l'hiver sur ma tête,  
& l'été dans mon entendement ; crois-tu  
qu'à l'âge de cent vingt ans, je me suffirois  
à moi-même dans ces déserts, si je m'étois  
accoutumé à dévorer des hommes ? crois-tu  
qu'on vieillisse au milieu des outrages faits à  
la nature & au sein des remords ?

# L'INCONNU.

Être respectable, tu es donc un Dieu !

# O R O N D A L.

Jeune enthousiaſte, tu raifonnes comme tu sens, & tu sens avec la plus grande viva- cité : vois le délire de ton imagination ardente ;

en un instant tu as réunis les deux idées les plus contradictoires ; tu as fait de moi un dieu & un antropophage.

L'HOMME  
SEUL.

Moi, un Dieu ! & je suis près de ma tombe ! & le plus petit des insectes rend mon existence malheureuse ! & mon cœur glacé se ferme à presque toutes les jouissances ! ce blasphème absurde n'est utile qu'à l'adulateur : eh ! qu'as-tu besoin de me flatter ? ne suis-je pas plus foible que toi ?

Dieu remplit l'univers, & le féconde par sa présence ; il prescrit aux mondes la route qu'ils doivent suivre autour de la sphère de feu qu'il habite ; & moi, le dernier des êtres intelligens, je raisonne bien ou mal dans un point de l'espace, je jette quelques conjectures sur l'origine des choses, & d'une main tremblante j'entrouvre de tems en tems le rideau derrière lequel se cache la nature.

### L'INCONNU.

La nature ! -- Voilà un beau mot ; il présente une idée sublime ; mais ce n'est peut-

**PARTIE II.** être qu'un mot : du moins je l'ai consultée  
souvent, & jamais elle n'a daigné me faire part de ses oracles.

ORONDAL.

Eh ! qui es-tu pour avoir le droit d'interroger la nature ?

L'INCONNU.

Hélas ! je l'ignore encore.

ORONDAL.

Tu soupires. -- Jeune homme, ne crains point d'épancher ton ame dans mon sein : réponds-moi, quel est ton nom ?

L'INCONNU.

Je suis malheureux : voilà mon nom ; je n'en ai pas d'autre,

ORONDAL.

Je respecte ton secret & ta douleur : quelque jour ton amitié fera moins défiante. -- Revenons à la nature.

L'INCONNU.

Cruel ! tu ne peux prononcer ce nom sans me rappeler mes malheurs : être obscur,  
jeté

jeté sur la terre pour éprouver des sensations douloureuses, je n'y ai jamais été lié par les nœuds sacrés de la nature : trois hommes tour-à-tour se sont dit mes peres ; l'un que je ne vis jamais, a, dit-on, été empoisonné dans son palais ; l'autre qui m'a nourri un jour, a été brûlé dans sa cabane ; le dernier qui a partagé mon naufrage, vient d'avoir la mer pour sépulture. -- Quelle lumiere me guidera dans ce chaos d'évéñemens terribles ? Un homme peut-il avoir trois peres ? que signifie le mot de pere ? & qu'est-ce que la nature ?

L'HOMME  
SEUL.

O R O N D A L (*à part.*)

Ce cœur tout entier à Zima s'étonne de s'attendrir pour un étranger. . . .

(*à l'inconnu.*)

La machine humaine, quelque compliquée qu'elle soit, ne peut s'organiser que par la volonté d'un seul pere : tu as donné ce titre à trois hommes, & peut-être il n'y en a aucun qui ait droit de le porter ; mais viens à moi,

**PARTIE II.** je veux être ton bienfaiteur ; & si je réussis à te rendre heureux, je mériterai seul d'être ton pere : quant à la nature, je t'exposerai mes doutes sur son essence, & je t'apprendrai à replier ton ame sur elle-même pour la forcer à te répondre ; car il est peut-être aussi difficile de l'interroger que de devenir son interprete.



## P O R T E I X.

*ZIMA DEVINE QU'ELLE POURRA DE-  
VENIR MERE.*

**L**E jeune homme étoit dans l'extase : il se croyoit transporté dans un de ces mondes qu'habitent les intelligences de feu, dont Brama fait ses ministres ; Orondal l'embrassa , promit de venir le retrouver le lendemain au point du jour , & reprit le chemin de la mer , inquiet du sommeil forcé de sa fille , & brûlant de faire son bonheur; mais résolu de le lui cacher , jusqu'à ce qu'il connût celui qui devoit en être l'instrument.

L'HOMME  
SEUL.

Il étoit à peine à cent pas de la grotte , que Zima accourut avec transport , & s'élançant dans ses bras : Ah ! mon pere , s'écria-t-elle , Brama nous a exaucés , je remplirai les vœux de la nature , & vous n'entrerez pas tout entier dans la tombe . -- Comment , ma fille ? — Mon ame étoit trop agitée pour dormir long-

**PARTIE II.** tems : j'ai été vous chercher sur les bords de la mer : j'ai vu..... pardonnez - moi ; j'en suis encore toute émue : j'ai vu sur le sable l'empreinte des pas d'un homme nouvellement abordé dans ces déserts. -- Mais ces pas sont ceux de votre pere. -- Oh ! point du tout ; je les ai long-tems examinés : d'abord ce ne sont pas les miens , parce que j'ai les pieds infiniment plus petits : pour les vôtres je ne les ai point confondus avec ceux de l'inconnu ; vos pieds ont fait dans ce sable humide une trace profonde, & les siens en effleurent à peine la superficie ; on auroit dit que vous marchiez ensemble : inquiete & curieuse , j'ai suivi l'empreinte de ces pas , ils m'ont amené à la grotte : j'ai cherché par-tout avec empressement ; mais je n'ai trouvé personne.... Mon pere , je vous ai tant entendu parler des esprits de feu qui gouvernent les mondes sous les ordres de Brama : l'un d'eux seroit-il venu visiter un philosophe ? Pourquoi a-t-il disparu sans se faire voir à Zima ? Ces êtres supérieurs aiment-

ils beaucoup les habitans de la terre ? Pourrois-je m'unir à un esprit de feu pour faire des hommes ?

L'HOMME  
SEUL.

Orondal étoit toujours dans le syftême que pour le philosophe de la nature , le mensonge n'est jamais bon à rien; mais il étoit dangereux pour Zima qu'elle fût si-tôt éclaircie; il se contenta donc de lui dire que la nuit n'étoit pas trop longue pour réfléchir sur tant de questions , & il lui promit le lendemain de lever tous ses doutes : Zima n'insista pas davantage ; & comme la lumiere du soleil commençoit à disparaître , elle s'étendit sur son lit de verdure , cherchant dans le sommeil un repos qui n'étoit ni dans son cœur ni dans son entendement.



## PORTE X.

## EFFETS DE LA SYMPATHIE.

**L**'INCONNU, de son côté, ne dormoit pas :  
**PARTIE II.** il se promenoit dans la plaine, rêvant aux réponses philosophiques d'Orondal, & tout en rêvant il se trouva à l'entrée de la grotte : la lumiere pâle du crépuscule n'étoit pas encore tout-à-fait éclipsée : il cherche des yeux le vieillard respectable qui avoit offert de lui tenir lieu de pere ; il voit . . . comment rendre tous les traits d'un pareil tableau ? . . . Zima couverte d'une gaze légère, qui dessinoit encore ses charmes en les voilant, paroissoit endormie sur des touffes de fleurs ; ses levres entr'ouvertes laissoient échapper une haleine douce & embeaumée, qui le disputoit au parfum des roses ; son sein qui n'étoit encore connu que de son pere & du zéphir, palpitoit d'un mouvement égal sous la chevelure ondoyante qui lui servoit de voile ; ce qui rendoit Zima encore plus intéressante, c'étoit

un sentiment de pudeur répandu sur toute sa personne, & qui l'accompagnoit jusques dans le désordre du sommeil : ce spectacle auroit créé des sens à une statue de marbre : l'inconnu ivre d'amour & sentant toute son existence frémir de volupté, suivoit l'instinct de la nature qui l'entraînoit impétueusement aux genoux de Zima, lorsqu'Orondal se retournant le vit, s'élança au-devant de ses pas & l'entraîna hors de la grotte. Téméraire, lui dit-il, qui t'amène dans ce sanctuaire où l'innocence repose ! Viens-tu abuser de l'ingénuité d'une fille, & de la foiblesse d'un vieillard ? Retire - toi, si tu respectes encore Orondal, Zima & la vertu.

L'HOMME  
SEUL.

Le départ précipité de l'inconnu n'avoit pu se faire sans réveiller Zima. A peine Orondal fut-il rentré, que sa fille s'adressant à lui : Mon pere, dit-elle, je ne sais si Brama m'a séduite par des songes ; mais j'ai cru voir devant moi un être qui nous ressemble. Quel feu dans ses regards ! ce feu a aussi-tôt passé dans mon cœur : ah ! si cet être charmant vouloit habiter notre isle !

s'il y venoit avec moi, féconder la nature...;

**PARTIE II.**

Ma fille, je vous l'ai dit, il faut connoître la nature, avant de se livrer à ses jouissances.

Eh bien, si c'est un des ministres de Brama, il me dévoilera tous ses secrets : si ce n'est qu'un homme comme nous, nous les étudierons ensemble.

Infensée, tu desires de devenir mere !

Je ne suis pas née, sans doute, pour végéter dans ces déserts : tous les êtres qui m'environnent, croissent & se multiplient ; faut-il que moi seule je ne naïsse que pour mourir ?

Fille cruelle, tu oublies que ta naissance a coûté la vie à ta mere.

Mon pere, ce souvenir me déchire le cœur : je respecte sa mémoire, & je me propose d'aller tous les jours verser quelques larmes sur sa tombe ; mais ne m'avez-vous pas dit que j'étois le soixante & douzième enfant qu'elle avoit fait naître ? eh bien, quand j'aurai soixante & douze fois rendu hommage à la nature, je consens d'entrer à jamais dans son sein.

## PORTE XI.

*D'UN LIVRE DE TROIS PAGES, QUI A  
COUTÉ CENT ANS DE TRAVAUX ET  
D'EXPÉRIENCES. (\*)*

L'INCONNU dormit un peu, malgré l'image de Zima qui étoit tracée en caractères de feu dans son ame : il se leva à la pointe du jour, & respectant la défense d'Orondal, il dirigea ses pas du côté opposé à la grotte ; il se trouva bientôt dans un cabinet de verdure où étoient disposés avec ordre une foule d'instrumens de physique & de curiosités d'histoire naturelle ; comme il en ignoroit l'usage, il se contenta d'admirer en silence ; bientôt appercevant un livre relié avec une sorte de magnificence, il l'ouvrit avec transport & y lut pour titre :

L'HOMME  
SEUL.

(\*) Il ne faut pas confondre une de ces petites pages imprimées avec ce que pouvoit contenir d'écriture une grande feuille du *Papyrus* Egyptien : j'ai consulté mon Parsis sur ce chapitre, & il m'a dit qu'il ne tenoit tout entier qu'une demi-page de l'original.

**PARTIE II.** *CONJECTURES SUR LA NATURE, ouvrage commencé par Orondal la vingtième année de sa vie : il voulut ensuite le feuilleter, & il n'y vit d'écrites que trois pages. Quoi ! dit en lui-même l'inconnu, cet homme céleste a employé cent ans à écrire trois pages de conjectures sur la nature, & nos jeunes gens de Bactra font en deux mois de gros volumes, qu'ils intitulent du nom fautueux de systèmes. -- Tâchons de nous éclairer avec les doutes d'Orondal.*

• • • • • • • • • • • • • • • • • • •

*Je vois d'ici toute ma cour redoubler d'attention ; chacun s'épuise en conjectures sur les conjectures d'Orondal ; on se dit à l'oreille : Que peut nous apprendre un livre de trois pages ? -- Ces trois pages sont-elles vraiment du maître de Zoroastre ? -- Voyons un peu ce code de la nature en trois pages. -- Sérieusement vous vous flattez donc que je vais vous*

*lire ce chef d'œuvre : point du tout ; vous, reines de mon cœur, vous ne l'entendriez pas, & vous en feriez l'aveu avec ingénuité : vous, mes visirs, ce ne seroit que pour me flatter que vous feindriez de l'entendre ; & toi, mon grand Bramine, tu pourrois bien en comprendre quelques mots, & me faire brûler ensuite si tu devenois plus puissant que moi. -- Non non ; je garderai pour moi le manuscrit de Zoroastre : seulement pour vous faire connoître l'esprit du philosophe, je vais vous en lire quelques morceaux détachés : écoutez-moi, & devinez le reste.* . . . . .

L'HOMME  
SEUL.

« Hermés Trismégiste a dit : Donnez-moi de la matière & du mouvement, & je referai le globe que j'habite : pour moi, je ne demande à Brama que du feu élémentaire pour créer de nouveau la grande machine de l'univers.

» Bon Hermés, qu'entends-tu par ton mouvement ? est-il distingué de ce que tu appelles

**PARTIE II.** » matière ? le feu, principe du mouvement,  
» n'est-il pas de la matière ; le feu n'est-il pas  
» le mouvement ?

» Prétendus philosophes , qui mesurez la  
» nature sur la petite échelle gravée dans votre  
» entendement , écoutez une de ses loix éter-  
» nelles : Le feu est le principe de tout ; c'est  
» par lui que tout naît , que tout se métamor-  
» phose , & que tout paroît s'anéantir.

” . . . . .

”

» *Constitutive equations for the shear modulus and wave velocity of functionally graded materials under consideration of different boundary conditions*

» Il vit, ce rocher que tu foules aux pieds  
» comme un être mort, & ce stalactite qui  
» végète dans ma grotte, & que tu traites de  
» jeu de la nature ; comme si la nature avoit  
» des caprices à l'exemple de ta raison ! &  
» cet atome que ton orgueil dédaigne & qui  
» deviendra peut-être un homme (\*).

(\*) Je ne suis point, à l'exemple des Saumaise, des Dacier & des Castelvetro, enthousiasme de l'auteur que je commente ; j'expose ses doutes, mais je ne fais point de système : si je m'étends ici sur l'idée de l'Épi-

» Le feu qui fait vivre tout , a tout organisé : les végétaux dont je me nourris , le L'HOMME  
SEUL.  
 » roc sur lequel je repose , l'air même que je  
 » respire sont organisés ; ainsi les êtres vivans  
 » s'assimilent avec d'autres êtres vivans , &  
 » le résultat est souvent un être qui ne ressemble à aucun de ses principes (\*).

» Le mouvement , cause de la génération des êtres , est donc essentiellement inhérent à la matière ; c'est par lui qu'elle se développe , qu'elle végete , qu'elle s'anima-

génèse , c'est que de très-grands hommes dans tous les cultes l'ont adoptée : c'est qu'elle se concilie très-bien avec le dogme sacré de la providence ; c'est que si c'est une erreur , ce n'est qu'une erreur de physique , qui n'intéresse en rien ni les mœurs ni les loix , ni même les religions de la terre .

(\*) Les combinaisons chymiques mettent cette vérité dans tout son jour . --- Il y a cependant , parmi les sels & les crystallisations , des corps qui conservent la configuration de leurs principes , parce qu'ils sont formés de particules homogènes : c'est ainsi que l'octaëdre de l'alun est formé d'une infinité de petites pyramides , & que les prismes hexagones du crystal de roche viennent d'une multitude de petits triangles équilatéraux .

**PARTIE II.** » life (\*), & qu'elle se décompose (\*\*).  
» J'ai vu autrefois toutes ces merveilles, dans  
» mon laboratoire chymique de Bactra : au-  
» jourd'hui confiné dans mon désert, je ne  
» les vois plus qu'avec l'œil de l'entendement,  
• • • • • • • • •

(\*) C'est dans les *Nouvelles observations microscopiques* de Néedham, qu'il faut étudier la gradation qu'observent les êtres en s'animalisant; il est très-curieux de voir comment une plante infusée s'exalte en fermentant, se partage en globules doués de vie, se change en zoophytes qui ont un mouvement spontané, & enfin se métamorphose en anguilles. --- Il est au reste bien singulier que Zoroastre se soit rencontré avec Néedham, soit qu'il ait fait avec les yeux ses observations microscopiques, soit qu'il ait inventé le microscope.

(\*\*) Ce mouvement est si inhérent à la matière , que souvent il ne le perd pas à nos yeux , lorsque la machine animale est détruite. Quand un animal est froid & peu sujet à transpirer , tel que la carpe & le serpent , sa chair palpite encore , long-tems après qu'il n'est plus : un cœur de grenouille , exposé au soleil sur un vase échauffé , s'agit pendant plus d'une heure après avoir été arraché : si l'on coupe d'un seul coup la tête d'un coq-d'inde , on le voit aussi pendant quelque tems se tourner , marcher & battre des ailes.

» Plus un corps est petit , plus il s'approche  
» de l'organisation élémentaire ; & plus alors  
» les parties qui le composent doivent avoir  
» d'activité ; le monde d'une goutte d'eau ,  
» qui renferme un si grand nombre d'animaux  
» de différentes especes , subit , sans doute ,  
» plus de révolutions que le monde que nous  
» habitons , où les empires se renversent  
» avec fracas les uns sur les autres , où l'E-  
» rope se heurte contre l'Asie , & où l'Océan  
» ne peut sortir de ses limites , sans anéantir la  
» race des hommes.

» J'ai long-tems étudié l'être , non en lui-  
» même , mais dans les livres des hommes :  
» je m'imaginois alors que les principes élé-  
» mentaires étoient aussi variés que les corps  
» qui sont le fruit de leurs combinaisons :  
» insensé ! j'ai blasphémé quarante ans la  
» vérité ; aujourd'hui , que faisant divorce avec  
» les hommes & leurs vains ouvrages , je  
» n'habite plus qu'avec Brama , mon enten-

**PARTIE II.** » dement & la nature, je m'apperçois que la  
 » même pâte a servi à la composition de tous  
 » les êtres, & que l'ordonnateur suprême n'a  
 » varié que les levains.

» Les ouvrages de nos artistes, petits comme  
 » notre intelligence, avec un grand appareil  
 » de forces, produisent très-peu d'effet: pour  
 » la nature, il n'y a rien de plus simple que  
 » ses plans, & de plus magnifique que leur  
 » exécution: voyez les animaux; le feu est  
 » l'unique principe qui serve à les engendrer,  
 » mais en même tems quelle prodigieuse  
 » variété dans les formes de la génération!  
 » le puceron est sans sexe (\*), & l'huître en  
 » a deux (\*\*); le cerf ne devient pere, que

(\*) On peut aussi ranger dans la classe des animaux sans sexe l'animalcule des infusions & un petit ver qui ronge la vigne, & que le baron de Haller a très-bien observé. Voyez *Physiolog. tome VIII, page 3.*

(\*\*) On a encoré observé l'hermaphrodisme dans le moule. *Johan. Mery, page 420.* --- Dans la limace, *Lyonnet, page 50,* & dans le buccin. *Lister, exercit. Anatom. II, page 55.* --- Pour les hommes hermaphrodites qui fécondent & qui sont fécondés, ils sont

quand

» quand ses feux se partagent, & le ver à soie  
 » rend fécond un cadavre (\*) ; l'homme  
 » crée son semblable au milieu des jouissances  
 » les plus voluptueuses, & le polype donne  
 » la vie à sa race sous le couteau qui le déchire.

· ·

L'HOMME  
SEUL.

» Fabricateurs de systèmes, pourquoi ren-  
 » dre compliquée une machine qui peut mar-  
 » cher à l'aide d'une roue ? Laisséz-là votre  
 » vain appareil d'œufs, de molécules & d'ani-  
 » malcules ; voyez ces végétaux dont se nour-  
 » rira l'amant de Zima, fermenter dans son  
 » estomac, acquérir un mouvement plus rapide  
 » dans ses réservoirs génératrices, s'élançer  
 » comme un trait enflammé dans la matrice

---

possibles, mais jusqu'ici ils ne subsistent que dans les romans historiques du baron de la Hontan, & dans les romans philosophiques de l'auteur de *la Nature*.

(\*) Ceux qui ne voudront pas en croire Zoroastre, peuvent consulter Swamerdam : ce naturaliste dit en propres termes du ver à soie, *In it mortuam fæminam*. Bib. natur. page 431.

## 338 DE LA PHILOSOPHIE

— — — — —  
**PARTIE II.** » qui doit les recevoir , se développer ensuite  
» par la chaleur féconde de l'utérus ; &  
» enfin former un être intelligent qui fer-  
» mera les yeux d'Orondal , qui comme lui ,  
» interprétera la nature , & qui le fera oublier .

» Le philosophiste qui ouvre toutes les  
» portes de la nature avec la clé des qualités  
» occultes , veut qu'il n'y ait point de naif-  
» fance sans germes : mais qu'est-ce qu'un  
» germe ? y a-t-il quelque corps qui ne soit  
» pas déjà organisé ? Ou tout est germe , ou  
» il n'y en eut jamais .

» N'exprimons pas par des mots obscurs  
» les idées obscures de notre entendement :  
» la chymie a-t-elle besoin de germe pour  
» composer du vitriol ? une infusion végétale  
» est-elle le germe des anguilles ? mon couteau  
» est-il le germe des polypes ?

» Est-il vrai même que les corps ne se  
» fécondent que dans la matrice des corps  
» homogènes ? je connois des plantes dont  
» les pistils ne sont pas dans la fleur , mais

» dans le pied (\*); quelques-unes qu'on mul-  
 » tiplie en mutilant la racine (\*\*), & d'au-  
 » tres qui croissent jusques dans le corps de  
 » l'animal qui les dévore (†): des feuilles de  
 » chêne font naître l'insecte du kermès (††);  
 » tout le monde fait aussi que dans le ferrail du

L'HOMME  
SEUL.

(\*) S'agiroit-il ici d'une plante telle que le *Bidens* du Nouveau-Monde, dont la sève, au lieu de produire dans la fleur, produit dans le pied. Voyez *Défense des recherch. philosoph. sur les Américains*, page 66.

(\*\*) Je trouve dans un naturaliste moderne, que si on coupe une racine de campanule de l'épaisseur de trois lignes, chaque fragment mis en terre produit une plante homogène. Voyez le *Dictionn. des arbres de la France*, par M. Buchoz, art. *Campanule*.

(†) J'avois compulsé vainement tous mes livres d'histoire naturelle, pour justifier cette observation de Zoroastre, lorsque je lus par hasard dans le journal de médecine, du mois de février 1772, le fait suivant: *Un habitant des Essarts en Poitou rendit, dans une maladie de langueur, quatre cents noyaux de cerises, dont un grand nombre avoit subi un commencement de végétation, le noyau étoit ouvert & il sortoit de l'amande un germe de plusieurs lignes.*

(††) Ce sont des galles plutôt que des feuilles que naît le vermisseau du kermès. Voyez le *Mémoire de M. Garidel sur l'Histoire naturelle de ce gallinecte*. Au reste, il est aussi singulier qu'une excroissance d'arbre serve de matrice à un ver, qu'une de ses feuilles.

**PARTIE II.** » dernier roi de la Bactriane, un foetus humain  
 » se déveoppa dans le bas-ventre d'une  
 » Indienne; & que le grand anatomiste, en  
 » dissequant la sultane favorite, trouva une  
 » tête d'enfant dans un de ces réservoirs que  
 » l'ignorance appelle un ovaire (\*).

» Mon pere a vu en Ethyopie, un peuple  
 » entier qui ne vit que de sauterelles : vers l'âge  
 » de quarante ans, des insectes ailés s'engen-  
 » drent dans leur sang, percent leur peau &  
 » les dévorent (\*\*). Quel rapport y a-t-il

(\*) Ce premier fait est cité par-tout, mais si peu exactement que je n'ai pu le vérifier nulle part ; pour le second il est encore arrivé de nos jours. Voyez les *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, année 1690, page 91. --- Toutes mes recherches me convainquent de plus en plus que la physique des anciens n'est pas tant à mépriser ; que le manuscrit de mon Parsis vaut sans doute bien des parchemins respectables qu'on conserve au Vatican, & que Zoroastre étoit un grand homme.

(\*\*) Ce peuple se nomme *Aridophage*, ou mangeur de sauterelles. L'amiral Drack, qui n'étoit pas un homme crédule, en parle dans son voyage autour du monde, & Buffon qui le transcrit ajoute : *Ce fait est très-extraordinaire, mais ne me paroît pas incroyable.* Hist. natur. édit. complète in-12, tome VI, page 216.

» entre le sang humain & la génération des fauterelles ?

# L'HOMME SEUL.

» Que diroient, au reste, nos savans Onthologistes, si on leur démontroit que tous les êtres étant originairement homogènes.

A horizontal row of 20 small black dots, evenly spaced.

*Eh bien, ne le disois-je pas ? voilà mes visirs endormis, comme s'ils assistoient à un conseil d'état ; mon grand Bramine s'est éclipsé ; Zirphé seule m'écoute avec un intérêt qui supposeroit qu'elle peut m'entendre.*

-- O Zirphé, Zirphé, je ne crois pas aux prodiges . . . si ce n'est à celui de ton amour; à ton âge & peut-être à tout âge, la profonde métaphysique doit être une science de mots! Va, ce n'est pas Zoroastre, c'est moi que tu as écouté.



## PORTE XII.

*ZIMA AGITÉE PAR LA NATURE, S'INQUIÈTE ET A DU PLAISIR.*

**P**E NDANT que l'inconnu étudioit la nature  
**PARTIE II.** dans l'ouvrage d'Orondal, Zima adoroit son auteur au pied de son autel ; mais l'image de ce jeune homme fatiguant sans cesse sa pensée, elle ne remercia ce jour-là l'Être suprême qu'en l'offensant : je me trompe, Dieu ne s'offense pas de l'amour, puisque c'est lui qui le fait naître ; & le cœur ingénue de la fille d'Orondal n'en étoit pas moins pur, parce qu'il se partageoit entre Brama & son amant.

Mon pere, vous me quittez, dit Zima avec inquiétude ; mon cœur agité n'a jamais ressenti plus vivement qu'à cette heure le vuide de votre absence. .... Si l'esprit de feu venoit, & qu'il me trouvât seule ! je ne fais pourquoi je crains ses regards.... & je fais encore moins pourquoi je les desire. .... Oh ! non, foyez

tranquille, il ne viendra pas ; mon cœur en vain l'appelle ; le sien, sans doute, ne lui dit rien pour moi.

L'HOMME  
SEUL.

Cependant Orondal occupé à disposer ses instrumens pour une expérience de physique, feignoit de ne pas entendre Zima ; & Zima pour cacher son trouble regardoit l'autel, & agitoit l'essence qui servoit d'aliment au feu sacré de Brama. Ma fille, dit le vieillard, il y a long-tems que tu desir'es savoir quel est le feu humain qui approche le plus du feu élémentaire ; dans une heure tes doutes seront éclaircis : un grand spectacle s'offrira à tes yeux : le nouvel habitant de l'isle sera présent, & une épreuve me fera connoître s'il est digne de toi. -- Il y sera, mon pere ! -- Zima alors laissa échapper le vase de porphyre, & l'autel fut inondé d'Alcohol.

Orondal trop prudent pour s'appercevoir de la distraction de sa fille, alla derriere un rideau de palmiers disposer une machine de rotation, dont les ailes étoient destinées à

— présenter au vent une grande surface , & il  
**PARTIE II.** la plaça de façon qu'en touchant un fil de fer attaché à l'autel , il feroit tourner sur elle-même une glace de douze pieds de diamètre (\*), montée sur un axe de bois de cedre , & pressée en tout sens par des couffins ; il arrangea ensuite , à un pouce de la glace , des tubes légers couverts de feuilles de métal , & suspendus aux arbres par des cordons de soie ; attacha sur le tronc d'un palmier qui formoit beaucoup d'ombrage , un verre taillé en parallélogramme où étoient gravés des caractères magiques , & conduisit du tube divers fils de fer , soit au verre , soit à un grand vase de porcelaine à moitié revêtu en dedans & en dehors d'une feuille d'argent , & qui se trou-

---

(\*) Quoiqu'en aient dit quelques détracteurs des anciens , on a connu le verre dans les tems les plus reculés ; cet ingénieux scélérat d'Aristophane en parle dans sa farce des Nuées ; il introduit sur la scène Strepsiade , qui pour rendre Socrate odieux , enseigne une nouvelle méthode de payer ses dettes ; c'est de placer entre le soleil & le billet une pierre transparente qui brûle la créance.

voit placé sur les marches de l'autel : quand  
l'appareil fut achevée , il embrassa Zima , L'HOMME  
SEUL.  
serra sa main sur laquelle il répandit une larme ,  
& alla trouver l'inconnu.

Zima abandonnée à elle-même , s'affit au pied de l'autel. -- Quel est donc cet être qu'on va éprouver pour juger s'il est digne de moi?.... Digne de moi ! Suis-je donc une intelligence supérieure ? Non , si je l'étois , mon cœur feroit moins agité..... Cet inconnu est donc mon égal.... Cependant cette idée qui devroit me rassurer , redouble mes craintes : mon pere m'a dit que j'étois femme , & qu'un homme seul pouvoit s'unir à moi pour me rendre mere ..... Si l'inconnu étoit une femme ! d'où vient que mon sein palpite , & que mon cœur bat avec violence.... Eh bien , si c'est une femme , sa vue me rappellera ma mere : nous vivrons ensemble , je serai heureuse... Heureuse ! Non .... un mouvement secret m'apprend qu'un homme seul peut faire ma félicité ; & malheureusement l'inconnu ne l'est

**PARTIE II.** pas.... Un homme ne doit-il pas ressembler à mon pere , avoir sa barbe respectable , sa voix forte & ses traits pleins de majesté ? Pour l'inconnu , quoiqu'il ne m'ait apparu qu'un instant , ses traits sont restés gravés dans ma mémoire ; sa chevelure est blonde comme la mienne , le duvet le plus léger ne garnit point son menton , & la douceur plutôt que la majesté se peint dans ses regards : oui , c'est une femme ; je n'en puis plus douter.... Cependant j'ai senti en la voyant que je l'aimais autant que mon pere..... plus que lui peut-être..... Aimerois-je avec cette violence une femme comme moi ? ... O nature ! nature , si je dois être malheureuse , laisse-moi mes doutes , & ne m'éclaire jamais.



## P O R T E XIII.

*DE L'ART DE FAIRE DES HOMMES.*

**L**y avoit déjà long-tems que l'écharpe éclatante de l'aurore embrassoit l'Orient , lorsqu'O-  
rondal entra sous le berceau qui renfermoit ses  
curiosités d'histoire naturelle : l'inconnu se jet-  
tant à ses pieds : Homme sublime , lui dit-il ,  
j'ai lu ton livre ; je l'ai lu , & si jamais je rentre  
dans Baëtra , je brûlerai ma bibliothèque .

L'HOMME  
SEUL.

Dis-moi qui t'a dévoilé les opérations de la  
nature , soit qu'elle compose les êtres , soit qu'elle  
les décompose ? étois-tu au conseil de Brama ,  
lorsque son souffle tout-puissant fécondea les  
mondes ?

Ton ouvrage a tellement occupé toutes les  
facultés de mon entendement , qu'en le lisant  
j'ai senti l'univers entier s'éclipser devant moi :  
le croiras-tu ? j'ai oublié alors jusqu'à Zima ,  
Zima qui représente si bien ce ciel que ton  
livre fait connoître .

**PARTIE II.** Jeune homme , dit le vieillard , tu as refecté cette nuit ma défense ; Zima ni toi ne se sont éveillés avec des remords ; ton ame est digne de contempler la nature , & tes sens d'en jouir : suis-moi à l'autel du suprême ordonateur des mondes , tu y verras un grand spectacle : Zima y fera , mais modere tes transports ; songe que ce lieu est le théâtre de ma puissance , & que ma main , toute glacée qu'elle est , peut y devenir redoutable à la témérité .

Pendant la route on s'entretint du code de la nature en trois pages : il y avoit dans ce livre un ordre admirable ; mais comme il étoit écrit pour des philosophes , les idées intermédiaires que l'auteur laisseoit à suppléer faisoient croire que la chaîne des vérités se cassoit à chaque instant. Orondal mit le jeune initié sur la voie de deviner les mystères de la nature , & en déployant tous les ressorts de son entendement , il n'eut pas de peine à justifier la logique de son ouvrage.

En passant sous un rocher où étoient suspendues quelques crystallisations de figure pyramidale , l'inconnu s'arrêta , & après un moment de silence : Orondal , dit-il , ces stalactites en se formant ont-elles du plaisir ? Pourquoi non , dit le philosophe ; le plaisir n'est-il pas fait pour tout ce qui a vie ? & quel est l'être qui en est privé ? il n'y a que le stupide détracteur de la nature qui s'imagine ne voir autour de lui que des cadavres.

L'HOMME  
SEUL.

Le plaisir augmente à proportion que les êtres générateurs sont plus composés : il n'y a rien de plus simple que les concrétions lapidiques qui arrêtent nos regards ; le mouvement lent de la chute d'un fluide a suffi pour les former , aussi n'ont-elles peut-être que le sens du tact , & ce sens encore est-il peu ouvert au plaisir ? Il n'en est pas de même de l'homme ; c'est une machine hydraulique qui ne se meut qu'à l'aide d'une foule de roues , de pompes & de ressorts , & ses plaisirs sont proportionnés au nombre de ses facultés : je conçois que

**PARTIE II.** dans les mondes qui gravitent autour de la sphère de feu où réside Brama , il peut y avoir des êtres nés avec encore plus d'organes que nous , dont tous les pores seroient ouverts aux impressions de la volupté , & qui compteroient leurs desirs par leurs jouissances.

Cependant les feux du soleil commençoi ent à embraser l'horison : l'inconnu appercevant un arbre isolé , proposa à Orondal de s'arrêter un moment sous son ombrage . -- Cette idée m'enchanté , dit le vieillard ; cet arbre m'est cher , plus que tu ne penses : c'est mon pere . -- Votre pere ? — Jeune homme , écoute-moi : je n'ai point cru outrager la nature , en faisant servir la cendre d'un pere à la génération des êtres : j'osai l'exposer au soleil renfermé dans son urne , & couverte d'un cristal léger , qui sans s'opposer au contact de l'air , arrêtoit les graines étrangeres qui auroient pu végéter sur sa surface : tous les jours j'arrosois cette cendre précieuse avec de l'eau , portée par l'alambic à son dernier degré de pureté ;

enfin, les principes de vie que l'urne renfermoit se développerent, & je vis naître une plante que la botanique ne rangeroit dans aucune de ses classes (\*). Cette plante pérît & eut une

L'HOMME  
SEUL.

(\*) On a cru pendant long-tems que tout avoit été créé, & qu'il ne pouvoit plus naître d'êtres nouveaux ; ce dogme absurde de l'ignorance dut tomber à la renaissance de la physique : ne parlons ici que des végétaux.

En 1715, le botaniste Marchand apperçut dans son jardin une plante inconnue, qui s'éleva jusqu'à six pouces ; il la nomma *Mercurialis foliis capillaceis*. L'année suivante il en vit paroître au même endroit six autres, dont quatre ressemblaient à l'ancienne & deux autres formoient une nouvelle espece de mercuriale, qu'il nomma dans la langue diffuse de Tournesort, *Mercurialis foliis in varias & inæquales lacinias quasi dilaceratis* ; ces deux plantes nouvelles se multiplierent depuis dans l'espace de huit pieds de terrain, & jamais on ne put leur découvrir aucune apparence de graine. Voyez Mémoires de l'académie royale des sciences, année 1719.

De plus, il y a plusieurs plantes décrites par les anciens qui se sont perdues, & que nos Linné & nos Jussieu n'ont pu retrouver.

Le climat seul suffit pour dénaturer entièrement l'organisation des plantes : c'est ainsi que le tabac & le ricin, qui forment en Afrique des arbrisseaux de trente ans de vie, dans notre Europe ne sont que des herbes, que le printemps fait naître & que l'automne voit mourir.

Il est vrai qu'une plante peut être neuve pour nous

**PARTIE II.** postérité , dont la cendre augmenta le volume du limon générateur : au bout d'un certain nombre d'années , les principes de vie acquièrent plus d'activité ; la plante devint arbuste , & aujourd'hui c'est un arbre qui le dispute en hauteur aux plus beaux cedres de ces déserts (\*).

& ne pas l'être pour la nature. Il y a dans l'*Hortus* de la côte de Malabar des végétaux totalement inconnus , même sur la côte de Coromandel ; le théâtre de la végétation n'est par conséquent plus le même dans des contrées aussi éloignées que la Laponie & la côte de Zanguebar.

Le chevalier Von Linné a décrit sept ou huit mille espèces de plantes ; le célèbre Sherard , qui en connoissoit seize mille , a trouvé bien des incrédules ; & voilà le savant Commerson qui a écrit de Madagascar à un de nos astronomes , que sa collection , qui monte à vingt-cinq mille , n'est pas le quart de toutes celles qui existent sur la surface du globe. *Journal d'un voyage autour du monde , traduit de l'Anglois , par M. de Freville , page 257.*

En un mot , rien de plus magnifique que le théâtre de la nature ; ses décosrations changent à chaque instant , parce que sa baguette magique fait passer les êtres par toutes sortes de métamorphoses ; & nous , pauvres philosophes , nous sommes dans le parterre , calculant péniblement l'effet des machines que nous ne voyons pas.

(\*) Et tout cela dans l'intervalle de quinze ans ! ô Zoroastre , tu peins quelquefois des arbres , des mœurs , & peut-être des hommes de l'autre monde !

Cet

Cet arbre produit un fruit délicat dont Zima se nourrit, & qui s'animalise dans ses veines.

L'HOMME  
SEUL.

Ainsi, supposé qu'jamais elle devienne mère, elle fera servir la cendre de mon père à la production de sa race, ou plutôt c'est mon père lui-même qui revivra dans sa nombreuse postérité.

Il étoit difficile de répondre à ce paradoxe ; parce qu'il n'étoit point le fruit d'une imagination exaltée : le vieillard parloit de sang-froid, & c'étoit le jeune homme qui écoutoit avec enthousiasme.

Il se fit un quart-d'heure de silence ; l'inconnu sortant le premier de sa rêverie : Oron-dal, dit-il, quoi ! avec des végétaux, je pourrois faire un homme (\*) ?

---

(\*) C'étoit un absurde visionnaire que ce Paracelse, qui s'imagina qu'en mettant dans une phiole de la semence de l'homme & du sang des règles d'une femme, & en faisant fermenter ce mélange dans un limon plein de fuc & de chaleur, il en naîtroit un homme ! il y a bien autant de folie à vouloir créer un être intelligent avec le flux menstruel d'une femme, qu'avec les pierres de Deucalion.

**PARTIE II.** Cet homme est tout fait, répondit le philosophe ; mais le bandeau du préjugé le cache à tes regards : jeune homme, dis-moi, ne te nourris-tu pas de végétaux ? —

Sans doute ; la chair des animaux n'a jamais ensanglanté mon palais ; & c'est parce que la nature m'a fait sensible & intelligent que je suis frugivore. —

Eh bien, ces végétaux, en se décomposant dans tes veines, s'animalisent, se convertissent en ta substance, deviennent toi (\*); la semence que la nature a mise en dépôt dans tes réservoirs est la quintessence de ces végétaux : tu ne peux croître sans t'en nourrir, & tu ne peux t'en nourrir sans faire des hommes. —

Orondal, en analysant dans votre livre

(\*) Les mémoires de l'académie de Bologne font mention d'une singulière expérience : si l'on pétrit long-tems de la pâte & qu'on la mêle sans cesse avec de l'eau nouvelle, on lui fait perdre entièrement sa nature végétale, & par la distillation on en retire les mêmes principes que des substances des animaux. --- Je ne fais pas si cette expérience a conduit les académiciens de Bologne aux principes de Zoroastre.

L'ouvrage de la génération, vous avez pris pour exemple l'amant de Zima. — Zima que j'ai cru née pour n'avoir que des adorateurs, souffriroit-elle un amant ? son ame sublime s'ouvrirait-elle à la douce impulsion de la nature ? & l'amour si profané dans les ferrails de Baetra, viendroit-il embellir ces déserts ? —

L'HOMME  
SEUL.

Zima ! . . . Vous la voyez à l'autel ; interrogez son ame, lisez votre destinée dans ses regards ; mais respectez en elle l'ingénuité & la vertu.



## PORTE XIV.

*L'ÉLECTRICITÉ AMENE LE DÉNOUEMENT (\*).*

— — — **O** mes enfans ! voyez ce feu pur & léger  
**PARTIE II.** qui brûle sur cet autel ; la nature avec cet  
élément a composé tous les corps : il donne à  
l'air son élasticité ; il remplit tout l'espace du  
vuide parfait ; il étincelle dans le diamant :

---

(\*) Des philosophes qui se croient habitans d'un monde tout neuf & dont l'esprit l'est du moins, ont été révoltés de ce que l'électricité jouoit un rôle dans le livre de Zoroastre : ils en ont conclu que le manuscrit de mon Parsis étoit dépourvu d'authenticité, & peu-s'en est fallu qu'ils l'aient attribué au Parsis lui-même ; comme le pere Hardouin attribuoit l'Enéide aux Moines du treizième siècle. -- J'ai mieux aimé relire mes anciens que de me fâcher contre des modernes : or, voici un texte de Timée de Locres, qui prouve que de tems immémorial on a eu quelques idées sur l'électricité. --- *Il sort de l'ambre une matière subtile, par le moyen de laquelle il attire des corps étrangers : το δὲ ηλεκτρον εγκειδέντος τῷ πνεύματι μάλος ἀναλαμβάνει τῷ μονοῦ σημεῖον,* Cap. V, paragr. 3. --- Pour un philosophe solitaire qui a des machines, il n'y a qu'un pas de-là aux autres phénomènes de l'électricité.

il brûle dans la glace; il produit tous les êtres, —  
les développe, les métamorphose, & survit à L'HOMME  
leur cendre (\*).

Ce feu n'est peut-être élémentaire que dans le soleil, & dans les étoiles fixes qui servent de soleils aux mondes des autres systèmes : partout ailleurs, il est uni avec des corps hétérogènes. Les instrumens de la physique le dégagent en partie de ses entraves ; mais il ne paroît vraiment libre qu'à l'œil de l'entendement du philosophe.

Voyez ce fil que ma main fait mouvoir (\*\*), voyez... Zima ne voyoit que l'inconnu, & l'inconnu ne voyoit que Zima. -- Entendez du moins la voix de la nature, dont je suis

---

(\*) Ce principe a fait naître quelquefois dans ceux qui s'en pénétraient un singulier enthousiasme ; il y a des chymistes qui se font intitulés philosophes *par la grace du feu*, comme les rois se disent souverains *par la grace de Dieu*, & quelques prélats évêques *par la grace du pape*.

(\*\*) Ce fil conduissoit sans doute à la machine de rotation, dont il est parlé Porte XII, & que le vent mettoit en jeu. -- Il est bon de voir le spectacle du côté des machines, après l'avoir vu du côté du parterre.

**PARTIE II.** l'interprete. — Les jeunes gens ivres de joie & de plaisir n'entendoient que leur silence. —

Orondal s'apperçut que la langue de la physique est bien foible auprès de l'idiome muet de l'amour ; & cessant de parler, il tenta de captiver l'attention des deux amans par de grands spectacles : il alla en silence prendre leurs mains & les approcha du tube de la machine : l'inconnu se flattta un moment que le vieillard alloit l'unir à sa fille sur l'autel de Brama : le phénomene dont il fut témoin le tira de son erreur ; des traits de feu s'élançerent du tube à la main des amans, & ils reculerent tous deux en jettant un cri d'effroi. Orondal les rassura en répétant l'expérience sur lui-même, & ils virent qu'il n'avoit voulu que leur prouver que le feu réside dans les corps qui semblent le plus inaccessibles à cet agent de la nature.

Cependant l'inconnu revenu de sa frayeur, repronoit une nouvelle existence dans les regards de Zima : tous les feux de l'amour

éinceloient sur son visage : il s'approcha de son amante pour respirer son haleine ; son œil bâisoit son sein, dont sa bouche n'osoit encore approcher. Orondal dans l'intervalle toucha, sans qu'on s'en apperçut, avec un excitateur, le paralléogramme de verre suspendu au palmier qui ombrageoit l'autel, & le jeune étranger lut ces mots en caractères de feu : **RESPECTE ZIMA OU TREMBLE.** -- Il trembla en effet ; & oubliant un moment qu'il assisstoit à un spectacle de physique, il demanda à Orondal s'il étoit magicien.

L'HOMME  
SEUL.]

Zima répondit pour son pere, & la magie de l'amante fit oublier celle du philosophe. -- O intelligence céleste, dit-elle avec ingénuité, toi, que je n'ai pu voir un instant sans une douce émotion; toi, qui es sans doute descendu dans ce désert pour faire mon bonheur, n'appréhende rien d'Orondal, il est mon pere... il peut devenir le tien... Comment désapprouveroit-il le plaisir que je goûte à te voir ? ce plaisir me vient de la nature : il ne convient pas

plus aux philosophes de le condamner, qu'à  
**PARTIE II.** moi d'en rougir.

L'inconnu n'avoit point encore entendu parler Zima ; les sons enchanteurs de cette bouche qui ne s'ouvroit que pour dire *je t'aime*, acheverent de le transporter ; ce n'est plus du sang, c'est du feu qui circule dans ses veines ; il s'élance aux genoux de son amante, & lisant dans ses regards attendris le pardon de son audace, il se releve avec transport pour l'embrasser, & respirer son ame sur ses levres brûlantes de volupté : ses pieds touchoient alors le vase de porcelaine plein de phlogistique qui étoit sur les marches de l'autel : sa main dans le mouvement qu'il fit pour se jeter au col de Zima, s'approcha d'un fil de métal qui les séparoit : il se sentit alors frappé comme d'un coup de foudre, recula malgré lui, & tomba sans connoissance aux pieds d'Orondal. Le vieillard empressé à le rappeller à la vie, détacha l'agraffe qui assujettissoit sa robe, pour donner passage à l'air qui devoit le ranier.

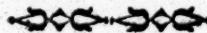
mer : mais quelle fut sa surprise quand il apperçut sur sa poitrine un signe qu'il avoit lui-même tracé ! -- O ma fille ! s'écria-t-il en se jettant dans ses bras, cette intelligence, cet esprit de feu, cet amant qui t'adore, c'est le dernier rejeton de la race de nos rois, c'est Zoroastre. -- Zoroastre, mon pere ! -- Et elle s'élança sur le corps du jeune homme, baignant son visage de larmes que la douleur & le plaisir à-la-fois lui faisoient verser. Zoroastré ne resta pas long-tems dans ce sommeil de mort ; son cœur battoit sous la main embrasée de Zima, & reconnoissant son amante. . . . Où suis-je, dit-il d'une voix foible ? Zima, es-tu morte pour renaître avec moi ? Le barbare qui m'a frappé de son tonnerre n'a donc plus le pouvoir de nous séparer ! -- Jeune homme, dit Orondal, ce barbare a été ton pere ; il le sera encore : car tu es Zoroastre, & je t'unis à Zima. -- N'appréhende rien de la commotion que tu viens d'éprouver ; l'élément du feu que la physique a soumis à mon pouvoir n'a jamais été

L'HOMME  
SEUL.

**PARTIE II.** entre mes mains un instrument de mort : je n'ai voulu que t'exposer mes conjectures sur l'origine des êtres... Embrassez - moi , mes enfans : je sens que le plaisiracheve d'user les ressorts de ma foible machine. Je ne survivrai pas long-tems au bonheur de vous avoir unis : souvenez-vous quelquefois d'Orondal ; & en jouissant de la nature , ne blasphémez jamais contre la philosophie qui apprend à la connoître.

*Il y a long-tems que je ne parle plus,  
& Zirphé m'écoute encore. . . . ô Zirphé,  
ce livre, plus que tu ne penses, est fait pour  
laisser dans ton ame une trace profonde;  
sais-tu que tu descends de cette Zima que  
Zoroastre a tant aimée ? Je suis en Asie  
le seul dépositaire de ce secret, & je l'ai  
renfermé trois ans, pour examiner en silence  
si ton cœur étoit digne du mien : l'épreuve*

*est faite : voilà ma main , monte avec moi  
sur le trône de la Bactriane. J'anéantis ce* L'HOMME  
SEUL.  
*ferrail & je donne la liberté à ces esclaves  
qui ont eu la vanité de se croire un mo-  
ment tes rivales. . . . O Zirphé ! c'est avec  
toi seule que je veux étudier l'origine des  
choses ; ce n'est que dans tes bras que je  
veux me pénétrer du système de Zoroastre.*



## CHAPITRE II.

*REMARQUES GÉNÉRALES SUR LE CORPS  
HUMAIN.*

**PARTIE II.** **T**EL étonna singulièrement le monde littéraire, ce Berkeley qui prouva, à la façon des géomètres, que le corps humain n'existoit pas. De grands hommes refusèrent de lutter avec lui, parce que l'erreur étoit plus séduisante sous la plume du sophiste, que la vérité ne devoit l'être sous celle du philosophe ; & peu s'en est fallu qu'un des plus hardis blasphèmes contre la raison, n'ait passé pour une des loix éternnelles de la nature.

Le corps humain existe, & il est inutile de le démontrer, parce qu'il en est de cette vérité de fait, comme des axiomes de géométrie, qui prouvent tout & qu'on ne prouve pas : quant à l'évêque de Cloyne, le seul homme après Pyrhon qui en ait douté de bonne-foi, à quoi serviroit pour le convaincre tout

l'appareil de mes raisonnemens ? S'il est conséquent, il doit douter à-la-fois & qu'il ait écrit son paradoxe & que je l'aie réfuté.

Malgré les déclamations de quelques sombres misanthropes, l'homme est à la tête de l'échelle animale ; son corps suffiroit pour lui assurer cette supériorité : quelle hardiesse dans la charpente générale de la machine humaine ! quel goût dans les formes, & quelle beauté dans les proportions ! Cette tête dont l'attitude est celle du commandement ; ce caractère de vigueur imprimé sur un sexe, ces graces touchantes répandues sur l'autre ; cette ame surtout qui se peint dans les regards de tous deux, & qui semble multiplier leur existence, attestent que l'homme est le chef-d'œuvre de la nature, qui d'ailleurs n'a fait que des chefs-d'œuvres.

Ce fou de la Mettrie qui nia audacieusement tout ce qu'il n'entendit pas, & qui entendit très-peu de choses dans les mystères de la nature, croyoit les animaux bien supé-

L'HOMME  
SEUL.

rieurs à l'homme dans l'usage de leurs facultés :  
**PARTIE II.** il le dit à chaque instant dans l'*Homme-Machine* ; mais il n'a pas même persuadé ses enthousiaſtes : l'origine de l'erreur de ce célèbre Athée vient de ce qu'il n'a pas assez distingué l'homme naturel de cet homme que nos usages ont civilisé, amolli & dépravé ; c'est le sauvage robuste qui devoit lui servir d'objet de comparaison, & non ce Parisien petit & froid, qui se glorifie de ses sens factices & de son entendement mutilé, pour qui la nature est un être métaphysique, & que le plaisir a tué avant qu'il ait eu le loisir de le connoître.

L'homme sauvage est, relativement à sa taille, plus léger que les quadrupedes : le jésuite du Halde qui ne ment guere que quand il parle de sa société, a vu les montagnards de l'isle Formose défier les chevaux les plus rapides, & prendre le gibier à la course (\*); ce

---

(\*) Voyez *Lettr. Edif.* --- On fait aussi que les Chaters d'Ispahan font trente-six lieues en quatorze heures.

fait n'a pas encore été nié par les philosophes.

L'homme sauvage est le plus adroit des animaux ; il y a des Hottentots qui à cent pas touchent d'un coup de pierre un but qui n'a que trois lignes de diamètre : les anciens habitans des Antilles perçoient de leurs flèches les oiseaux au vol, & les poissons à la nage ; & il ne manque à l'homme de la nature que d'avoir les besoins de l'homme en société, pour être en tout genre plus adroit que lui.

L'HOMME  
SEUL.

L'homme sauvage est aussi, relativement au volume de son corps, le plus fort des animaux. Les auteurs qui ont parlé du genre humain, dans les tems qui avoisinoient son berceau, nous entretiennent sans cesse des prodiges de sa vigueur : les législateurs par leurs institutions l'énerverent ensuite ; mais ce ne fut que par des degrés insensibles. Voyez encore dans Homère quels hommes c'étoient que les Thésée, les Achille & les Hercule ; descendez au siècle merveilleux de la chevalerie, & lisez les exploits des Bayard, des

**PARTIE II.** du Guesclin & des Couci, vous vous croirez transporté dans une autre planète; & si vous n'êtes pas un peu philosophe, vous mettrez l'histoire de nos Paladins, avec les contes des Centaures & des Hypogryphes.

On voit encore, de tems en tems, parmi ces sauvages qui n'ont pas adopté nos loix pusillanimes & nos mœurs dépravées, des traits de vigueur physique supérieurs à ceux qu'on raconte des Hercule & des du Guesclin. En 1746, un Indien de Buenos-Aires, dans un spectacle public, attaqua un taureau furieux, armé d'une feule corde, le terrassa, le brida, le monta, & sur ce nouveau coursiер combattit deux autres taureaux, également furieux, & les mit à mort au premier signal qu'on lui donna (\*). L'inquisition le crut forciер, parce qu'il étoit plus fort que tous ses Alguasils; & s'il n'avoit pas été de la religion d'Hercule, il auroit été brûlé.

---

(\*) *Observ. sur l'Hist. natur. de M. Gautier, tome I,*  
page 262.

En France où on brûle très-rarement, parce qu'il n'y a point de saint-office, le maréchal de Saxe a pu être sans péril le Milon de son siecle : on raconte mille traits de sa vigueur ; un des plus étonnans est celui-ci qu'on connoît le moins : il prenoit une corde pour point d'appui, enlevoit entre ses jambes un cheval d'escadron & le tenoit suspendu jusqu'à ce qu'il l'eût étouffé : l'antiquité dit qu'Hercule en fit autant du géant Antée, fils de la terre ; mais c'étoit dans un tems où l'on croyoit que la terre faisoit des enfans, & que ces enfans étoient assez grands pour jouer au palet avec des montagnes.

L'HOMME  
SEUL.

En général, on s'appercevra assez, dans le cours de cet ouvrage, que si l'homme défaillait le cede en force aux animaux de sa taille, il ne doit l'attribuer qu'à son éducation énervée, & non à une erreur de la nature.

Des hommes éloquens, frappés de cette supériorité de notre espece sur les animaux, ont tiré quelquefois des conclusions plus glo-

—  
**PARTIE II.** rieuses pour nous que légitimes : le Pline du siecle a dit , dans son histoire naturelle , que nous avions essentiellement la langue & la main au-deffus des animaux ; & plusieurs écrivains imitateurs ont répété ce paradoxe , croyant que le nom de l'auteur devoit les dispenser de l'examen .

D'abord les singes se servent de leur main avec une adresse singuliere , sur-tout ceux qui étant de la classe des bipedes , n'usent point en elle par le frottement l'organe du toucher : s'il y a une si grande uniformité dans leurs ouvrages , c'est qu'ils sont bornés à un petit nombre de besoins : s'ils étoient nés pour vivre en société comme nous , ils connoîtroient bientôt le luxe ; & qui fait si avec du luxe , ils n'auroient pas bientôt des Vaucanson ?

Le paradoxe sur la langue est encore plus insoutenable. Je n'entends sous le nom de langue que l'action de rendre , par un signe extérieur , ce qui se passe au-dedans de nous : or dans ce sens , il n'y a point d'animal qui

ne parle ; le cheval qui souffre ne hennit point de la même façon que le cheval amoureux ; le pigeon en roucoulant appelle la colombe & la fait fuir ; le lion connoît tous les besoins de ses petits à l'infexion variée de leurs mugissements.

L'HOMME  
SEUL.

Mais, dit le philosophe du Jardin du roi, il est si vrai que ce n'est pas faute d'organes que les animaux ne parlent pas , qu'on en connoît de plusieurs espèces , auxquels on apprend à prononcer des mots , & même à répéter des phrases assez longues ; mais jamais on n'est parvenu à leur faire naître l'idée que ces mots expriment (\*). Ainsi , dit à ce sujet un naturaliste Anglois , la raison pour laquelle ils n'expriment point leurs pensées par des signes combinés & réguliers , c'est qu'il n'y a point de combinaison régulière dans leurs pensées (\*\*).

Il est bien étonnant que des animaux n'atta-

---

(\*) Voyez l'*Hist. natur.* édit. in-12 , tome IV , page 166.

(\*\*) *Parallele des facultés de l'homme , &c.* trad. par J. B. Robinet , page 12.

**PARTIE II.** chent point aux mots techniques que nous apprenons , l'idée qu'y mettent nos grammairiens ! connoissent-ils les langues par principes ?

Avons-nous assez étudié leur nature , pour que les mots que nous leur apprenons servent d'intermedes entre leurs idées & les nôtres ?

Il ne faut pas plus exiger du chien à qui Leibnitz apprit à prononcer quelques mots Allemands , qu'il réponde avec intelligence à son maître , que nous n'exigerions d'un Caraïbe qu'il conversât avec nous en Grec , parce qu'on a trouvé dans sa langue un mot ou deux qui sont dans un chœur de Sophocle.

Il faudroit faire un ouvrage aussi gros que l'histoire naturelle , pour rassembler tous les traits qui annoncent une combinaison réguliere dans les idées des animaux. Pline , Aristote , le chevalier Von-Linné , le docteur Reimar , Réaumur & Lyonnet en citent des exemples sans nombre ; il y en a aussi dans le Roman philosophique de Bougeant sur le langage des bêtes ; il est vrai que ce jésuite a eu tort d'affir-

mer , sans révélation , qu'un animal ne donnoit des signes d'intelligence , que parce qu'il logeoit dans son corps une ame du diable.

L'HOMME  
SEUL.

Buffon & ses disciples devoient se contenter de dire que l'homme a la langue & la main infiniment plus perfectionnées que le reste des animaux ; alors ils l'auroient maintenu à la tête de l'échelle animale , sans lui donner des qualités exclusives que lui disputent la nature & la raison.

L'homme a au-deffus des animaux la faculté de s'accommoder de toutes sortes d'alimens pour appaiser sa faim : il est à son choix carnivore , ichthyophage & frugivore , sans que sa santé s'en altere : la nature lui a donc donné un moyen de plus de se conserver , & en effet il est infiniment rare que quelque individu de l'espèce humaine meure physiquement de faim ; ce n'est point l'estomac vuide qu'il est difficile de satisfaire , c'est l'estomac blasé : un pain noir & de l'eau font vivre le laboureur qui travaille ; l'habitant des villes, oisif & dégoûté , meurt de faim à la table d'Apicius.

A a iiij

**PARTIE II.** Au reste , c'est de cette facilité que nous avons de nous accommoder de toutes sortes d'alimens , que la plupart de nos maladies tirent leur origine : les animaux accoutumés à une nourriture simple & uniforme parcourent sans chanceler la carrière de la vie : pour nous , qui ne goûtons que les mets composés , qui irritons encore notre appétit lorsque le besoin n'est plus , & qui faisons d'un sens de plaisir un organe de débauche , il n'est point étonnant que les réferts de notre machine s'usent avant le tems , & que nous ayons le triste privilége de mourir à tout âge .

En général , c'est cette grande uniformité dans les actions des animaux qui les distingue essentiellement de l'espèce humaine ; tous les vers à soie filent de la même façon leurs coques ; toutes les cellules des abeilles sont hexagones ; quand on fait les ruses de guerre d'une bête carnivore , on connaît d'avance tout ce qu'exécutera en ce genre sa postérité ; il n'en est pas de même de l'homme ; chaque

individu a une ame à lui; son intelligence se varie suivant la maniere dont ses fibres sensibles cedent à l'impression des objets extérieurs, & peut-être qu'il n'y a pas un caractere qui se ressemble , depuis le Caffre stupide qui fait son dieu d'une sauterelle , jusqu'à ce Newton dont l'intelligence active plane au-dessus des mondes qu'elle a mesurés.

---

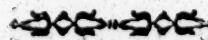
L'HOMME  
SEUL.

L'homme est le plus beau des êtres sensibles; il n'y en a point dont le contour des membres soit mieux dessiné , dont les formes soient plus adoucies , dont le visage porte plus évidemment le caractere de la supériorité ; mais la finesse même de la peau , dont il s'enorgueillit avec tant de raison , entraîne avec soi un grand désavantage ; il est obligé dans le plus grand nombre des climats de s'habiller sous peine de la douleur , & même de la mort.

Voilà donc un besoin de plus , que fait naître notre délicatesse naturelle ; au reste , ce besoin même , à quelques égards , est un bien , puisqu'il force notre industrie à se developper.

**PARTIE II.** Sans cette nécessité de se vêtir , nous n'aurions peut-être aucun des arts : ces arts dont le luxe peut abuser , mais qui sont un monument éternel de notre supériorité.

On s'appercevra assez , dans le cours de cet ouvrage , par combien d'autres titres l'homme mérite d'être placé au-dessus de tous les êtres de la planète qu'il habite : on ne veut jeter ici que quelques idées générales , qui serviront de point d'appui pour juger les plans de réforme qu'on propose.



## CHAPITRE III.

## DE LA BEAUTÉ.

**F**E voudrois étudier dans la nature le dessein prototype de la beauté, voir en quoi le beau primitif differe du beau arbitraire, & faire dériver ainsi de quelques principes invariables la chaîne des devoirs de l'homme envers lui-même.

L'HOMME  
SEUL.

La beauté! . . . que ce mot n'allume point l'imagination de quelques femmes frivoles; il y a trop loin de la *Philosophie de la Nature* à un livre de boudoir : Palmyre même, toute chere qu'elle est à mon cœur, ne me servira point de modele; ce n'est point ma beauté que je dois peindre, c'est celle du genre humain.

Platon & le pere André ont bien dit des inutilités métaphysiques sur le beau : leur beau idéal n'est point celui de la nature; & quelque brillante que soit l'imagination de ces écrivains,

**PARTIE II.** il faut chercher ailleurs des lumières sur la beauté.

Irons-nous consulter l'artiste Anglois Hogard, qui, dans son *Analyse du Beau*, fait dériver uniquement du degré de courbure d'une ligne le type original de la beauté (\*) ?

Un des hommes le plus en état de nous éclairer sur les principes de la beauté étoit Winckelmann ; ce savant avoit passé sa vie à étudier les livres des anciens, leurs statues & leurs tableaux ; il étoit plus artiste que métaphysicien, & n'avoit guere d'autres préjugés que ceux que donne l'enthousiasme pour les beaux monumens de la Grece & de Rome : voyez cependant comment il définit la beauté ; je rapporte scrupuleusement ses termes : *L'idée de la beauté est comme un esprit produit par le feu de la matière, qui tâche de se former une créature d'après l'original de la première créature raisonnable, projetée dans la sagesse*

---

(\*) *Etat des arts en Angleterre*, édit de 1755, page 52.

*de la Divinité*(\*) . Ce seroit au sphinx , que  
cet antiquaire a si bien décrit dans son livre ,  
à donner la clef de cette énigme.

L'HOMME  
SEUL.

Pope qui a parlé de l'homme en si beaux vers , n'a pas défait le nœud gordien , il l'a coupé ; l'homme , dit ce poète , est parfait tel qu'il est : ainsi un Samoyede , un Caffre & un Kalmouke , sont aussi souverainement beaux que ce Grec qui servit autrefois de modèle à la statue d'Antinoüs ; ainsi cette Négresse du Monomotapa , avec son nez épâté , ses levres bouffies & ses mamelles pendantes à ses genoux , est une beauté aussi parfaite que cette Cléopâtre , qui coûta à Marc-Antoine l'empire du monde , ou cette Géorgienne capable d'embraser les sens mêmes de l'homme blasé qui a un ferrail.

Laissons-là Platon , le jésuite André , Winkelmann & l'optimisme , & tâchons de prendre des idées justes de la beauté .

---

(\*) *Histoire de l'art chez les anciens* , édit. in-8° ,  
tome I , page 254.

**PARTIE II.** Je ne fais si je me trompe ; mais il me semble que le philosophe peut définir la beauté , l'accord expressif d'un tout avec ses parties.

Cette définition est d'autant plus exacte qu'elle convient également aux productions de l'art , & aux ouvrages de la nature ; elle me servira à désigner , non-seulement la femme , dont mon cœur est épris , mais encore le groupe de Laocoon , la colonnade du Louvre & la comédie du Misanthrope .

En analysant l'idée que je me fais ainsi de la beauté , j'y trouve tous les attributs qui la caractérisent ; c'est-à-dire , le coloris , les formes heureuses & l'expression . Achevons de la décomposer , afin de la faire connoître .



## ARTICLE I.

## DU COLORES.

TOUT est coloré dans la nature ; faire l'abstraction de la couleur en dessinant la beauté , L'HOMME SEUL. c'est peindre un être de raison ; voilà ce qui met tant d'obscurité dans les fameux dialogues de Platon : il est impossible de se former une idée de son *souverainement beau*, comme du point mathématique des géometres & des monades de Leibnitz.

De toutes les couleurs , celle qui paroît le plus favorable à la beauté humaine , est le blanc ; c'est en effet celle qui est le plus imprégnée des rayons de la lumiere : aussi dans presque toutes les langues , l'idée d'éclat est renfermée dans celle de la beauté.

On pourroit expliquer par-là pourquoi chez tous les peuples polisés le diamant est d'un plus grand prix que le rubis , la topaze ou l'éméraude.

Voyez les belles statues qui nous restent

**PARTIE II.** des anciens : quel est le connoisseur qui ne préfereroit pas l'Apollon du Belvedere , qui est en marbre blanc , au Scipion de Basalte noir du palais Rospigliosi , quand même ces deux chefs-d'œuvres feroient du même artiste ? on ne se persuade pas aisément que ce qui est obscur soit souverainement beau.

Les peuples même dont la peau n'a pas la couleur primitive de la beauté , en reconnoissent l'excellence ; les nègresses se livrent avec fureur à un blanc , & les negres que ce dernier fait trembler lui érigent des autels.

Qu'on ne m'objecte point le goût dépravé de quelques Européens pour des nègresses ; ce ne sont point les charmes d'une peau basanée qui les subjugucent ; c'est la délicatesse des formes , c'est la régularité des proportions , & sur-tout cette ardeur effrénée pour le plaisir , qui dans les climats chauds multiplie les jouissances.

La nature a prodigieusement varié les nuances qui distinguent la plupart des peuples du globe ; elle descend par degrés insensibles du

blanc des François au basané des Espagnols, —————  
& de-là au gris-cendré des Siamois, à l'olivâtre des Mogols, au jaune des Brésiliens, & enfin au noir des peuples du centre de l'Afrique ; & on peut assurer presque toujours sans se tromper, que plus elle s'écarte du blanc, plus elle affoiblit le caractère primitif de la beauté.

L'HOMME  
SEUL.

Cependant la blancheur toute seule ne constitue pas la beauté : il y a en Afrique un peuple dégénéré, connu sous le nom d'Albinos, dont le teint est d'un blanc livide, & que les naturalistes mettent au-dessous des negres, qui semblent les derniers hommes de la terre ; c'est que la beauté étant, comme nous l'avons déjà dit, l'accord expressif des parties avec le tout, elle exige une heureuse harmonie même dans les nuances de la couleur primitive : un Albinos qui n'a qu'une couleur, est à un Italien plus favorisé de la nature, ce qu'est une estampe au crayon, à un superbe tableau de Raphaël.

**PARTIE II.** C'est par-là qu'on peut expliquer pourquoi, en général, une statue d'un grand artiste plaît moins qu'un tableau de main de maître ; il lui manque essentiellement un des trois caractères de la beauté, je veux dire la magie du coloris ; & si Prométhée est devenu amoureux de sa Pandore, plutôt qu'Apelle de sa Vénus, c'est que dans le délire de sa passion, un amant qui veut jouir est plus sensible à la délicatesse des formes, qu'au ton heureux des couleurs ; & on fait qu'à cet égard le marbre fait plus illusion que la toile.

Cette Hélène, qui arma dix ans l'Europe contre l'Afie, avoit, suivant Homere, la peau d'une blancheur éclatante, & les couleurs les plus tendres & les plus variées se fondaient mollement sur son visage; l'incarnat de son teint ressemblloit à la couleur d'un rideau pourpre, réfléchi sur une table de marbre blanc ; & qu'on ne dise point qu'Homere ici est plus poète qu'historien ; c'étoit en étudiant la nature que ce grand homme avoit appris à peindre la beauté.

ARTICLE.

## ARTICLE II.

## DES FORMES.

Les statues ne peuvent avoir qu'un ton de couleur ; c'est par les belles proportions du corps des anciens , que nous jugeons de leur beauté. L'HOMME SEUL.

Il nous reste en ce genre deux modeles ; c'est la Vénus de Médicis & l'Apollon du Belvedere , chefs-d'œuvres dont nos Pigal & nos Girardon n'ont pu qu'approcher , & qui serviroient en quelque sorte à justifier le crime célèbre de Pigmalion.

Quand Anacréon peint Bathylle & sa maîtresse , il donne à leurs corps les belles proportions de la Vénus de Médicis & de l'Apollon du Belvedere ; ainsi les poëtes & les sculpteurs concourent avec les historiens à faire regarder les Grecs des tems héroïques , comme les plus beaux hommes de la terre.

Ajoutons que ces mêmes Grecs étoient juges - nés de la beauté ; les hommes nus

**PARTIE II.** combattoient dans leurs gymnaſes ; les femmes luttoient à Sparte , n'ayant de voile que celui de la pudeur : il étoit donc tout simple que leurs artistes , ayant sans cesse devant les yeux de beaux modeles , fissent souvent des chefs-d'œuvres .

Les belles proportions du corps humain font plus aisées à sentir qu'à définir. Winkelmann nous dit sérieusement que la *ſtructure de notre corps résulte du nombre trois , qui est le premier nombre impair , & le premier de la proportion , puisqu'il contient le premier nombre pair , & un autre nombre qui fera à les lier ensemble* (\*). Avec un pareil jargon , on peut devenir Pythagoricien , mais non amateur de la belle nature (\*\*); & ce feroit un prodige bien merveilleux , fi la pos-

---

(\*) *Hist. de l'art* , tome I , page 292.

(\*\*) Je donnerai ci-après , article IV , une idée d'un bel homme ; mais c'est un tableau pour le philosophe & non pour l'artiste .

Comment , à moins d'être dessinateur , goûter les préceptes de l'art sur les proportions ? Ce n'est pas tout que de savoir que la grande taille pour l'homme est de

térité devoit à cette froide arithmétique le génie ailé de la vigne Borghese ou le groupe admirable de Laocoön.

L'HOMME  
SEUL.

cinq pieds huit pouces , il faut encore apprendre que la hauteur du corps se divise en dix faces , ( terme technique , qui dérive de ce que la face de l'homme a été le premier modèle de sa mesure) --- Qu'on en compte un tiers & demi depuis le sommet de la tête jusqu'au bas du menton. --- Deux tiers de-là jusqu'à la fossette des clavicules , & une toute entière de ce point jusqu'au-dessous du sein. --- Que la quatrième face finit au nombril , & la cinquième à la bifurcation du tronc. --- Qu'un homme bien proportionné , en étendant les bras sur une ligne horizontale , doit faire trouver la même distance entre les extrémités du grand doigt de chaque main qu'entre le sommet de la tête & la plante des pieds , &c. --- Il ne s'agit pas ici de former des peintres , mais des philosophes.

De plus , ces proportions , dit-on , sont un peu arbitraires ; la femme , suivant les artistes , doit avoir trois pouces de moins que l'homme ; son col doit être plus long , son sein plus apparent , ses épaules plus effacées , sa taille plus fvelte & ses contours plus arrondis.

Il y a encore des différences essentielles dans les proportions , entre une vierge & une femme devenue mère , entre Apicius & un robuste laboureur ; entre Newton & un homme désœuvré qui dort , mange & digere.

Encore une fois , voulez-vous avoir l'idée de la beauté par rapport aux proportions , allez en Italie & tombez aux pieds de la Vénus de Médicis & de l'Apollon du Belvédère.

## ARTICLE III.

## DE L'EXPRESSION.

**PARTIE II.** **L**E coloris & les belles proportions ne feroient encore du modele, dont je m'occupe, que la froide statue de Prométhée : l'expression est le feu céleste qui doit la vivifier ; c'est elle qui constitue essentiellement la beauté.

La beauté qui résulte du mélange heureux des couleurs, & celle que fait naître la proportion des formes, ne sont pas reconnues universellement ; le Samoyede, avec son visage large & plat, son nez écrafé, ses jambes courtes & sa taille de quatre pieds, a des prétentions, ainsi que le Persan, à la beauté : un roi Africain périra avant de se laisser enlever une négresse de son serral ; mais la beauté qui dépend de l'expression, est adoptée par tous les peuples du globe : elle diminue la difformité d'une Laponne, & multiplie les appas d'une Géorgienne ; c'est elle qui constitue la beauté de la nature.

L'expression est l'ame même répandue sur toute la personne ; & tant pis pour notre langue, si sa stérilité m'oblige à ne définir les attributs de la beauté que par des métaphores.

L'HOMME  
SEUL.

Chez presque tous les hommes, l'ame dont je parle brille dans les regards ; chez ceux qui sont heureusement organisés, elle se manifeste dans toute la personne ; voyez les monumens de l'art qui rendent le mieux la belle nature ; Rubens ne fait-il pas sentir l'épuisement de Marie de Médicis, dans l'affaissement de son sein ? ne reconnoît-on pas les convulsions de la douleur, jusques dans les doigts des enfans du groupe de Laocoön ?

On remarque, en général, que ce sont les passions douces qui rendent la beauté plus touchante, comme les passions violentes ajoutent à la difformité (\*).

(\*) Pline qui a tant observé la nature & qui quelquefois l'a si bien peinte, a fait le premier cette observation. --- Voyez *Hist. natur. lib. II, cap. 37.*

**PARTIE II.** La beauté sans expression, ne cause qu'un instant de surprise; la beauté réunie à l'expression procure sans cesse de nouveaux points de vue à l'admiration, & ne l'épuise jamais; une froide Hollandoise n'est guere belle que d'une façon, une vive Italienne l'est decent mille.

L'expression est le gérme des graces. -- Les graces, cet accord heureux des mouvements du corps avec ceux d'une ame libre, ce charme singulier de la beauté, qui naît sans qu'on s'en apperçoive & que l'œil qui le cherche fait disparaître.

Les graces sont données particulièrement au sexe, & c'est une suite de cette loi admirable de la pudeur, dont la nature nous a fait présent, pour augmenter le charme de nos jouissances; comme cet heureux instinct oblige une femme à voiler tous ses appas, le moindre mouvement involontaire qui les découvre devient une grace, qu'apperçoit l'œil indifférent, aussi bien que l'œil embrasé d'un amant.

Homere, le créateur des belles allégories, fit bien de donner à Vénus la ceinture des graces; elle ne convenoit point à ses deux rivales : il n'y a rien de si froid que la sagesse & la majesté; l'expression & les charmes qui en résultent appartiennent essentiellement à une divinité qui aime & fait aimer.

L'HOMME  
SEUL.

Il y a une sorte de grace vague qui entretient l'ame dans une douce rêverie; on l'aperçoit dans une Vénus endormie du Titien : un charme indéterminé vivifie son visage; il semble qu'un songe léger voltige sur sa tête; cette espece d'expression dépend moins de ce que le pinceau a tracé, que de ce qu'il laisse à entendre.

Trop d'expression fait disparaître les graces; elles ne se rencontrent jamais dans les tableaux hardis de Michel Ange : la verve contrainte de Lucain, le mene quelquefois au sublime; mais ne lui fait jamais délier la ceinture de Vénus.

A Dieu ne plaise que je veuille dégrader

**PARTIE II.** les élans audacieux de l'imagination ! mais il est bien plus difficile de trouver dans l'expression la grace que la force. La Vénus de Médicis demandoit bien plus de génie que l'Hercule Farnese; & une nation , amie des arts , produira vingt docteurs Young , pour un Lafontaine.

L'expression de la beauté dans l'homme demande plus de force, & dans le sexe plus de grace ; Lysippe auroit péché contre les élémens de son art , si son ciseau avoit donné au visage d'Alexandre , les graces molles & touchantes qu'Apelle prodigua à sa Vénus ; je ne parle point ici de l'homme avant l'âge de puberté : car alors la nature semble encore incertaine sur son sexe , & on peut faire une femme ou un homme d'un hermaphrodite.

Mais à quelqu'âge qu'on soit , & de quelque sexe qu'on se trouve, il y a toujours une expression qui sert de caractere primitif à la beauté ; & c'est principalement dans cette partie que les monumens de l'art , froids par eux-mêmes , doivent imiter la nature.

## ARTICLE IV.

*D'UN DOUBLE CHEF - D'OUVRE DE LA  
NATURE.*

QU'ON ne s'étonne pas, si je m'arrête si long-tems sur l'esquisse de la beauté; le genre humain lui donnoit une des grandes preuves de sa supériorité sur tous les êtres de ce globe; elle suffit même dans l'origine des sociétés, pour éllever un individu au-deffus de ses égaux: les Parthes, pendant long-tems, choisstoient le plus bel homme de la nation pour leur roi, & ils n'en étoient pas plus mal gouvernés.

L'HOMME  
SEUL.

La beauté dépend beaucoup du climat qu'on habite (\*): le froid, en contractant les papilles nerveuses des femmes du Nord, doit priver leur peau de cette mollesse qui caractérise la sensibilité; d'un autre côté, l'air embrasé

---

(\*) C'est Cicéron qui dit que plus l'air est pur & subtil, plus les têtes sont belles & pleines d'intelligence. *De Natur. Deor. lib. II, cap. 16.*

**PARTIE II.** de la zone torride procure une transpiration violente qui énerve le tempérament, & en desséchant l'humide radical, flétrit la beauté dans son germe.

Une grande preuve de l'influence du climat sur la beauté, c'est que plus on approche de la zone torride & du pole, plus on apperçoit de ces êtres informes que la nature semble n'avoir qu'ébauchés : tantôt ce sont des arbres dégénérés, & des fleurs qui meurent avant de s'épanouir; tantôt ce sont des pygmées, des negres blancs, ou des peuplades d'hommes qui different de moitié de l'original sorti des mains de la nature.

C'est dans les zones tempérées qu'il faut chercher les plus beaux hommes de la terre; la Grece, par exemple, & sur-tout l'Ionie, ont fourni en tout tems des modeles achevés pour les deux sexes; & ces modeles copiés par les Lysippe, les Apelle & les Phidias, font devenus des monumens parfaits de l'art, & le désespoir éternel des artistes.

On a prétendu qu'il fut un tems où Alcibiade, le plus bel homme de la Grece, voulut épouser Aspasie, la plus belle femme de son siecle; voici l'idée qu'auroit pu se former de leurs traits un historien philosophe, s'il avoit été chargé par sa nation de les transmettre à la postérité.

Le couple charmant avoit six ans au-dessus de l'époque de la puberté (\*), ce qui forme dix-huit ans pour l'amante & vingt ans pour l'amant; c'est à cet âge que la fleur de la beauté est dans tout son éclat : auparavant le calice s'ouvre à peine ; après, il tend à se flétrir.

Tous les deux jouissoient de cette santé brillante qui annonce une carriere longue & fortunée ; comme un jour vif & serein est annoncé par la douce lumiere de l'aurore.

Aspasie avoit de hauteur trois pouces de moins qu'Alcibiade , & la taille d'Alcibiade

L'HOMME  
SEUL.

---

(\*) Dans le fait , Aspasie , l'épouse de Phocion & le conseil de Socrate , étoit beaucoup plus âgée qu'Alcibiade . --- Mais il ne s'agit pas ici de chronologie .

étoit de cinq pieds huit pouces : c'est bien  
**PARTIE II.** peu , sans doute , pour des modeles ; mais dès ce tems-là tout commençoit à dégénérer : les guerriers ne se battoient plus avec des rochers : les femmes ne se piquoient plus d'avoir la légéreté d'Atalante , & les héros d'Athenes n'avoient pas six pieds.

On remarquoit dans tous deux une taille svelte & légère , les traits fins & les formes arrondies de l'adolescence : cependant lors-que dans une danse animée , Alcibiade sou-levoit dans ses bras sa maîtresse , on voyoit ses nerfs se dessiner fortement sous l'épiderme , ses muscles paroiffoient prononcés ; & cet effort causé par la joie & l'amour , faisoient jouer en lui tous les ressorts de la nature ,

Arrêtons-nous sur Aspasie ; car la peindre , c'est peindre aussi Alcibiade : les deux amans ne semblent différer essentiellement que par le sexe , & la nature à cet égard les a couverts d'un voile , que la main indiscrete du philosophe ne doit point arracher .

Et qu'on ne dise pas que l'homme à vingt ans n'a point encore atteint la perfection de sa nature ; dès que son corps cesse de se développer , il est aussi bien qu'il doit l'être : je ne vois pas pourquoi un bel homme doit avoir la taille quarrée , les muscles toujours en contraction , & le contour des membres dessiné avec dureté : Hercule est un homme vigoureux , mais n'est point un bel homme : quand je veux peindre une rose dans sa fraîcheur , je n'attends pas qu'il ne reste à la tige que des épines.

La tête d'Aspasie paroifsoit de ce bel oval qu'on ne rencontre plus que dans les statues des divinités : son front libre & ouvert étoit régulièrement ombragé par des cheveux blonds , dont les ondes naturelles n'étoient retenues que par une écharpe de gaze (\*).

(\*) Cette écharpe s'appelloit chez les Grecs *Mitrapæ*.

*Prospicit & magnis curarum fluctuat undis*

*Non flavo retinens subtilem vertice mitram.*

Epithal. Pel. & Thet.

Cette mitre , au reste , n'étoit pas nécessaire à la beauté de la nature .

L'HOMME  
SEUL.

**PARTIE II.** Ses fourcils formoient un filet de foie recourbé, qui couvroit avec grace de grands yeux noirs (\*) & bien fendus; au-dessus des deux roses de ses joues étoit un nez élégamment proportionné; mais que les artistes du tems regretoient de ne pas voir quarré (\*\*). On ne la surprenoit jamais sans découvrir dans sa bouche cette grace particulière, qui n'est pas le sourire, mais qui en approche; & quand cette bouche s'ouvroit pour parler à Alcibiade, malgré sa petiteesse, on appercevoit ses trente-deux dents, dont l'émail relevoit encore l'incarnat de ses levres vermeilles;

---

(\*) Les yeux noirs étoient la beauté favorite des anciens: Homere vante les yeux noirs de Briseis, Anacreon ceux de Bathylle, & Horace ceux de Lycas!

*Nigris oculis, nigroque*

*Crine decorum.*

Horat. Od. 29.

(\*\*) Ces nés quarrés étoient très-respectables chez les anciens, s'il en faut croire Philostr. *Héroïc. lib. 22 & 27.* --- L'artiste qui a fait la Pallas du palais Justiniani en a donné un pareil à cette divinité: il est probable que primitivement ces nés quarrés furent un défaut, que des femmes *respectables* eurent l'art d'ériger en beauté.

enfin, cette tête charmante étoit terminée par un menton d'un ellipse parfait, qui, parce qu'Aspasie étoit plus belle que jolie, se trouvoit dépourvu de fossette. (\*)

L'HOMME  
SEUL.

Aspasie sortoit du bain, quand on se proposa de transmettre ses traits à la postérité; ainsi au-dessous d'un col d'albâtre, l'œil embrasé du peintre pouvoit voir sans voile un sein ferme & séparé (\*\*), dont les mamelons, quoique taillés en forme de pomme coupée devoient se prêter merveilleusement à la succion, & remplir par-là les vues admirables de la nature.

Cependant, comme Aspasie n'étoit point devant un époux, un instinct charmant cour-

(\*) La fossette est, je n'ose pas dire un défaut, mais du moins une singularité de la nature; on ne la trouve point dans la belle Niobè, dans la Pallas du palais Albani, ni dans la Vénus de Médicis.

(\*\*) Il doit y avoir entre les deux mamelons le même espace qui se trouve de-là jusqu'au milieu de la fossette des clavicules: ainsi, dans une femme bien conformée, ces trois points doivent faire un triangle équilatéral.

**PARTIE II.** boit en arc une de ses mains pour servir de voile à sa gorge; mais cette main, malgré l'embonpoint de la jeunesse, étoit encore trop fine pour n'être pas indiscrete.

La belle maîtresse d'Alcibiade, dont les charmes étoient dévorés par les regards du peintre, se hâta de sortir de la salle du bain; un de ses genoux découverts parut doucement voûté sans aucun mouvement sensible des muscles : elle courroit légèrement, parce qu'elle avoit la jambe déliée d'Atalante; mais sa démarche étoit sûre, parce qu'elle n'avoit point appris des Chinoises à se mutiler les pieds pour les mettre à la mode.

Aspasie, comme toutes les Grecques de son temps, avoit une ceinture qu'un époux seul avoit le droit de détacher (\*). Heureuse

(\*) Euripide, dans son Alceste, fait dire à son héroïne : *O lit nuptial ! où j'ai quitté avec cet époux, pour qui je meurs, ma ceinture de virginité.* --- Alceste, acte IV, sc. II.

La chaste Diane avoit deux ceintures ; *Nec bis cincta Diana placet*, dit Ausone, Epigr. 39. --- Il est cependant

ceinture,

ceinture, bien faite pour relever la beauté ! —————  
 car le sexe se fait bien plus desirer par les L'HOMME  
 charmes qu'il voile, que par ceux qu'il expose.  
 Homere en enseigna le pouvoir moral, en  
 imaginant de donner à Vénus la ceinture des  
 graces. Quoi qu'il en soit, Aspasie disparut;  
 & loin de dénouer sa ceinture, on n'eut pas  
 même le loisir de la peindre.

Tel est le tableau que je me suis formé de la beauté; l'imagination qui l'a dessiné, s'est toujours laissé guider par les faits; & quand même tous les traits qui le composent ne conviendroient pas à Aspasie, il n'en rempliroit pas moins le but que je me suis proposé: ce peintre Grec qui forma sa Vénus de tous les traits réunis des plus belles courtisannes de son tems, put faire un tableau infidele, mais érigea cependant un monument éternel en l'honneur de la beauté.

---

probable qu'elle les avoit délié toutes deux lorsqu'Actéon la vit dans son bain, & qu'elle métamorphosa ce prince en cerf, pour le punir sans doute de n'avoir pas été assez téméraire.

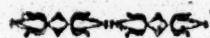
**PARTIE II.** Je n'ai point cherché à donner à Aspasie des perfections métaphysiques , qui n'ont jamais existé que dans l'entendement du philosophe à système ; c'est une femme de ce globe que j'ai voulu peindre , & non une intelligence de Saturne ou de Sirius.

J'aurois pu donner à Aspasie une taille de trente pieds ; mais cette Aspasie qu'on auroit applaudie dans le roman de Micromégas , ne sauroit être l'héroïne de la *Philosophie de la Nature*.

Je me suis bien gardé aussi de lui donner des sens plus déliés que la méchanique de son corps ne peut le permettre. Que lui serviroit d'avoir l'organe du tact porté au dernier degré de sensibilité , si la moindre impression de l'air suffissoit pour introduire la douleur dans chacun de ses pores ? lui seroit-il avantageux d'avoir l'ouïe plus fine ? Les sons mélodieux d'une flûte lui paroîtroient alors les éclats redoublés du tonnerre , & elle prendroit le murmure paisible d'un ruisseau pour le fracas des cataractes de Niagarat.

J'ai donné une idée de la beauté , sans y  
mettre l'enthousiasme d'un amant , ni le com-  
pas glacé d'un géometre ; & tels que j'ai  
peint Alcibiade & Aspasie , ils peuvent encore  
passer pour le double chef-d'œuvre de la  
nature.

L'HOMME  
SEUL.



## C H A P I T R E IV.

*PARADOXE D'UN ANCIEN , QUI N'ADMETTOIT DANS LES ANIMAUX QU'UN SEXE.*

**PARTIE II.** **G**ALIEN , un des médecins qui a le plus mérité des hommes , dans l'art conjectural de les guérir , avoit une opinion bizarre sur la génération ; il prétendoit qu'originirement tous les êtres n'avoient qu'un sexe ; il avoit configné cette rêverie dans un livre qui périt lors du saccagement de Rome par Totila : j'ai voulu en partant de ce principe refaire son livre : mais je ne me suis point transporté pour l'écrire au siecle des premiers Césars , parce que la physique alors n'étoit qu'à son berceau : j'ai supposé Galien mon contemporain , & je pense que le médecin de Marc-Aurele devenu celui de Louis XVI , auroit pu s'exprimer ainsi :

« Depuis le premier philosophe qui s'est

» avisé de raisonner dans l'ancienne Babylone  
 » ou chez les Seres jusqu'à nous , on a fait  
 » mille systèmes différens sur la génération  
 » primitive des êtres ; & il n'y en a pas un  
 » qui ait plus d'autorité que ces feuilles des  
 » Sybillés , que les prêtres recueillent , sans y  
 » croire , afin de gouverner , par l'erreur &  
 » par la terreur , la multitude.

L'HOMME  
SEUL.

» Pour résoudre ce problème , il faudroit  
 » des données ; & graces aux préjugés du peu-  
 » ple & à ceux des philosophes , on part d'x  
 » pour aller à x (\*); ce sont les axiomes énig-  
 » matiques de l'alchymie , qui ne conduisent  
 » qu'à la chimere du grand-œuvre.

» Ainsi , de ce que la génération des ani-  
 » maux ne semble s'opérer que par l'union  
 » des sexes , les physiciens en ont inféré que  
 » de toute éternité , telle avoit été l'unique voie  
 » de la nature , dans l'organisation des êtres :  
 » les faits sont venus bientôt contrarier cette

(\*) X est l'inconnue dans les problèmes d'algèbre.

**PARTIE II.**

» théorie : alors on s'est battu avec acharnement sur les conséquences du système ; mais personne ne s'est avisé de porter le flambeau de l'analyse sur le principe : c'est ainsi que dans l'Inde , où tout le monde est dans l'idée que la terre est portée sur le dos d'une tortue , les sophistes disputent beaucoup pour expliquer comment la marche lente de l'animal aquatique peut produire le double mouvement du globe autour du soleil , ou le phénomène singulier du flux & du reflux ; mais on est loin de soupçonner que la terre pourroit bien se soutenir dans le fluide qui l'environne , sans l'appui d'une tortue .

» Combien de doutes un scepticisme éclairé ne feroit-il pas naître sur les principes fondamentaux de ce système ?

» D'abord il est faux que la nature n'ait qu'une voie pour produire ; il n'y a point d'accouplement dans la production des poissons & des mouches éphémères ; le

» mâle ordinairement , loin de la femelle ,  
 » féconde les œufs qu'elle dépose , & voilà L'HOMME  
 » toutes ses jouissances. SEUL.

» Il y a une araignée qui engendre par les  
 » nœuds de ses antennes (\*) , & Swam-  
 » merdam a vu des insectes , chez qui l'odeur  
 » du mâle suffisoit pour rendre fertile la  
 » femelle (\*\*).

» Quel rapport y a-t-il entre une noix de  
 » galle & le ver qui s'y développe , pour se  
 » métamorphoser ensuite en scarabée ?

» Comment la nature a-t-elle réservé à  
 » une chevrette le soin de faire éclore les  
 » œufs des soles (†) ? Pourquoi par l'inter-

(\*) C'est une espece d'araignée à huit yeux, observée de nos jours par Lister. --- *Hist. ani. Angl.* tr. I, de Aran. lib. I. --- C'est Lyonnet qui , le premier parmi les modernes , a apperçu la maniere bizarre dont elle engendre. Voy. *Théolog. des insect.* tome I , page 148, not.

(\*\*) *Bibl. natur.* & note de Lyonnet sur la *Théologie des insectes* de Lesser , tome I , chap. I.

(†) Voyez les expériences qu'a faites sur ce sujet M. Deslandes. --- *Hist. de l'Acad. royale des sciences*, année 1722.

**PARTIE II.** » mede de la chrysalide , la chenille se con-  
» vertit-elle en papillon ?

» Expliquera-t-on par le système vulgaire  
» de l'accouplement , la génération du puce-  
» ron , qui enlevé à sa naissance & renfermé  
» seul sous un vase , se fait à soi-même sa  
» nombreuse postérité (\*) ?

» Que dira-t-on de ce ver solitaire qui ne  
» croît que dans les entrailles des animaux , &  
» qui y parvient jusqu'à la longueur de deux  
» cents pieds ? on n'a jamais pu découvrir ni  
» son pere , ni ses enfans ; & le scalpel de  
» l'anatomiste s'y est exercé aussi vainement  
» que l'imagination du philosophe.

» Enfin , où est le sexe de l'animal microscopique de Leuwenhoeck , qui meurt & se  
» partage pour donner la vie à ses descendants (\*\* ) ; & celui du polype , qui se multiplie sous le couteau qui le mutilé ?

(\*) Tel est du moins le résultat des expériences des Cestoni , des Réaumur & des Leuwenhoeck.

(\*\*) Cet animalcule est de figure ronde & nage dans

» C'est moins ce que les physiciens ne savent pas , que ce qu'ils savent mal , qui les empêche de déchirer le voile derrière lequel travaille la nature.

» S'il est jamais démontré qu'un animal suffit à lui-même pour se reproduire , on en expliquera mieux comment originairement se formerent les êtres organisés ; il y a bien moins de difficultés à dévorer dans ce système , que dans celui qui admet essentiellement le concours des deux individus : c'est ainsi que plus on multiplie les ressorts d'une machine , & plus il est aisé de la démontrer.

» Encore une fois , il ne s'agit point ici des êtres tels qu'ils sont , mais tels qu'ils ont pu être dans le berceau des espèces ; le philo-

L'HOMME  
SEUL.

---

l'eau de pluie : quand il a vécu trente heures , il reste sans mouvement ; son corps se divise en huit parties , & ces huit membres sont autant d'animaux qui au bout de six secondes se mettent à nager : au bout de neuf jours le naturaliste compta qu'un seul de ces animalcules avoit eu une postérité qui montoit à deux cents soixante-deux mille cent quarante-quatre individus . --- *Vide Leuwenhoeck , Epist. Physiolog. XXIX.*

**PARTIE II.** » sophie qui dit : cet animal s'organise aujourd'hui par la voie des sexes , donc il l'a toujours été , raisonne aussi mal que l'historien qui diroit , je ne vois sur les bords du Tibre qu'un peuple foible & esclave ; donc Rome n'a jamais été habitée par des Romains.

» Les êtres se perfectionnent , & quand ils sont parvenus à un certain période d'amélioration , on a de la peine à reconnoître l'empreinte de leur foibleſſe originelle.

» Les êtres dégénèrent , & quand ils ont atteint un certain point de décoration , on voit s'effacer le type primitif qui les caractérise.

» Le mélange des êtres perfectionnés avec des êtres qui se détériorent , rend encore plus compliquée l'intrigue du grand drame que joue la nature sur la scène de l'univers.

» Comment suivre le fil de la nature au travers de ce dédale de variations ? confondrons-nous cet Asiatique qui paroît l'homme dans l'état de puberté , avec cet Albinos ,

» qui ne paroît que l'homme au berceau ?  
» parmi les peuples mêmes qui semblent avoir  
» un caractère physique décidé , combien ce  
» mélange de races qui se croisent , ne défi-  
» gure-t-il pas l'ouvrage primitif de la nature ?  
» L'Espagnol moderne , tour-à-tour conquis  
» par les Maures , & conquérant du Nouveau-  
» Monde , à force de mêler son sang avec  
» celui des negres , des métis & des sauvages  
» cendrés , bronzés & olivâtres , ressemble-t-il  
» encore à l'Espagnol Aborigene ?

L'HOMME  
SEUL.

» Je me suis écarté un instant de la question  
» sur les sexes , & l'Espagnol m'y ramene :  
» que diroit-on si je prouvois que les machines  
» animales , les plus perfectionnées , n'admet-  
» tent pas essentiellement deux sexes ? Je me  
» trompe , mes preuves sont des doutes rai-  
» sonnés ; je ne demande pas qu'on adhère à  
» mon syftème , mais qu'on l'examine.

» Au reste , Zénon , Aristote & Epicure  
» ont bien fait chacun un monde à leur façon ;  
» pourquoi ne ferois-je pas aussi le mien ? Je

» n'ai pas leurs talens, il est vrai ; mais aussi  
**PARTIE II.** » je n'ai pas leurs préjugés.

» Si l'homme est le chef-d'œuvre de la  
 » nature, c'est dans la fleur de l'adolescence ;  
 » mais alors on doute à quel sexe il appartient ;  
 » & si, victime du luxe Asiatique, il perd  
 » dans cet intervalle l'organe de la virilité, il  
 » prend presque tous les caractères physiques  
 » & moraux de la femme (\*) : il adopte sa  
 » beauté, sa voix, son tempérament & jusqu'à  
 » sa pufillanimité.

» Il est faux que la nature suive dans la  
 » production des sexes des loix invariables :  
 » on voit tous les jours des individus qu'on  
 » appelle hommes, qui sont sans barbe, dont  
 » la peau est douce & qui chantent en-deffus :  
 » d'un autre côté, il n'est pas rare de ren-  
 » contrer des individus qu'on appelle femmes,

---

(\*) Par exemple, son sang devient plus aqueux, sa chair moins compacte & ses membres plus arrondis : incapable aussi de toute espece d'énergie dans le caractère, il vit & meurt obscur, sans avoir fait de grandes actions ni pu commettre de grands crimes.

» & qui ont de la barbe , une peau à tissu  
» ferré & une voix de basse-taille : ce ne  
» feroit qu'en faisant revivre l'infame usage  
» des congrès qu'on pourroit vérifier leur  
» sexe , & peut-être qu'alors les matrones hési-  
» teroient encore.

L'HOMME  
SEUL.

» Quels sont , suivant les anatomistes , les  
» caractères distinctifs de la femme , outre les  
» parties sexuelles ? c'est la privation de la  
» barbe , l'éruption menstruelle & la formation  
» du lait dans les mamelles . Examinons à part  
» tous les chapitres de ce roman philosophique.

» La barbe d'abord n'est point essentielle-  
» ment un attribut viril : des peuples entiers ,  
» tels que les habitans du Nouveau-Monde ,  
» en sont dépourvus ; cependant un Américain  
» imberbe est pere aussi bien que le métaphy-  
» sicien barbu , qui fait des systèmes pour  
» contredire la nature.

» De plus , on a tort d'avancer que les  
» femmes sont sans barbe : elles en ont toutes ;  
» mais c'est un poil follet qu'on ne peut apper-

## 414 DE LA PHILOSOPHIE

cevoir qu'au microscope : s'il reste tel, c'est  
**PARTIE II.** parce que ses racines sont trop petites pour prendre la quantité de nourriture suffisante à leur accroissement. Il y en a cependant qui , à cet égard, different peu des hommes , & alors elles sont obligées de se faire raser (\*).

L'éruption menstruelle est plus rare chez les hommes : cependant il y en a des exemples : j'ai lu dans *Zacutus Lusitanus*, l'histoire d'un homme qui tous les mois éprouvoit , durant quelques jours , cette étrange hémorragie : le *Journal de médecine* fait aussi mention d'un berger qui à cet égard étoit femme ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire , c'est que son pere , sa sœur & quinze de ses freres subissoient périodiquement la même évacuation (\*\*).

Le lait est une émulsion animale , qui originairement appartient aux deux sexes :

---

(\*) Ce fait est attesté par un médecin connu. ---  
Voyez *Physiologie de Dufieu* , tome II , page 571.

(\*\*) *Journal de Médecine* , tome V , page 280.

» l'anastomose des arteres épigastriques &   
 » mamaires annonce que c'est lui seul qui L'HOMME  
 » cause le gonflement de la gorge dans les SEUL.  
 » femmes (\*) : il produiroit le même effet  
 » dans celles des hommes, si leur tempérament  
 » étoit plus humide, si leur chair étoit moins  
 » compacte & leurs vaisseaux plus ouverts :  
 » au reste, les mémoires des académies font  
 » souvent mention d'hommes qui donnent à  
 » tetter (\*\*): dans les provinces du Sud de  
 » l'Amérique, les hommes seuls, avant la  
 » conquête, allaitoient leurs enfans (†). De

(\*) Ceci est vrai, soit qu'elles soient vierges, soit qu'elles soient meres ; aussi quelques physiciens ont eu tort d'avancer que le lait n'étoit qu'un aliment qui commençoit à se préparer dans la femelle quand elle avoit conçu, & que la nature destinoit à la nourriture de l'animal qui devoit naître : on a répondu à ces sophistes par un fait sans replique, c'est qu'il n'y a presqu'aucune fille qui ne devînt nourrice si elle se faisoit tetter.

(\*\*) Voyez sur - tout *Transactions philosophiques*, année 1741.

(†) Ceux qui ont voyagé en Amérique, dit le naturaliste Jonston, racontent que presque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mamelles : *Qui*

**PARTIE II.**

» plus, personne n'ignore que les enfans mâles  
 » naissent par-tout avec du lait dans leurs  
 » mamelles : je ne crois pas qu'on doive  
 » l'attribuer simplement à l'humidité dans  
 » laquelle l'embrion a nagé sous les enve-  
 » loppes de l'utérus : il est plus probable que  
 » les deux sexes sont originairement égaux,  
 » & que les prétendus caractères distinctifs  
 » de la femme sont plutôt dans l'imagination  
 » des sophistes que dans les plans de la nature.

» Si le lait n'appartenloit essentiellement  
 » qu'à la femme, pourquoi l'homme auroit-  
 » il des mamelles ? dira-t-on que la nature

*novum perlustrarunt orbem, narrant viros pene omnes  
 maximā lactis abundare copiā. --- Vide Thomatograph.  
 Art. De sanguine Menstr. page 464.*

Ce fait singulier est encore plus constaté dans le Brésil. --- Voyez *Recherch. philosoph. sur les Améric. tome I*, page 372.

Aujourd'hui ces phénomènes sont plus rares dans le Nouveau-Monde, parce que les peuples indigènes ont été exterminés par les conquérants & les inquisiteurs, & que le peu qui en reste, en mêlant son sang avec celui des Européens, a fait disparaître peu à peu cette distinction originelle.

» a agi sans dessein, & que c'est par méprise  
 » qu'elle a pourvu les mâles de ces faux orga-  
 » nes ? ce n'est pas un bon moyen pour  
 » mériter d'être l'interprète de la nature, que  
 » de commencer par la blasphémer.

» Plus j'avance dans l'analyse du corps  
 » humain, & plus mes doutes se changent en  
 » certitude : suivant les Littre, les Winslow &  
 » les Buffon, la semence des sexes est exacte-  
 » ment semblable : elle contient les mêmes mo-  
 » lécules, & subit les mêmes métamorphoses.

» L'homme & la femme ont entr'eux l'ana-  
 » logie la plus grande par rapport aux orga-  
 » nes de la génération ; les mêmes vaisseaux  
 » servent de réservoir à la liqueur féminale,  
 » & les mêmes muscles entretiennent les vi-  
 » ceres dans l'érétisme : ce rapport est si par-  
 » fait pour ceux qui se laissent guider par le  
 » scalpel de l'anatomie & par la lumiere de la  
 » raison, qu'il faut en conclure que l'unique  
 » différence des deux sexes se trouve dans le  
 » renversement de l'organe génératrice : c'est

L'HOMME  
SEUL.

**PARTIE II.**

---

» la froideur du tempérament qui retient ce  
 » viscere dans le corps de l'individu le plus  
 » foible ; ainsi dans le sens physique , la  
 » femme n'est qu'un homme imparfait. (\*)!

(\*) Ce traité n'est point un livre d'anatomie , destiné à n'être parcouru que par les gens de l'art ; il ne faut donc point que l'œil de l'innocence s'alarme à sa lecture. Je vais traduire en latin un article de ce fragment , encore y mettrai-je cette indifférence philosophique qui écarte tous les tableaux capables d'embraser l'imagination ; j'écrirai dans la langue de Pétrone , mais non avec sa plume.

*Ex Malpighianis experientiis patet vesiculos in muliebribus testiculis inclusas non esse ova , sed in eis naturam congeffisse lympham generatricem , ut à masculorum testiculis non diffentirent.*

*Prætereà inest feminino pudendo corpus rotundum & oblongum , cui nomen clitoris & quod hominis penem cum testiculis , tam apprimè mentitur , ut aliquoties sexus non dignosci possit ; clitoridi adduntur canales , musculi erectores , glans & præputium : voluptas his partibus sedet , unde æstrum veneris aliquando nuncupantur ; regium olim invisens plantarum hortum , vidi unam & alteram phialam geminos fætus continentem , in quibus observandi clitorides tantæ magnitudinis , ut mentulas exiles inter pedes repræsentarent.*

*Galeni sententiae pene arridet eruditus Daubenton qui sagacibus argumentis comprobavit viro matrice instructo non mentulam fore , sed clitoridem , & mulieri matrice orbe non clitoridem fore sed mentulam . --- Vide Hist. natur. Buffonii , édit. in-12 , tome V , page 262 , &c.*

» A l'appui de cette théorie viennent divers  
 » faits qu'on regarde comme singuliers ; mais  
 » qui ne doivent peut-être leur singularité qu'à  
 » notre ignorance. Montagne dit avoir vu un  
 » pâtre de Médoc , âgé de trente ans , qui  
 » n'avoit aucune partie sexuelle : cependant un  
 » mouvement inconnu l'entraînoit à la jouis-  
 » sance des femmes (\*). Voilà peut-être la  
 » premiere ébauche de la nature dans la pro-  
 » duction de l'homme.

» D'un autre côté , on a vu de tout tems  
 » des femmes privées de la matrice , & de  
 » toute espece d'organegénérateur. La Mettrie  
 » qui n'a guere menti , que quand il a voulu  
 » anéantir la divinité , connoissoit une femme  
 » de Gand ainsi organisée , & à qui les loix ôte-  
 » rent son époux après dix ans de mariage.(†)

---

Enfin , on répondra à M. Daubenton lui-même , qui avoue que la matrice est le seul caractère distinctif de la femme , que ce viscere dans l'homme est représenté par le scrotum. --- La nature a donc rendu parfaite , je ne dis pas l'analogie des deux sexes , mais leur ressemblance.

(\*) *Effais de Montagne*, tome VI, liv. II, chap. XXX.

(†) *Oeuvres philosophiques de la Mettrie* , éd. in-4°,

**PARTIE II.**

» L'instinct qui la portoit à chercher les hommes , est le seul caractere qui a pu faire soupçonner son sexe ; & qui fait si un pareil être n'est pas la premiere ébauche de la nature dans la production de la femme ?

» Voilà encore pourquoi dans tous les siècles , & chez tous les peuples , il y a eu toujours un si grand nombre d'hermaphrodites : les magistrats d'Athènes & de Rome avoient beau faire précipiter des êtres ainsi organisés , la nature suivoit sa marche , malgré la tyrannie des hommes , & les législateurs barbares donnoient malgré eux la naissance à des hermaphrodites .

» On a plaisanté Platon pour avoir dit que nous avions en nous la faculté de devenir d'un sexe ou d'un autre , & que nous étions hermaphrodites en puissance ; mais c'est la ressource des petits esprits de plaisanter

---

page 36. --- Ce fait a été certifié par le comte d'Hérouville , & par tous les médecins & les chirurgiens de Gand .

» l'homme de génie, à qui ils ne peuvent  
» répondre.

L'HOMME  
SEUL.

» Qu'on ne s'imagine pas avoir expliqué  
» tous ces faits, en disant que la nature se  
» joue dans ses productions. -- Stupide blas-  
» phématteur, oses-tu bien appeler un jeu ce  
» qui est au-dessus de ton intelligence ? La na-  
» ture ne connoît point tes bizarries & tes  
» caprices ; s'il lui arrivoit de se jouer un inf-  
» tant de ses loix éternelles, les mondes cesse-  
» roient de graviter les uns vers les autres, &  
» tout meneroit à l'athéïsme le philosophe de  
» la nature (\*).

(\*) C'étoit un beau génie que Montagne ! Voyez comme il a répondu, il y a deux cents ans, aux modernes détracteurs de la nature.

« Ce que nous appellons monstres, ne l'est pas pour  
» Dieu, qui voit dans l'immensité de son ouvrage l'in-  
» finité des formes qu'il y a comprises ; & il est à croire  
» que cette figure qui nous étonne, se rapporte & tient  
» à quelque figure du même genre & inconnu à l'homme:  
» de sa sagesse il ne part rien que de bon & de réglé ;  
» mais nous n'en voyons pas l'assortiment & le rapport.  
» --- *Quod crebro videt non miratur, etiam si cur fiat  
nescit : quod ante non vidit, id, si evenerit, por-*

**PARTIE II.**

---

» Pour moi, l'ami & le médecin de Marc-Aurele, qui ai étudié tous les systèmes, &  
 » qui n'en épouse aucun ; je suis trop philosophe pour ne pas soumettre mon opinion au  
 » jugement de l'homme de bien , qui , comme  
 » moi, croit en Dieu , & tâche, en silence ,  
 » d'interpréter les oracles de la nature.

---

» tentum esse censem. --- Cicer. de Divin. lib. II. ---  
 » Nous appelons donc contre nature ce qui arrive  
 » contre la coutume ; mais rien n'est que selon elle ,  
 » quel qu'il soit. » --- *Essais de Montagne*, tome VI,  
 petite édition , page 250.

*Fin du quatrième Volume.*



-  
&  
-